PQ
2311
.975
CH
1821a
t.#2
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ccileoulespass02jouy

CÉCILE

OU

LES PASSIONS.

DE L'IMPRIMERIE DE P. - J. VOGLET.

CÉCILE

OU

LES PASSIONS,

PAR M. E. JOUY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

> Je condamne les alliances entre parents ez degrez défendus; par cette raison, parmi les aultres, qu'il y a dangier que l'amour surchargé de l'affection qu'on doibt à la parentèle, n'emporte hors les barrières de la raison.
>
> MONTAIGNE.

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES,

C. DE MAT ET REMY, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

H. TARLIER, LIBRAIRE,

P.-J. VOGLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1827.

CÉCILE

OU

LES PASSIONS.

LETTRE XXXII.

MADAME DE CLÉNORD A MADAME DE NEUVILLE.

Beauvoir, août 1786.

Partage mon bonheur, ma tendre amie, après avoir partagé mes peines ; ma fille est hors de danger, ou du moins tous les symptômes mortels ont disparu. Je n'ai eu ni le temps ni la force de répondre à tes dernières lettres dans l'état de désespoir où j'étais plongée ; mais sur le bulletin de la maladie, que tu dois avoir reçu jour par jour, tu pouvais aisément te faire une idée de notre situation à tous.

Ah ! s'il était possible de mettre en doute que nos destinées sont entre les mains d'un Dieu qui dispense à son gré la vie et la mort, l'exemple qui vient de se

passer sous nos yeux suffirait pour établir cette vérité éternelle. Quelle autre qu'une main divine a pu soustraire ma Cécile au trépas, et la rendre aux vœux ardens de sa mère, lorsqu'elle ne pensait plus qu'à la suivre au tombeau? Le 18, le médecin, contre l'avis d'Anatole, avait ordonné la saignée qui semblait d'abord avoir produit un mieux sensible; mais, dans la nuit du même jour, la fièvre reparut avec un caractère plus effrayant, et procéda, par redoublement, jusqu'au 20 au matin qu'elle quitta prise, et laissa la malade dans un tel état de faiblesse et d'extinction, que dès-lors je désespérai de sa vie. La matinée fut néanmoins assez bonne; elle dormit quelques heures, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs jours.

Cédant aux prières d'Anatole, j'essayai de prendre un moment de repos; l'épuisement de mes forces me plongea dans un sommeil profond et léthargique, et par un renversement des idées généralement reçues, qui attribuent à l'imagination le pouvoir de reproduire dans le sommeil les images des objets qui l'ont occupé dans le jour, mes rêves s'embellirent du charme de l'espérance qui n'habitait plus mon cœur: éveillée, je ne voyais que le tombeau de ma fille; endormie, je la conduisais à l'autel. Les songes, ma sœur, ne peuvent-ils pas être quelquefois des rapports au moyen desquels la Divinité s'abaisse à communiquer avec la créature? La religion autorise cette pensée orgueilleuse et consolante. Il était trois heures lorsque je m'éveillai; j'entendis quelque tumulte dans la chambre de ma fille; j'y courus en tremblant; toute la famille était rassemblée autour d'elle; je m'approche, ou plutôt je me précipite vers son lit;

je la vois pâle et sans mouvement ; grand Dieu ! m'écriai-je, ma fille est morte ! et je perdis connaissance ; je repris mes sens à la voix de cette enfant adorée qu'un évanouissement avait mis dans l'état où je l'avais vue.

Il y avait encore trois jours à passer pour arriver au terme que le médecin avait fixé pour prononcer sur son sort, et je ne pouvais imaginer qu'elle pût aller jusque-là. J'essaierais en vain de te faire un tableau des scènes déchirantes qui se sont succédées dans ce court intervalle ; il faudrait en avoir été témoin pour se faire une idée du spectacle déchirant qu'offrait la chambre de ma fille : le désespoir était sur tous les visages, excepté sur le sien ; la sécurité du ciel brillait sur sa figure angélique qu'environnaient les ombres de la mort. « Pourquoi pleures-tu, ma tendre mère, me disait cette enfant adorable (dans un moment où l'altération de ses traits me semblait un présage de sa mort prochaine), nous sommes encore ensemble, et quel que soit l'arrêt du ciel, si nous nous séparons un moment, nous nous rejoindrons un jour au sein de la Divinité qui m'appelle avant toi. Mon sort, sur lequel tu gémis, est-il donc si malheureux ? J'ai vécu peu d'années, mais dans ce court espace j'ai peu de reproches à me faire ; le ciel m'est témoin que j'ai rempli son précepte, et que les auteurs de mes jours ont toujours été l'objet de ma pieuse vénération ; j'ai consolé l'infortune quand il a dépendu de moi, et j'emporte la douce certitude de ne t'avoir jamais arraché que des pleurs de tendresse : qui sait si j'eusse vécu plus longtemps à quel avenir j'étais réservée ?.. Qui sait si je n'eusse pas fait votre malheur à tous ?.. ajouta-t-elle en laissant tomber sa voix. Peut-être était-il temps pour moi de

quitter la vie? Aujourd'hui je puis dire : Ma mère pleurera mon trépas et bénira ma naissance.» Pendant qu'elle parlait, j'étais assise près de son lit, les yeux attachés sur elle immobile de douleur. Anatole entra, je me retirai un moment pour lui dérober le spectacle de mon désespoir.

Le lendemain, c'était le 21, je passai d'une extrême affliction à une confiance déplacée, en observant le changement favorable que la nuit avait apporté à l'état de la malade ; elle avait dormi quatre heures de suite ; l'oppression de la poitrine avait diminué, la transpiration était rétablie, et sa figure, où brillait je ne sais quel air de satisfaction, annonçait une révolution favorable. Le médecin continuait à dire qu'il fallait attendre jusqu'au soir pour avoir un avis ; la nourrice, crédule comme l'espérance, certifiait que le danger était passé et que les docteurs n'y entendaient rien : Albert et Pauline disaient comme la nourrice. Anatole, toujours occupé autour de la malade, interrogeait tour à tour les yeux de Cécile et ceux du médecin ; il consultait à tout moment ce dernier, et moi je consultais tout le monde.

Cette journée fut marquée par un heureux présage : nous étions assemblés dans le salon, M. d'Amercour, M. de Saint-Julien, qui n'a pas manqué un seul jour de venir s'informer de l'état de ma fille, mon frère, le docteur et moi ; il ne restait auprès de Cécile que sa femme de chambre et Pauline. Une chaise de poste se fait entendre dans la cour, et dans l'instant on annonce le chevalier d'Épival : à ce nom, Anatole jette un cri, se lève et se précipite dans les bras de son ami ; ils s'embrassent, se pressent sans pouvoir proférer une parole. Jamais le sentiment de l'amitié ne s'exprima d'une manière plus

touchante. Anatole, ensuite, nous présenta le chevalier, à qui je sus bien bon gré de ne pas chercher à s'excuser de s'être, pendant quelques instans, cru seul avec son ami. Ce jeune homme justifie au premier coup-d'œil tout le bien qu'en dit mon frère, mais tu peux en ce moment en juger toi-même. Il a voulu que je le chargeasse de cette lettre, et je ne crois pas qu'il manque de te faire assidument sa cour pendant le peu de jours qu'il est allé passer à Paris.

Nous accueillîmes M. d'Épival comme un ami de mon frère, et ce titre, joint au talent qu'il possède d'inspirer au premier abord une confiance entière, établit entre nous, au bout de quelques heures, la plus intime familiarité. Il ne put dissimuler à Anatole combien il le trouvait changé, et cette observation fut accompagnée d'une larme qu'il cacha dans le sein de son ami. Effectivement, ma chère, on aurait peine à se figurer à quel point il a souffert de la maladie de sa nièce : sans cesse occupé auprès d'elle ou pour elle, il a fait trois ou quatre fois le voyage d'Orléans, en quelques heures, pour en rapporter des médicamens qu'on pouvait trouver à Blois, mais dans une qualité inférieure. Jamais il n'a voulu se fier à personne pour des commissions de cette importance. Tu connais l'invincible répugnance de ma fille pour toute espèce de médecine; pendant sa maladie, son oncle seul a pu la décider à prendre les diverses potions qui lui étaient ordonnées. Le médecin, Pauline, moi-même nous perdions tous notre temps; il fallait avoir recours à l'éloquence d'Anatole : croirais-tu que plusieurs fois, pour la déterminer, il a poussé la complaisance jusqu'à boire avant elle une partie du dégoûtant breu-

vage qu'il fallait lui faire prendre? Non, il n'existe pas sur la terre un cœur comme le sien, et je suis bien près d'excuser toutes ses erreurs, si, comme l'assure mon père, elles ont la même source que ses vertus.

Enfin le jour fatal de la crise arriva : la nuit qui l'avait précédée avait réveillé toutes mes alarmes; les symptômes de danger avaient reparu; un mal de tête insoutenable se joignit à d'horribles accès de fièvre, accompagnés d'un délire continuel et d'une suffocation intermittente. Notre docteur, qui n'avait pas partagé notre sécurité de la veille, paraissait néanmoins ne s'être pas attendu à une secousse aussi violente. Importuné par mes questions, il m'avoua que cette crise serait la dernière, mais qu'il y aurait du danger jusqu'à minuit. Peins-toi, si tu le peux, ma chère bonne, mes angoisses jusqu'à ce moment fatal : personne ne se coucha ; nous étions tous rassemblés dans la chambre de ma fille. Vers dix heures, de légères convulsions commencèrent à se manifester ; ma terreur fut à son comble. Dans l'espèce d'illusion où l'on avait cherché à m'entretenir, j'avais différé de l'avis d'Anatole et du médecin, d'invoquer pour ma fille les secours religieux; j'avais eu d'autant moins la force de suivre mon avis, que Cécile, toute pieuse qu'elle est, n'avait encore témoigné aucun désir d'accomplir ce devoir : dans ma frayeur, je ne consultai personne, et j'envoyai chercher le curé. Il était onze heures quand il vint; mais il ne put que joindre ses prières aux nôtres ; la malade ne pouvait plus se faire entendre.

Agitée de convulsions devenues plus fortes de moment en moment, cette excellente et courageuse enfant employait l'intervalle que lui laissait la douleur à nous con-

soler par des gestes à défaut de la voix. Elle tenait une de mes mains qu'elle portait alternativement sur son cœur et sur sa bouche : ses regards mourans s'attachaient sur moi, sur son oncle, sur sa jeune amie, avec une expression si touchante, que le médecin lui-même fondait en larmes; les sanglots suffoquaient tout le monde Pour moi, je ne pleurais plus; j'avais perdu l'usage de ma raison, je poussais des cris aigus; j'invoquais le ciel, les hommes, la nature ! Minuit sonne; je me jette le visage contre terre, au pied d'un crucifix : « Dieu bienfaisant ! m'écriai-je, prends pitié d'une malheureuse mère; rends-moi ma fille, ou laisse-moi la suivre au tombeau ! » Mon action est imitée par tous les assistans; tous se prosternent; les mains se lèvent vers le ciel, tous les vœux se confondent, et l'Éternel entend nos prières. Je t'ai dit que toutes les personnes présentes à cette scène de douleur tombèrent à genoux à mon exemple; il m'en coûte pour t'avouer que mon frère seul, le bon, le sensible Anatole, ne fut point entraîné par cet instinct d'adoration; saisissant avec une espèce de fureur une des mains de Cécile qu'il semblait disputer à la mort, il resta debout, les yeux attachés sur ceux de la malade. Malheureux jeune homme ! Quelle est donc cette philosophie stoïque qui éteint dans le cœur de l'homme ce sentiment de dépendance et d'amour, et qui ravit au malheureux près de succomber à ses maux l'espoir d'un Dieu qui l'entend ou d'un Dieu qui l'éprouve ? Quelle prière me resterait-il à lui faire si en me rendant ma fille ce Dieu de bonté eût éclairé mon frère !.... Soit illusion, soit réalité, en me rapprochant du lit où ma fille luttait contre l'agonie du trépas, il me semblà qu'un rayon de vie perçait à

travers les ombres de la mort dont elle était environnée.

A une heure environ, le médecin, en lui tâtant le pouls, s'écria : « Le pouls redescend, elle est sauvée ! » Figure-toi, si tu peux, l'enthousiasme, le délire de joie dont ces mots furent le signal. Anatole, qui tenait un vase à la main, le laisse tomber, et s'élançant au cou du docteur (avec une action qui me fit pleurer alors, et qui me fait rire à présent que je pense au mouvement de frayeur dont celui-ci ne fut pas maître) : « Si vous dites vrai, disposez de mes biens, de mes jours, tout est à vous ! » Le cher médecin fut embrassé, presqu'étouffé à force de caresse : un mot avait ranimé toutes nos espérances ; Pauline, l'aimable Pauline, qui avait absolument voulu passer cette nuit auprès de son amie, et dont on avait eu peine à contenir l'excès de la douleur, ne fut pas maîtresse de contenir ses transports de joie; elle embrassait tout le monde, riait en fondant en larmes, tâtait à tout moment le pouls de la malade, comme si la chère enfant y avait connu quelque chose, et répétait chaque fois : « Certainement le pouls redescend ! » L'effroi avait tari les pleurs dans mes yeux, avec l'espoir ils commencèrent à couler.

Renversée sur le lit de ma fille, je l'inondais de mes larmes ; je l'appelais, je la pressais dans mes bras : Charles, que les larmes suffoquaient, allait de l'un à l'autre, cherchant à inspirer la confiance et l'espoir. Insensiblement la connaissance revenait à la malade : le docteur exigea que tout le monde se retirât pour quelque temps, de peur que la part trop vive qu'elle paraissait prendre à ce qui se passait autour d'elle, n'influât défavorablement sur la crise qui se préparait.

Deux heures après, lorsque le médecin nous permit

de rentrer, Cécile avait recouvré la parole : « Ah ! ma mère, je te revois, s'écria-t-elle ; mon Dieu, que de grâces je te dois pour ce bienfait !.... » Quel plaisir existe-t-il sur la terre après celui que j'éprouvai dans les embrassemens de ma fille ?

Anatole lui présenta le chevalier : « Je mettais au nombre de mes regrets, lui dit-elle d'une voix affaiblie, de mourir sans avoir connu l'ami de mon oncle. — Vous vivrez, Mademoiselle, répondit Charles les larmes aux yeux, pour le bonheur de tout ce qui vous aime. » Et il déroba son émotion en se jetant dans les bras de son ami.

Depuis ce moment, l'état de la malade devint d'heure en heure plus rassurant ; une fièvre salutaire s'établit, d'abondantes transpirations firent disparaître l'oppression de la poitrine, et le mieux fut si sensible, que le lendemain le médecin assura qu'il n'y avait plus rien à craindre pour sa vie. Cette nouvelle fut reçue dans le village avec des transports de joie inimaginables : dès sept heures du matin, les cours du château étaient pleines d'une foule de villageois qui remplissaient l'air de chants d'allégresse. Anatole et Albert allèrent au milieu d'eux les assurer combien la malade et toute sa famille étaient sensibles aux témoignages de leur attachement. Toutes les femmes faisaient cercle autour de la bonne nourrice qui leur racontait en sanglottant ce qui s'était passé dans la nuit.

Il n'y a que trois jours d'écoulés depuis cette nuit cruelle où j'ai cru perdre ma fille, et déjà elle touche à sa convalescence. Anatole a formé le projet d'une fête pour son rétablissement, mais elle ne sera complète qu'autant que tu pourras t'y trouver. Il serait

charmant à toi de revenir avec le chevalier ; nous ne l'avons laissé partir qu'avec promesse de se rendre au jour que nous indiquerions, et qui sera déterminé sur l'état de la santé de Cécile. Je ne te presse pas, chère sœur, bien persuadée qu'il faudrait des motifs bien puissans pour que tu ne te rendisses pas à nos vœux. Adieu, je t'embrasse dans l'effusion de mon cœur.... Point de nouvelles de mon mari....

LETTRE XXXIII.

MADAME DE NEUVILLE A MADAME DE CLÉNORD.

Paris, août 1786.

Ne voulant pas ajouter à tes chagrins, j'ai dû te laisser ignorer jusqu'à ce moment, ma chère belle, que depuis trois semaines je n'ai pas quitté mon lit : mais point d'inquiétude, il ne s'agit que d'une entorse et dans quelques jours il n'y paraîtra plus : j'ai beaucoup souffert de ce petit accident, mais bien moins que de l'impossibilité où il m'a mis de voler auprès de toi; tu connais ma tendresse pour Cécile, et ton cœur seul peut apprécier mes douloureuses inquiétudes, à la lecture des derniers bulletins qui m'annonçaient l'état déplorable où elle était réduite. Le spectacle de ses souffrances, l'image de ton désespoir m'ont assiégée sans relâche. Je n'ai rien gagné, je t'assure, ma bonne, à n'avoir pas été témoin de vos maux, et s'il m'eût été possible de descendre de mon lit, je serais en ce moment à Clénord; mais essuyons nos yeux, c'est assez de se désespérer quand l'occasion s'en présente, la crainte ne doit pas survivre d'une minute au danger.

Ta lettre et le chevalier m'assurent positivement que Cécile est hors de danger, et nous ne devons donc penser à la frayeur que nous avons eue de la perdre, que pour sentir plus vivement la certitude où nous sommes de la conserver. Pauvre petite!... allons.... encore une larme... mais c'est la dernière. Plus occupée des tristes effets de la maladie de ta fille, que du soin d'en rechercher l'origine et d'en rapprocher les circonstances, tu repousses, ma tendre amie, une idée que différens passages de tes lettres rendent au moins plausibles et sur laquelle je dois te faire part de mes soupçons; oui, ma bonne, je crois que le cœur a la plus grande part à la maladie qui a failli trancher des jours qui nous sont si chers. Ma persuasion, à cet égard, n'est fondée que sur des observations assez vagues; sur la nature, les symptômes, les progrès du mal; sur quelques mots échappés à la malade, sur sa résignation à quitter la vie, sur mille remarques plus futiles encore; il n'en est pas moins vrai que je crois qu'il y a ici de l'amour sur jeu; tu vas me dire que j'en vois partout; mais, très-bonne et très-respectable sœur, c'est qu'il est certain que de quinze à quarante ans, il faut presque toujours avoir recours à lui pour expliquer tout ce qui se passe d'extraordinaire chez les femmes au physique comme au moral. Après cela pourtant, si tu me demandes à qui je fais honneur du sentiment que je suppose exister dans le cœur de Cécile, je ne me trouve pas moins embarrassée que toi pour prononcer avec quelque vraisemblance; mais, en revanche, je m'en dédommage en donnant carrière à mes conjectures; personne n'en est exempt, et quand il s'agit d'amans, grace à la connaissance que j'ai des bizar-

reries de mon sexe, je vois des coupables dans tous les hommes. Je me demande, en premier lieu, si ce beau comte que l'on hait tant, ne serait pas celui qu'on aime : mon Dieu ! j'entends toutes les objections, je sais tout ce que tu m'as dit à cet égard, mais qui sait jusqu'où l'aversion qu'une mère chérie porte à ce personnage peut avoir déterminé une fille soumise à déguiser son penchant ! Encore une fois, ce n'est là qu'une conjecture. Malgré mon humeur soupçonneuse, j'ai de la peine à donner quelque attention au chevalier de Saint-Julien ; ses soixante ans, son rhumatisme et sa verrue sur le nez se présentent avec trop d'avantage dans mon esprit ; mais sans compter les rencontres romanesques, sans parler du voyageur qui n'est connu que de l'innocente, qui du haut d'une terrasse a laissé tomber sur lui un regard d'amour, sans avoir recours au merveilleux, combien la marche ordinaire des choses ne présente-t-elle pas de chances en faveur d'une inclination ignorée même de son objet : veux-tu, bonne amie, que j'aille plus loin ? veux-tu, que j'achève de donner carrière à mes folles présomptions. Notre philosophe indien ne trouve pas grâce devant moi ; j'en demande pardon à la raison et surtout à la consanguinité ; mais ce n'est pas la première fois que ce perfide amour se serait introduit dans une maison sous un air de famille ; tu recules d'effroi à cette idée, et les mots de nièce, d'oncle, de parrain se pressent sur tes lèvres. Tout en convenant de l'énormité de ma supposition dont je ne te parle, après tout, que pour épuiser le chapitre des conjectures, tu me permettras de l'envisager sous un jour propre à en faire ressortir les vraisemblances. Je connais la force de certaines institutions

j'ai presque dit de certains préjugés ; mais cette force, ma bonne amie, se brise contre la passion qui peut s'autoriser d'un seul exemple connu et victorieux, et tu sais qu'en ce genre il en est mille. Ce point une fois admis entre nous, les probabilités naissent en foule : rapport d'âge (car dix ou onze ans de différence sont justement ce qui établit ce rapport) ; analogie de caractère qui m'a frappée de tout temps, malgré leur contraste extérieur ; excessive sensibilité de part et d'autre ; tournure d'esprit également romanesque, qui les isole en quelque sorte de la société commune, et conséquemment les rapproche davantage ; je pourrais ajouter, ma chère, beaucoup d'autres considérations; mais je sens à quel point je te déplairais en insistant sur cette idée; et ce n'est point mon intention. J'ai voulu seulement, en te communiquant tout ce qui m'a passé par la tête à ce sujet, ouvrir un champ plus vaste à ta surveillance maternelle.

Le docteur entre et l'heure du courrier approche : le reste sera pour l'ordinaire prochain ; adieu, ma toujours plus chère amie ; je t'aime de toutes mes forces. Tu peux compter sur moi pour la fête, quand je devrais m'y faire porter sur un brancard ; mais suivant toutes les apparences, je serai prête avant Cécile. Comme je l'embrasse cette chère enfant! Cette fois il n'y a pas de fièvre qui y tienne. Je ne vous ai pas dit un mot de votre aimable courrier, c'est que j'en veux faire l'objet d'une lettre à part.

LETTRE XXXIV.

LA MÊME A LA MÊME.

Août 1786.

Il est bon que tu saches, avant tout, ma bonne, que j'ai fait hier soir, pour la première fois depuis vingt jours, le trajet de mon lit à ma cheminée, et que c'est dans ma bergère, la jambe gauche horizontalement étendue sur une pile de carreaux, que j'écris en ce moment. L'enflure existe toujours, mais la douleur est bien diminuée. Je ne sais pourquoi l'on sépare rarement l'idée d'entorse de l'idée de la danse; voilà pourquoi je t'ai déjà surprise dix fois disant en toi-même : « C'est à quelque bal que mon étourdie se sera foulé le pied. » Eh bien ! non, Madame, ce n'est pas au bal, c'est à l'église; j'avais été priée par le père Bénard d'assister à un sermon qu'il prêchait à Saint-Sulpice; son texte était les récompenses du juste après sa mort : il est bien probable que sa Révérence n'est point à cet égard dans la confidence du Très-Haut, à en juger par sa description du paradis qui semblait faite pour en dégoûter les plus intrépides; mais si l'éloquence monastique du bon moine manqua son effet sur

les cœurs, elle agit avec tant d'empire sur les sens, qu'un sommeil léthargique s'empara de tout l'auditoire. Je ne fus pas à l'abri de ce puissant narcotique ; probablement même ma dose avait été plus forte que celle des autres : le fait et qu'en sortant de l'église, à moitié endormie, je ne vis pas que j'étais arrivée aux premières marches; je fis un faux pas assez malheureux, quoique je donnasse le bras à mon laquais, pour me tordre le pied de la manière la plus violente.

Maintenant, ma bonne, parlons un peu de M. d'Épival. Je ne sais si j'oserai t'en dire autant de bien que j'en pense ; pourquoi pas ?... C'est un jeune homme ; après ?... Faut-il se condamner à ne parler bien que des vieux ? Moi, je rends justice à qui il appartient. *Honni soit qui mal y pense.*

Depuis quatre jours qu'il est à Paris, il est très-peu sorti de chez moi ; s'il avait eu seulement trente ans de plus, j'aurais pu lui offrir un appartement ; mais il n'y avait pas moyen d'y penser sans se faire une affaire avec toutes les bégueules et toutes les dévotes du quartier ; et Dieu m'en garde. Ses premières paroles m'ont singulièrement prévenue en sa faveur ; on l'avait introduit dans ma chambre à coucher dont j'ai fait mon salon depuis mon accident. Je lui sus bon gré de se présenter chez moi dans tout le négligé du voyage. Avant toute autre explication, et prévenant toutes celles que j'allais lui faire : « Votre nièce, me dit-il, Madame, est hors de danger, votre sœur est au comble de la joie, et mon ami m'a chargé de vous en porter la nouvelle. » Que je lui sus bon gré, dans ce moment, d'avoir supprimé l'ennuyeux protocole d'usage dans une première visite ! Il était onze

heures lorsqu'il arriva, et ce n'est qu'à onze heures du soir que nous nous séparâmes. Il dîna et soupa auprès de mon lit.... Un jeune homme, un étranger !... Par égard pour les convenances, je mis une vieille dame de mes amies en tiers avec nous. Nous ne cessâmes pas de nous entretenir de la maladie de Cécile. Je glissai quelques mots pour savoir s'il n'aurait pas eu la même idée que moi sur la cause physique et morale qui peut y avoir donné lieu ; il ne parut pas m'entendre. Il fut très-surpris, comme tu peux croire, de me trouver au lit, et me témoigna beaucoup d'intérêt, mais de cet intérêt qui ne cherche pas à se faire remarquer.

Il n'est pas trop permis de juger quelqu'un après quatre jours de connaissance ; je t'avouerai cependant (sauf à revenir par la suite sur mon jugement si je me suis trompée) que M. d'Épival est ce que j'ai vu jusqu'ici de plus passable en homme : de l'esprit sans prétention, de l'assurance sans fatuité, de la sévérité et pourtant de la grâce dans les manières, de la dignité dans le maintien, de la noblesse dans les sentimens, le ton de la franchise, le regard de la bonne foi, l'expression de la bonté ; son caractère n'est pas ce qui me plaît davantage dans sa personne ; je le trouve habituellement trop sérieux, et j'y remarque le même défaut que dans sa physionomie, trop d'uniformité ; d'autres trouveraient cela superbe ; mais je suis un peu folle, et par conséquent je crains de me trouver en présence de la sagesse. Sais-tu que je trouve à votre chevalier un faux air de Grandisson ? Il possède son sang-froid au suprême degré. Je n'ai remarqué de mouvement, d'expression sur sa figure qu'en parlant d'Anatole : alors son regard s'anime, son œil se mouille

son geste parle, sa physionomie se passionne ; la douce chaleur de l'amitié semble lui donner une ame nouvelle. « Anatole, me disait-il dans un de ses momens d'enthousiasme, n'a pas son pareil sur la terre ; son ame est un chef-d'œuvre. Tout ce qu'il peut y avoir de bon, de grand, de sublime chez les hommes, se trouve chez lui au plus éminent degré. » Insensiblement entraîné par le plaisir de parler de son ami, il me raconta les circonstances vraiment extraordinaires de l'aventure dont tu m'as déjà parlé, et à laquelle il doit l'amitié d'Anatole. D'ailleurs le chevalier, en préconisant les vertus et les qualités brillantes de son ami, ne nie pas que les passions n'en ternissent souvent l'éclat et ne paraît pas même exempt de craintes sur l'influence qu'elles peuvent encore avoir sur son sort à venir. Je suis, à cet égard, de son avis ; j'ai peur qu'un beau matin notre cher frère ne mette la philosophie en défaut ; pourvu qu'il n'y mette que la philosophie, je lui pardonne de bon cœur.

Pour en revenir au chevalier d'Épival, je souhaiterais, pour le bien de l'un et de l'autre, qu'il pût troquer une partie de son sang-froid contre l'équivalent en passion que mon frère pourrait lui fournir ; tous deux gagneraient à ce marché, et qui sait ! peut-être, ne seraient-ils pas les seuls ?

Hier, pour la première fois depuis un mois, j'ai fait ouvrir ma porte ; tu crois bien que ma cour a été nombreuse : le chevalier a fixé tous les regards et son succès n'a pas été douteux, car il a généralement plu à toutes les femmes et déplu à tous les hommes. Aussi peu sensible, en apparence, à la bienveillance des unes qu'à l'injustice des autres, il n'a point accordé la moindre

attention aux petites agaceries et aux questions malignes dont il a été l'objet. On a joué ; j'ai voulu le mettre à la partie de la jolie madame de Vaumarcelle, qui me paraissait avoir grande envie de l'avoir pour partner au whist ; mais il a préféré faire un trictrac avec moi.

On l'annonce en ce moment, ainsi je te quitte pour lui faire compagnie. En attendant, je te préviens, ma bonne, qu'à ta première réquisition, il est arrêté que, toutes affaires cessantes, nous nous mettons en route, le chevalier, la vieille présidente et moi : j'attends le courrier avec grande impatience. Je t'embrasse sur les joues de ta fille.

LETTRE XXXV.

MADAME DE CLÉNORD A MADAME DE NEUVILLE.

Beauvoir, août 1786.

Je te sais bon gré, ma chère bonne, de m'avoir épargné le surcroît de chagrin de te savoir souffrante, lorsque j'arrosais de mes larmes le lit de douleur où je craignais de voir expirer ma fille. Tu as dû bien souffrir! Je connais cette espèce de mal; il est doublement insupportable pour toi; il exerce le courage et la patience; mais je ne sais si tu dois t'en plaindre ou t'en applaudir, puisqu'il t'a sauvé le spectacle douloureux dont nous avons été témoins. Prends garde surtout, par trop de précipitation, d'éloigner ta guérison prochaine.

Tu veux donc, mon ange, être folle toute ta vie, et les années ne mûriront donc jamais ta pauvre tête. A vingt-sept ans passés tu n'es pas moins déraisonnable que tu ne l'étais à quinze, lorsque pour me faire épouser le jeune M. de Thennières, dont tu me soupçonnais éprise, tu voulais, disais-tu sérieusement, épouser le père, afin que, devenue mère du fils, tu pusses en faire le mari de ta sœur. Avec un cœur aussi pur, comment

a-t-on la tête aussi légère ? Que sans prendre conseil de la raison tu te perdes en suppositions ridicules sur l'objet d'un sentiment que tu supposes à ta nièce, il n'y a rien là qui m'étonne ; les idées se ressentent du cerveau dans lequel elles sont conçues ; mais que tu pousses tes conjectures jusqu'à t'arrêter à l'idée d'un crime ! oui, ma sœur, d'un crime ; voilà ce qui m'afflige véritablement. Il est des choses possibles qui ne le seront jamais pour moi, et surtout je me garderai bien de traiter de préjugés ce que la religion défend, ce que la nature désavoue, et ce que la loi condamne ! S'il faut tout dire, ma chère, pour ne plus revenir sur un pareil sujet, je me croirais coupable d'y chercher de la vraisemblance. Que deviendrait donc le bonheur des familles ? que deviendrait cette délicieuse intimité qui en fait le charme, cette confiance sans borne sur laquelle il repose, si des soupçons odieux pouvaient empoisonner les caresses et supposer un motif criminel aux soins les plus touchans ? En vérité, ma sœur, tu as quelquefois d'étranges idées, et qui ne te connaîtrait, te jugerait souvent bien rigoureusement. Mais je te connais, moi, et je sais que tu agis toujours bien parce que ton cœur règle tes actions, mais que tu penses quelquefois mal, parce que tu raisonnes avec ton esprit. Tu me feras grâce pour ma morale, et je te pardonne de m'avoir affligée un moment.

Ma fille va de mieux en mieux ; elle a quitté le lit hier pour la première fois. Le docteur part ce soir.

Je suis bien aise de voir que nous portons toutes deux à peu près le même jugement sur le chevalier d'Épival ; je dis à peu près, car j'aime beaucoup ce sang-froid qui te déplait tant.

Si l'exemple de la malignité pouvait me séduire, je m'apercevrais peut-être que le paragraphe, que tu consacres, à parler de cet ami de mon frère, tient une grande page et demie dans ta lettre ; mais, chez toi, la nouveauté jouit si souvent du privilége de l'intérêt.

Bonjour, ma tendre amie ; je t'embrasse sans rancune.

LETTRE XXXVI.

ANATOLE A CHARLES D'ÉPIVAL.

Beauvoir, août 1786.

N'y a-t-il pas d'exemples, Charles, de gens devenus fous par excès de joie ? S'il en existe, tremble pour la tête de ton pauvre ami.... Comment veux-tu que le désordre de mes sens ne se répande pas sur mes idées ? que ma raison ne partage pas l'ivresse de mon cœur ? Je suis tranquille sur ses jours et je m'enivre du bonheur d'en être aimé. Aimé de Cécile !... Ne mêle pas, mon indulgent ami, l'amertume des réflexions aux transports délicieux que j'éprouve en ce moment ; un mot, un seul mot détruirait l'illusion ravissante où je suis plongé et ferait de moi le plus misérable des hommes. C'est toi qui m'as forcé de lire dans mon propre cœur, et c'est toi qui, tout à la fois le plus sage et le plus sensible des hommes, m'as conseillé d'avoir recours à l'amour pour sauver sa victime ; seras-tu moins généreux quand il s'agit du bonheur, que tu ne l'as été quand il n'était question que de la vie ? Condamner Cécile à vivre dans les larmes, n'est donc pas à tes yeux un plus grand crime que de la laisser mourir ? C'est en vain que je chercherais à me le déguiser à moi-même, l'amour s'est em-

paré de mon existence... il s'est identifié avec tout mon être, l'amitié n'est pas plus nécessaire à mon cœur. Tu me l'avais bien dit, mon cher Charles, je n'avais jamais aimé! Ah! que j'étais loin de soupçonner le sentiment que j'éprouve! Que j'ai honte de l'abjection de ce sentiment que j'honorais du nom d'amour! Tous les maux qui affligent l'espèce humaine, peuvent tomber à la fois sur ma tête, chaque instant de ma vie actuelle justifie la fortune pour un siècle de douleurs. Ne t'étonne pas si tu ne trouves ni liaison ni sens commun dans ma lettre; je t'écris seul auprès d'elle, tandis qu'un sommeil bienfaisant répare ses forces épuisées par de longues souffrances : mes yeux distraits ne peuvent se fixer un instant sur mon papier, et j'ai besoin de penser à qui j'écris pour m'arracher par intervalle au plaisir de contempler cette figure angélique, dont un léger coloris commence à ranimer la langueur. Son visage est tourné vers moi, ses yeux fermés semblent encore chercher mes yeux, ses lèvres entr'ouvertes semblent encore prononcer ces derniers mots qu'elle m'adressait avant de s'abandonner au sommeil : *Anatole, vous m'avez arrachée au trépas, je vivrai donc tant que vous voudrez que je vive.* Tu l'as vue, mon ami, tu as entendu le son de sa voix; je t'ai surpris toi-même un moment sous le charme; juge de ce qui se passe en moi, lorsque cette bouche adorée laisse échapper ces mots : Je vous aime!

Mon ami, tu as arraché du fond de mon cœur un secret terrible que je cherchais encore à me dérober à moi-même; tu as sondé ma blessure profonde; il serait inutile de vouloir t'abuser par un espoir que je n'ai plus, qu'il me serait affreux d'avoir, celui de me soustraire

au penchant irrésistible qui m'entraîne. Juge de l'empire qu'il exerce sur moi ; je puis te sacrifier mille vies et je ne pourrais te sacrifier mon amour. Mais cet amour, Charles, dont les droits balancent les tiens, pourrais-tu lui soupçonner un modèle sur la terre ? Aurais-je, à mon tour, à te reprocher un abus sacrilége d'un nom si souvent profané ? Ah ! s'il est un sentiment dont la source soit uniquement dans l'ame, dont l'action, la puissance et le terme ne participent en rien au commerce des sens, c'est, n'en doute pas, ce même amour dont je confesse en même temps la violence et la pureté. Le jour où le nom de Cécile ne réveillerait plus dans mon cœur l'idée de toutes les perfections, où je pourrais séparer son image de tous les attributs divins dont je la vois ornée, où je ne trouverais plus le bonheur suprême dans un seul de ses regards, ce jour-là, Charles, Cécile ne serait plus à craindre pour moi ; mais que la haine des hommes soit mon partage éternel, que la bénédiction de mon père ne repose plus sur ma tête, que l'estime de mon ami me soit enlevée sans retour, si j'osais m'arrêter un moment à la seule idée des forfaits dont tu n'as pas craint de me présenter le tableau ! Satisfait du plaisir d'aimer, du bonheur de l'être, je ne vois rien au-delà de ma félicité actuelle, et tous mes vœux s'éteignent dans la durée d'une pareille existence.

P. S. Tu sauras qu'une extrême faiblesse est la seule trace qui reste en ce moment d'une maladie si terrible. et ce qui peut te donner une idée de notre sécurité, c'est que le médecin se prépare à retourner à Paris, comblé, comme tu t'imagines bien, d'argent et de bénédictions.

LETTRE XXXVII.

LE MÊME AU MÊME.

Beauvoir, août 1786.

Le lendemain du jour où tu nous quittas, ne s'effacera jamais de ma mémoire. Plusieurs personnes, le comte entre autres, s'étaient rendues le soir au château, mais la malade n'étant pas encore en état de recevoir des visites, tout le monde était rassemblé dans le salon; Pauline et moi nous restions seuls auprès de Cécile. Je proposai, pour la distraire, de lire une brochure nouvelle que je venais de recevoir; elle accepta, mais l'auteur dès le début s'étant permis de dire que les femmes étaient incapables d'amitié, Pauline se leva brusquement, embrassa Cécile et s'enfuit, en disant que l'auteur était un insolent et un sot. Lorsque je me vis seul avec Cécile (c'était la première fois depuis ma lettre), j'oubliai de reprendre ma lecture et je restai dans un état voisin de l'anéantissement; enfin je fis un effort sur moi-même, et, jetant les yeux sur elle, je vis des larmes s'échapper des siens. « Cécile, lui dis-je sans penser à ce que je disais, éprouvez-vous quelque dou-

leur? — Je n'ai jamais été mieux, » me répondit-elle. Le son de sa voix me rendit à moi-même. « Ah! répétez-moi souvent cette assurance, continuai-je, elle achève d'écarter mes craintes; je tremble encore quand je pense au danger que vous avez couru. — Anatole, c'est vous qui m'en avez délivrée! » Ces dernières paroles étaient accompagnées d'une expression si touchante, que je ne fus pas maître de modérer l'impression qu'elles firent sur moi, et que m'abandonnant à toute la chaleur de mon ame, je lui peignis l'amour dont je suis enivré. Comme je parlais, je vis ses traits s'altérer, elle étendit la main vers moi et je la sentis trembler dans la mienne; je me tus. « Mon ami, me dit-elle après un moment de silence, un effroyable avenir nous menace. Ah! s'il pouvait n'atteindre que moi!... » Je m'efforçai d'éloigner ses pressentimens funestes, et je parvins à rendre le calme à son ame en lui présentant, sous les couleurs les plus douces, le séduisant tableau de l'espérance. Pauline rentra, et le charme de ses caresses ajouta un nouveau degré de vraisemblance à l'image du bonheur.

« Pendant que vous êtes là, dit-elle en riant, à lire des sottises, le comte est en bas occupé à en faire: le vieux chevalier de Saint-Julien s'entretenait de guerres, de combats avec mon père qui l'écoutait de toutes ses oreilles: M. le comte qui me parlait depuis une heure, sans que je lui répondisse, piqué d'avoir toujours eu raison avec moi, voulut avoir tort avec quelqu'un. En conséquence, il alla se mêler à la conversation de ces Messieurs, et, comme une parque fatale, trancha le fil d'une narration intéressante, en niant au chevalier la vérité du fait qu'il avançait; il s'agissait de je ne sais

quelle bataille. « Je ne vous interromps pas quand vous parlez de vos bonnes fortunes, où peut-être vous n'étiez pas, dit le vieux militaire avec humeur; veuillez bien ne pas m'interrompre quand je parle d'un combat où j'étais. — Il est vrai, reprit le comte en ricanant, que je n'étais pas en personne à Fontenoy, mais pour peu qu'on ait connu son grand-père, on peut en savoir les détails. » Piqué de cet appel à son âge, M. de Saint-Julien reprit, en lui lançant un regard courroucé, qu'il y avait tel grand-père assez malheureux pour avoir de bien petits-fils. Le comte rougit de colère, et je ne sais où la querelle se serait arrêtée, si ta maman qui s'était approchée n'eût fait prendre par sa présence un tour plus décent à la conversation. »

Pendant que Pauline, assise sur le lit de Cécile, nous racontait tout ce qui s'était passé au salon, Albert que l'on est toujours sûr de voir paraître sur ses traces, se fit entendre sur l'escalier. La malade obligea son amie à se cacher pour jouir un moment de l'embarras de son frère; Albert entra précipitamment et parut fort surpris de ne pas voir celle qu'il cherchait. « Eh bien! mon cher oncle, vous auriez perdu, me dit Cécile! Croirais-tu, Albert, qu'il voulait parier que tu passerais la soirée sans me venir voir, si Pauline ne t'en donnait l'exemple? Je suis bien aise que ton empressement lui prouve que ses observations tombent souvent à faux. » Mon petit neveu qui ne voulut pas perdre l'occasion de me trouver dans mon tort, donna dans le piége et fit avec grâce à sa sœur les honneurs de sa visite. Je voulus suivre la plaisanterie. « Je vois bien ce qui nous l'amène, ajoutai-je, c'est que mademoiselle d'Amercour fait la partie de piquet de

son père. — Point du tout, mon oncle, reprit-il; afin de ne rien perdre de ses avantages, elle ne joue pas.— Que fait-elle donc? lui dit Cécile d'un air assez indifférent.—Elle... (il hésita) elle joue du piano.» A cette réponse nous partîmes, Cécile et moi, d'un grand éclat de rire, et tirant le rideau derrière lequel la petite personne étoit cachée, nous le mîmes dans le plus plaisant embarras. Pauline s'efforçait de rire avec nous, mais il était aisé de voir qu'elle partageait le malaise d'un autre et qu'elle se savait très-mauvais gré de la part qu'elle avait prise à la plaisanterie. Albert qui démêla fort bien ce sentiment, nous pardonna en sa faveur le tour que nous lui avions joué.

Le spectale des jeux innocens d'Albert et de Pauline qui passèrent avec moi cette soirée auprès de Cécile, contribua beaucoup à dissiper un reste d'abattement; je vis le sourire pour la première fois depuis long-temps caresser ses lèvres, et son ame parut s'ouvrir aux douces impressions de la joie.

Ma sœur est encore dans l'ivresse du plaisir que lui cause le rétablissement de sa fille. Cette tendre mère ne se lasse pas de répéter que c'est en partie à mes soins qu'elle doit ce bonheur; conçois-tu, Charles, ce que les témoignages de sa reconnaissance ont de pénible pour moi?

M. de Clénord a écrit hier; la maladie de sa fille paraît l'avoir affligé vivement, mais il est aisé de voir par sa lettre qu'il y a loin du cœur d'un père à celui d'une mère. Il est en ce moment à Madrid, et il annonce qu'il attendra le courrier suivant, pour se décider à revenir si l'état de la malade devenait plus alarmant; mais que,

dans le cas contraire, ses affaires le retiendront loin de nous jusqu'à la fin de l'été. Je t'avouerai, mon ami, que j'ai plusieurs raisons pour craindre son arrivée : la première, c'est qu'il a des vues d'établissement pour Cécile ; la seconde, soit dit entre nous, c'est qu'il ne rend point heureuse la femme du monde qui mérite le plus de l'être. Il y a tout lieu de présumer, d'après les nouvelles rassurantes qu'il a dû recevoir, qu'il différera son retour.

Nous avons aussi reçu deux lettres de madame de Neuville depuis ton arrivée à Paris ; mais, contre son ordinaire, ma sœur s'est contentée de m'en lire le contenu ; je crois deviner le motif de cette réserve... Dis à ma petite sœur que j'ai appris avec beaucoup de chagrin l'accident qui lui est arrivé, mais aussi pourquoi va-t-elle au sermon ? ne peut-elle pas dormir ailleurs ? Elle nous promet de t'accompagner à ton retour ici, et je me fais une grande fête de l'embrasser... Je te connais trop bien, mon ami, pour te recommander le secret sur ce qui me regarde, mais je dois t'avertir que madame de Neuville est douée d'une si grande finesse, d'une telle habitude à démêler votre pensée dans vos yeux, dans la moindre parole, dans votre silence même, qu'il faut au plus habile une attention très-soutenue, pour échapper à sa pénétration : cet avis peut avoir une double utilité.

Elle se réveille ; adieu.

LETTRE XXXVIII.

CHARLES A ANATOLE.

Paris, août 1786.

On ne raisonne pas avec les passions, je le sais, et moins avec celles de mon ami qu'avec toutes autres : aussi n'entreprendrai-je pas de t'affliger en te remettant de nouveau sous les yeux les vérités chagrinantes qui ont été le sujet de nos derniers entretiens; mais dans tous les momens de la vie, nous nous devons les conseils de l'amitié, même avec la certitude qu'ils ne seront pas suivis. Tâche, mon cher Anatole, d'ouvrir les yeux sur ta situation; sors un moment de ton cœur, et vois sur quel torrent tu te hasardes. S'il est un vice loin de ton ame, c'est sans contredit l'égoïsme; et cependant la passion qui t'égare te laisse en butte à ce repproche. Effectivement, Anatole, quel autre intérêt que le tien (je me trompe, que celui de ton amour, et il ne faut pas les confondre), quel autre intérêt, dis-je, paraît t'animer aujourd'hui? Serait-ce celui de ce même objet auquel il se rapporte? Tu ne peux te faire illusion au point de ne pas découvrir l'étendue du danger où son penchant

peut la conduire ; la perte irréparable de l'amitié, ou du moins de l'estime de sa mère, l'abandon de son père, tous les chagrins qui peuvent en résulter pour elle : voilà les premiers malheurs qui la menacent. Mais il s'en faut bien que ce soient les seuls, et puisse-t-elle échapper à ceux qu'un funeste pressentiment me fait craindre, et contre lesquels ta propre sécurité ne me rassure pas ! Écoute-la s'expliquer elle-même ; n'ont-elles pas retenti dans ton cœur, ces paroles : *Mon ami, un effroyable avenir nous menace ?* Je ne te ferai pas de question ironique ; je ne te demanderai pas si l'intérêt de ta sœur entre pour quelque chose dans ton penchant pour sa fille ? Mais je ne puis me dispenser de te communiquer une observation qui ne laisse aucun doute sur les chagrins que tu lui prépares ; je ne sais comment j'ai oublié de t'en parler dans notre conversation du parc. Curieux de sonder madame de Clénord, un soir que je m'entretenais seul avec elle (il était question de ma famille), je glissai dans la conversation, d'une manière assez naturelle, qu'une de mes cousines venait récemment d'épouser son cousin-germain : l'éloignement qu'elle témoigna pour ces sortes d'union me confirma dans l'opinion où j'étais que ses principes, à cet égard, n'étaient susceptibles d'aucune séduction. Après t'avoir prouvé que tu compromets également le bonheur de Cécile et de sa mère, il est assez inutile de te parler des autres, encore moins de toi-même, puisque tu as prévu tout ce que j'aurais pu te dire, en me déclarant dans ta dernière lettre *que chaque instant de ta vie actuelle justifie la fortune pour un siècle de malheurs*. Après tout, c'est moins de bonheur qu'il est ques-

tion ici que de principes et de vertu : si l'on a le pouvoir de se rendre misérable, si l'on peut à force de sophismes se persuader qu'on a le droit d'entraîner les autres dans sa ruine, l'homme de bien ne poussera jamais l'égarement des passions (dans lequel il n'est point exempt de tomber) jusqu'à renoncer à toute idée de justice et de morale ; c'est de cela qu'il s'agit pour toi. Mon ami ! au nom de l'honneur, au nom de tant de belles qualités qui te mettent au-dessus des autres hommes, n'abandonne pas à l'amour le soin de ta réputation ; tu te perds si tu ne reviens sur tes pas, et tu te prépares des remords éternels ; ami, c'est un cruel fardeau !

Ne crois pas, mon cher Anatole, que ma raison soit plus prompte à te trouver des torts que mon amitié n'est ardente à te chercher des excuses ; personne ne connaît et n'apprécie mieux que moi la valeur de celles que tu peux m'opposer. J'ai vu Cécile, et je suis convenu avec toi, et je conviens encore qu'il existe dans la nature peu de femmes aussi séduisantes ; je t'avouerai même que je n'ai pu la voir dans l'état affreux où elle était réduite sans distinguer dans mon cœur une émotion étrangère à celle de la douleur et de la compassion. Te voilà bien fort contre moi ; je vais au-devant de tes objections : « Si tu n'as pu, Charles, la voir un moment sans danger aux portes de la mort, toi dont le cœur d'airain repousse si facilement les traits de l'amour, que puis-je contre elle, moi qui depuis six mois m'enivre du bonheur de l'admirer à tous les instans du jour, dont les premiers regards l'ont vu brillante de tous les attraits que la nature prodigue épuisa sur elle ; moi qui la conduisais au tombeau, victime d'un penchant funeste qui m'entraînait avant

que je le crusse possible ; moi, dont l'ame de feu s'alimente d'amour, et à qui Cécile à dit : Je vous aime ! » Comme tu vois, je n'affaiblis pas tes moyens de défense : cependant je ne suis pas embarrassé d'y répondre : d'abord, avouer que je n'ai pu la voir sans émotion, n'est pas convenir que je n'ai pu la voir sans danger ; c'est presque dire le contraire, car on est à peu près sûr d'éviter le péril sur lequel on est prévenu, quand on ne néglige pas les précautions : mais sans te fatiguer de raisonnemens que tu n'aurais peut-être pas la patience d'écouter, je me renfermerai dans ce dilemme : ou tu es entraîné par un ascendant irrésistible, contre lequel toutes les considérations et toutes les puissances humaines ne peuvent rien ; ou tu peux vaincre ta passion. Tu vas me répondre que tu es infailliblement dans le premier cas ; eh bien ! n'examinons pas si les moralistes ont tort ou raison de ne voir dans ces épithètes *invincible*, *insurmontable*, que le langage métaphorique de la passion ; je veux bien convenir qu'il ne te reste alors d'autre ressource que de t'abandonner à ta destinée. Mais avant de m'arracher cet aveu, il te reste à me prouver que tu ne te trompes pas toi-même sur ta propre situation. Quels efforts as-tu fait jusqu'ici pour déraciner cette passion funeste ? par quels combats peux-tu justifier ta défaite ? Ah ! quand il s'agit d'aussi grands intérêts, c'est bien le moins de pouvoir dire : J'ai fait ce que j'ai pu. Eh ! pourtant, si le mal qui te consume n'était pas sans remède, s'il existait effectivement encore des ressources, peux-tu te dispenser d'en faire usage ? Joueras-tu ta propre estime, le bonheur des personnes qui te sont les plus chères, contre une simple présomption, quelque forte

qu'elle puisse être? Tu t'impatientes, tu cherches où j'en veux venir : tu n'as pas de raison pour craindre que je te conseille de hasarder une seconde fois la vie d'un être charmant, à la conservation duquel toute la nature doit veiller. Tu ne crains pas ce conseil de moi, de moi qui dans une de mes lettres !.... Tu te souviens trop bien du langage que m'arrachaient les circonstances.... Il n'est donc pas question de parti à prendre, mais de tentatives à faire. Je voudrais qu'Anatole, au lieu d'attiser par des conversations semblables à celles dont il a la franchise de me rendre compte, un feu qui, je me plais à le croire, peut encore être étouffé, s'occupât d'éviter soigneusement les occasions qui peuvent les faire naître; qu'il devînt assez maître de lui, assez grand, assez sublime pour appliquer à guérir sa passion et celle qu'il a eu le malheur d'inspirer, toutes les facultés de son esprit, toute la générosité de son cœur; qu'il voulût se convaincre que si l'effort que je lui propose est au-dessus des forces communes, il n'est pas au-dessus des siennes, puisqu'on en peut citer plus d'un exemple; je voudrais qu'appelant à son secours cette philosophie dont il était si fier il y a quelques mois, il y puisât du moins assez de forces pour se montrer supérieur à une enfant, et se soustraire à un attachement qui, bien dirigé, peut faire encore le charme de sa vie; qu'il essayât du moins de le circonscrire dans de justes bornes, d'en faire en un mot *un sentiment dont la source soit uniquement dans l'ame, dont la moralité puisse être démontrée* (et elle sera bien loin de l'être tant qu'on aura besoin d'efforts *pour s'arracher, par intervalle, au plaisir de contempler cette figure angélique dont un léger coloris com-*

mence à ranimer la langueur ; tant qu'on plongera des regards d'amour dans des yeux où l'attrait de l'innocence ajoute tant à l'expression du sentiment) ; je voudrais, enfin, qu'après avoir obtenu ce premier triomphe Anatole consentît à ce que j'imaginasse pour l'éloigner, quelques jours d'abord, quelques semaines ensuite, des prétextes assez plausibles pour que les plus intéressés ne pussent en découvrir le motif et s'y opposer raisonnablement. Mais si tous nos soins réunis se trouvaient malheureusement infructueux, si l'ascendant d'une passion fatale l'emportait sur les efforts combinés de la sagesse et de la prudence, alors, mais alors seulement.... Jusqu'à ce temps tu restes comptable envers l'honneur du crime, oui, mon ami, du crime que tu médites à ton insu.

J'expédie mon valet de chambre, il te remettra, avec ma lettre, une fiole d'une certaine liqueur que le célèbre Lesage m'a vantée lui-même comme un tonique souverain pour réparer les forces à la suite d'une maladie ; j'y joins les éclaircissemens nécessaires pour en faire usage. J'aurais bien pu me dispenser de t'envoyer César, mais

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde,

et je me suis aperçu que le joli minois d'Adèle avait trouvé grâce devant lui, et que je lui rendrais un grand service en lui offrant l'occasion de la revoir.

LETTRE XXXIX.

LE MÊME AU MÊME.

Paris, septembre 1786.

Il y a quelques jours que j'aurais soutenu que l'on ne peut trouver réunies, dans la même personne, la coquetterie et la sensibilité, la folie et la raison, l'étourderie et la décence; j'aurais eu tort; ta charmante sœur a trouvé le secret de concilier ces contradictions, et de s'en former le caractère le plus aimable et le plus original que j'aie encore remarqué. A la faveur des recommandations dont vous m'avez muni, j'ai reçu de madame de Neuville un accueil si flatteur, que je n'ai pu résister à la tentation d'en abuser: depuis huit jours que je suis ici je n'ai pris pour règle, dans mes assiduités, que le plaisir qu'elles me procurent. Aussi mes visites ont-elles été si fréquentes, que je n'ai encore eu ni le temps ni les moyens de m'occuper des affaires qui sont le motif ou le prétexte de mon voyage.

Grâce au malheureux accident qui la retient chez elle, j'ai passé les quatre premiers jours de mon arrivée seul avec madame de Neuville et une autre dame fort aima-

ble, quoique fort âgée, nommée la présidente de Saint-Vincent. Dans les longues conversations que nous eûmes ensemble, il ne fut guère question que de toi et de la chère malade qui n'est pas moins aimée ici qu'à Clénord, et qui peut-être y est mieux connue; ce qu'il y a de certain, c'est que je me suis aperçu, dans quelques questions insidieuses et dans quelques réflexions de l'aimable tante, qu'elle a de violens soupçons sur la véritable cause de la maladie de sa nièce, et ce qui te paraîtra moins raisonnable. c'est que j'ai même des raisons pour croire qu'elle a des doutes sur ton compte. Peut-être ai-je forcé l'interprétation de quelques mots échappés sans dessein, de quelques rapprochemens faits sans intention; je parierais du moins en faveur de mes conjectures. Pour le moment, j'ai dû feindre de ne pas l'entendre; mais, tout en faisant des vœux bien sincères pour n'y avoir jamais recours, j'ai vu, dans l'avenir, le parti que l'on pourrait tirer de sa médiation.

Le rétablissement de madame de Neuville a ramené le grand monde chez elle, et après avoir joui du plaisir de connaître dans son intérieur une femme sensible, raisonnable et modeste, je n'ai pas été peu surpris d'avoir une nouvelle connaissance à faire avec elle, et de trouver la même personne métamorphosée dans un cercle en petite maîtresse bien étourdie, bien légère et toujours aussi aimable.

Nous en sommes au point de nous quereller mutuellement sur ce que l'un appelle les défauts de l'autre: madame de Neuville me fait habituellement la guerre sur mon austérité; elle prétend que rien ne sied plus

mal à la jeunesse qu'un extérieur raisonnable, que la sagesse et la vérité ont besoin des mêmes artifices pour se montrer sur la terre ; elle veut qu'on ne mette d'importance qu'aux qualités du cœur, et maintient qu'excepté la vertu qu'elle définit la bienfaisance, tout en ce monde peut devenir un sujet de controverse : je plaide pour la raison avec bien moins de succès qu'elle ne l'attaque, et à toutes mes autorités elle en oppose une seule, c'est la sienne ; le moyen de la récuser ? Mon frère m'écrit qu'il est indispensable que je reparaisse à Rennes le mois prochain, ne fût-ce que pour quinze jours. Si tu voulais m'accompagner ?

LETTRE XL.

MADAME DE NEUVILLE A MADAME DE CLÉNORD.

Paris, septembre 1786.

J'étais bien sûre que je serais grondée ; qu'à cela ne tienne, mon ange ; mais tout en avouant que tu as raison dans la forme, il se pourrait encore que je n'eusse pas tort dans le fait ; ce qu'à Dieu ne plaise, et parlons d'autre chose. Ma jambe va beaucoup mieux, je commence à marcher, et mes adorateurs assurent que je boite de la meilleure grâce du monde. J'en excepte cependant le chevalier d'Épival, qui, loin d'applaudir à cette fadeur, l'a relevée hier d'une manière assez plaisante. Une certaine dame de Linière sortait de chez moi ; le chevalier fit l'éloge de sa personne. Le général d'Arvieux, l'admirateur le plus déterminé de mon talent à boiter, lui fit observer que cette dame était bossue. « Oui, reprit M. d'Épival, mais sa bosse est bien faite. » Le colonel ne concevait pas qu'une bosse pût avoir des charmes. « Pourquoi pas? continua Charles; une jambe plus courte que l'autre n'a-t-elle pas son agrément. » La réponse n'était pas galante, mais elle me plut par sa naïveté.

Comme rien ne t'échappe, tu voudras savoir pourquoi je range le chevalier au nombre de mes adorateurs. et comme je n'ai pas de secret pour toi, je te dirai tout bas, à l'oreille, que je le crois plus loin de l'indifférence qu'il ne l'a été de sa vie... Folle ! toujours folle ! vas-tu dire ; mais en cela comme en beaucoup d'autres choses, j'en appelle au temps pour me justifier.

LETTRE XLI.

PAULINE A CÉCILE.

Montlieury, septembre 1786.

On aura beau dire, Cécile, pour avoir le secret des gens on ne trouvera jamais rien de mieux que d'écouter aux portes. Grâce à cet expédient si simple, en dépit de ta réserve, j'en ai plus appris en dix minutes que je n'aurais pu faire en un an à force de soins et de pénétration. On pourrait trouver, à la rigueur, que cette manière d'extorquer une confidence n'est pas très-délicate ; mais ce n'est pas le cas entre nous, j'espère ; c'est mon bien que je reprends, lorsque je t'arrache un aveu ; d'ailleurs il n'y a pas d'autre moyen de rendre la partie égale entre deux amies dont l'une est plus expansive que l'autre. Avoue maintenant que tu me sais bon gré de t'avoir pargné l'embarras d'un pareil aveu, et de m'être fait jour jusqu'à ton cœur. Pauvre Cécile, combien il a dû t'en coûter pour dissimuler avec ta Pauline, pour dévorer pendant six mois tes soupirs et tes larmes ! Voilà, n'en doute pas, la véritable cause de cette maladie cruelle qui t'a conduite aux portes du tombeau. Quand j'y songe,

je suis tentée de te battre; quand je te vois, je n'en ai plus le courage ; après tout, tu n'es pas aussi coupable que j'ai voulu te le faire accroire pour excuser mon indiscrète démarche; tu ne m'avais rien confié ; mais tu as eu vingt fois l'envie de me tout dire; vingt fois tu as étouffé ton secret et caché tes larmes dans mon sein ; finalement ta raison a plus de tort avec moi que ton cœur. Je ne t'ai fait hier qu'une demi-confidence ; il faut acheter le pardon que tu m'as si généreusement accordé par un aveu sincère de ma faute. D'abord tu sauras que mes soupçons sur l'état de ton cœur datent au moins d'un mois avant ta maladie, et si j'en voulais fixer l'époque d'une manière bien précise, je remonterais jusqu'à certain bal impromptu où le cher Anatole, dansant avec moi, fit une chute dont une autre reçut le contre-coup. Je ne te parlerai pas de mille remarques plus ou moins importantes, puisées dans tes lettres, dans nos conversations, dans l'altération de ta santé, qui toutes donnaient à mes conjectures un nouveau degré de vraisemblance. Tu te taisais cependant, et moi-même circonspecte avec toi, pour la première fois de ma vie, je n'osais provoquer un épanchement qui peut-être nous eût épargné bien des peines. Cependant tu succombais à la violence du mal que tu concentrais au fond de ton cœur; il n'était plus temps pour moi de chercher à y pénétrer ; j'étais donc réduite à dissimuler à mon tour, à te voir mourir d'une blessure que je n'osais indiquer ; enfin un miracle que je n'espérais plus, que j'invoquais encore, dont je connais l'auteur aujourd'hui, te rendit à la vie au moment où je ne songeais plus qu'à te suivre au tombeau. A mesure que mes craintes sur ta santé se dissipaient, je sentais

renaître le désir de changer mes doutes en certitude et de surprendre ton secret. L'occasion s'en présenta dimanche soir ; je me trouvais auprès de toi, seule avec ton oncle ; il voulut t'amuser par une lecture, je pris un prétexte pour m'éloigner, et faisant le tour par le corridor, je vins me tapir dans le cabinet qui fait face à ton lit. Je prêtai quelque temps l'oreille sans rien entendre ; ce silence, cette lecture interrompue en disaient déjà beaucoup ; ton mouchoir que je te vis porter à tes yeux en disait davantage ; enfin, mon ange, que te dirai-je ? j'étais là pour écouter, et j'ai tout entendu. Satisfaite du succès de ma ruse, je descendis un moment au salon et revins bientôt vous rejoindre. Je ne puis m'empêcher de rire quand je pense au tour perfide que vous jouâtes à mon petit Albert, en me cachant derrière le rideau. Vous ne vous doutiez pas, discrète Cécile, sage Anatole, quand vous riiez de si bon cœur de la confusion de ce pauvre enfant, quand vous vous amusiez de l'embarras où vous m'aviez mise ; vous ne vous doutiez pas que vous étiez tombés dans mes filets avant de me prendre dans les vôtres, et que la punition avait précédé l'injure.

Maintenant que j'ai mis ma curiosité, ou pour parler plus juste, mon amitié et ma conscience en repos, par une confession pleine et entière ; voyons un peu si, lorsque tu veux m'accuser d'indiscrétion, je ne suis pas en droit de te poursuivre, moi, comme atteinte et convaincue du crime de lèse-amitié.

Il y a long-temps que je me suis aperçue de l'extrême supériorité que j'ai sur toi en fait de raisonnement, bien que tout le monde s'entende pour soutenir le contraire ; pour te le prouver à toi-même, je me contente d'une

seule observation ; toutes les erreurs de mon jugement n'ont jamais coûté la vie à un oiseau, tandis qu'une seule méprise du tien a failli enlever une fille à sa mère, une amie à son amie, veux-tu que j'ajoute un oncle à sa nièce ? et quel puissant motif pour une si terrible catastrophe? parce que la plus aimable des filles n'a pu voir sans l'aimer l'homme de France le plus séduisant, que cet homme a le malheur d'être le frère de sa mère, et qu'elle n'a pas encore payé les soixante ou quatre-vingt mille livres qu'il faut envoyer à Rome pour avoir la permission d'aimer son oncle, en tout bien tout honneur, et qu'il faut absolument mourir en attendant les dispenses.

Dis-moi, Cécile, n'es-tu pas honteuse d'être si bête avec tant d'esprit, et ne voilà-t-il pas de fort belles raisons de la frayeur épouvantable que tu nous as faite ! Je ne me donne pas, moi, pour une grande raisonneuse. bien que depuis six mois je sois devenue bien savante, mais je soutiens qu'une action assez indifférente en elle-même pour devenir innocente à prix d'argent, ne pouvait être criminelle avant cette formalité. Plus je réfléchis sur ce que je vois, sur ce que j'entends, plus je trouve de contradictions dans ce monde ; j'ai dans l'idée que je passerai ma vie à chercher à les concilier.

Maintenant que nous pouvons nous entendre, je te dirai que j'avais prévu ton penchant : le moyen d'échapper aux incroyables rapports qui vous attiraient l'un vers l'autre ? Si tu crois ton bonheur intéressé à combattre ton amour, je t'offre mes secours, mes conseils ; je moraliserai, si je m'en mêle, tout aussi bien qu'un autre ; si tu n'es pas tout-à-fait un ange, je partagerai tes

peines, tes dangers ; mais si tu veux mourir, je me fâche.

Nous devons aller passer le temps des vendanges à Beaugency ; près de deux mois sans voir Cécile ! Tu vas croire qu'il y a quelque réticence ; eh bien ! pour te donner l'exemple de la franchise, je t'avouerai que j'ai fait sonner si haut les talens et le goût d'Albert pour la chasse, que mon papa, le plus déterminé chasseur du pays, se propose, sans y entendre malice, d'engager ta maman à nous l'envoyer pour une quinzaine de jours ; voilà déjà un petit palliatif contre l'absence ; un second plus puissant sur lequel je compte, c'est ton exactitude à m'écrire.

Adieu, bon ange ; j'irai t'embrasser demain avant notre départ.

P. S. Sais-tu que la querelle du comte avec le vieux chevalier a failli devenir sanglante ; ils se sont battus ce matin : les duels ne sont probablement plus, comme autrefois, *le jugement de Dieu* ; autrement Dieu cette fois aurait jugé fort mal, puisque le pauvre chevalier a été désarmé par son adversaire. Heureusement cette affaire n'aura pas d'autre suite.

LETTRE XLII.

ANATOLE A CHARLES.

Beauvoir, septembre 1786.

Tu me demandes quels efforts j'ai fait pour étouffer mon amour ? quels combats j'ai soutenu ? Je pourrais répondre par un volume, je me bornerai à quelques mots. J'ai rendu justice à cette raison supérieure qui a dicté ta lettre, et dans l'ivresse de l'amour j'ai pris conseil de l'amitié. Je connais ta justice, Charles, et lorsque tu me rends responsable de toutes mes actions, tu ne peux vouloir que je le sois de cette inévitable destinée dont le courant m'emporte en dépit de la résistance surnaturelle que je n'ai cessé de lui opposer. Les événemens se sont pressés sur les huit jours écoulés depuis ma dernière lettre, et par une fatalité dont la raison ne peut rendre compte, il n'en est aucun qui n'ait concouru à creuser l'abîme qui s'ouvre sous mes pas.

Lundi dernier Cécile descendit pour la première fois au salon, où tu crois bien que la société devait être nombreuse ; la vieille marquise de Saum..., madame de Cast....., sa fille, madame de Phil..... tous nos voisins

à quatre lieues à la ronde se trouvaient au château ce jour-là : les uns jouaient, les autres faisaient de la musique ; Pauline et Céci'e, retirées dans l'embrasure d'une fenêtre, s'entretenaient bas, mais on lisait sur leur physionomie qu'elles agitaient un point bien important. Le comte de Montford vint me proposer une partie d'échecs ; l'honnêteté exigeait que j'acceptasse : je jouai ; j'avais la tête ailleurs, je perdis. Mon adversaire, qui m'avait entendu citer par M. d'Amercour pour le plus fort du pays, en conclut que ce titre lui était dû et fit sonner bien haut sa victoire. Je demandai ma revanche, il m'offrit un *cavalier ;* j'insistai pour jouer à but, il sourit dédaigneusement, et je lui proposai de jouer vingt-cinq louis la partie ; il accepta. Cette petite altercation avait rassemblé autour de nous une galerie nombreuse qui voulut prendre part au sort des joueurs ; tous ceux qui avaient été témoins de la première partie parièrent en faveur du comte. M. d'Amercour seul pariait pour moi ; Cécile et Pauline se joignirent à lui et prirent place à mes côtés : cette fois je jouai sans distraction. Cécile, à qui j'ai rendu ce jeu familier, suivait le mien avec tant d'intérêt qu'elle pâlit visiblement en s'apercevant de la marche d'une *tour* qui me faisait un double échec du *roi* et de la *dame ;* mais le coup était prévu, et je rendis bientôt à ses joues leur aimables coloris en interposant un *cavalier* de réserve entre mon *roi* et la *tour* de mon adversaire, et en découvrant un *fou* qui faisait mon homme échec et mat

Tu aurais de la peine à te faire une idée de la confusion et du dépit du présomptueux Montford, en se voyant pris dans ses propres filets. Je lui proposai sa revanche et *la tour*, que je suis véritablement de force à lui rendre.

Piqué de la proposition il me répondit d'un ton ironique qui m'expliquait sa pensée : « Je vous demande un plus grand avantage, c'est de permettre que Mademoiselle s'éloigne » (en regardant Cécile.) L'éclair d'indignation qui brilla dans mes yeux lui imposa silence ; il ferma l'échiquier, mais je vis sur ses lèvres un sourire perfide qui m'avertit de mon indiscrétion. Le courrier va partir. Adieu, mon ami.

LETTRE XLIII.

LE MÊME AU MÊME.

Beauvoir, octobre 1786.

Comment cet insolent Montford a-t-il découvert le secret de mon cœur ? L'amour s'échappe-t-il à travers mes pores ? est-il empreint sur mon front ? s'exhale-t-il avec mon haleine ? De quoi m'ont servi tous mes efforts, toutes les privations que je me suis imposées, si l'indifférence elle-même n'a pu s'y méprendre ?... Charles, je te le dis avec effroi, mais avec l'assurance de la conviction, il n'est plus que cette alternative pour moi : Cécile ou la mort. Je te tromperais si je cherchais à te laisser un espoir que je n'ai plus. Tu me parles d'absence, c'est aussi la mort que tu proposes. Un entretien, pour lequel j'aurais donné ma vie, que par un courage au-dessus des forces humaines, j'avais évité depuis son rétablissement, que le hasard m'a forcé d'avoir, vient de détruire pour jamais la sécurité d'innocence dans laquelle se reposait mon cœur.

Dimanche dernier, ma sœur, voulant faire prendre l'air à sa fille qui n'était pas sortie depuis sa convalescen-

ce, proposa une promenade à Chambord ; plusieurs personnes voulurent être de la partie, et comme les deux voitures dont on pouvait disposer ne suffisaient pas pour tout le monde, on parla de monter sur des ânes : cette idée plaisante fut généralement accueillie, et tous les domestiques furent envoyés à la recherche d'une douzaine d'ânes dont nous avions besoin : le comte demanda la permission de montrer à cheval, mais cette permission ne lui fut pas accordée. Dans un autre moment, j'aurais des détails extrêmement comiques à te donner sur notre cavalcade, et sur quelqu'uns des écuyers dont je n'étais pas le moins grotesque, le sort m'ayant pourvu d'un baudet d'une si petite taille, que j'étais obligé de retrousser mes jambes pour ne pas faire la route à pied.

Après quelques événemens assez drôles qui nous tinrent en gaieté toute la route, nous arrivâmes au terme de notre promenade : il y avait dans la société une dame anglaise et son mari, qui désiraient visiter le château; mais avant de satisfaire leur curiosité, l'appétit général, que l'exercice avait éveillé, fit songer à l'âne chargé de provisions : je connaissais dans le parc immense qui entoure le bâtiment un lieu charmant ; c'est une petite colline couronnée par des chênes contemporains de l'édifice, au bas de laquelle serpente une petite rivière formée par le concours des eaux qui s'échappent de son sommet. L'endroit fut trouvé délicieux ; l'inconvénient de n'y pouvoir trouver place que par groupes de deux ou trois personnes, n'empêcha pas d'y faire les préparatifs du repas champêtre après lequel chacun soupirait. Je présidais aux dispositions qu'exigeait l'emplacement. Le buffet fut dressé sur une espèce de plate-forme, et chaque société

particulière s'arrangea comme elle put dans les environs ; bien entendu que les plus gourmands s'emparèrent des places les plus voisines de l'office.

Comme il fallait mettre de l'ordre dans les distributions, Cécile et moi restâmes au buffet pour en faire les honneurs, et quand tout le monde fut servi, nous fûmes nous nicher dans une espèce de réduit sur la crête de la colline.

Le nombre des convives avait été mal calculé, nous n'avions pour nous deux qu'un couvert, qu'un couvert, Charles ! Veux-tu te faire une idée de la mesure de bonheur dont la nature humaine est susceptible ? figure-toi ton ami dans cette guérite de verdure tout vis-à-vis, tout près d'elle, l'assiette sur ses genoux qui touchent aux miens, la même fourchette passant de sa bouche à la mienne, mes lèvres, mes heureuses lèvres imprimées sur le même verre, au même endroit qu'ont effleuré les siennes ; c'est du poison, Charles, qu'il portait dans nos veines ; un feu dévorant embrasait mon sein, nous ne mangions plus, nous ne parlions plus, nous respirons à peine ; les larmes abondaient dans mes yeux, elles obscurcissaient les siens ; sa main frémissaient dans la mienne, nos cœurs s'enivraient d'amour.

Je ne sais combien de temps nous serions restés dans cette ravissante extase, si la visite de l'insupportable comte n'eût mis fin à cette situation dangereuse ; n'ayant rien de mieux à faire en sa présence, nous achevâmes de dîner. Lorsque tout le monde en eut fait autant, nous prîmes le chemin du château ; M. et Mme. Boyd (c'est le nom des étrangers) à qui l'on avait dit que j'avais quelques notions historiques sur les antiquités du

lieu, me choisirent pour cicérone, et Cécile qui ne perd jamais l'occasion de s'instruire, fut la seule de la société qui eut le courage de parcourir avec nous toutes les parties de ce vaste édifice : les autres, en nous attendant, allèrent rendre visite à un vieux valet de chambre du maréchal de Saxe, qui depuis la mort de son maître (tu sais que le héros de Fontenoy mourut à Chambord) a conservé son logement au château.

En conduisant nos Anglais, je leur débitais ce que je savais d'anecdotes intéressantes sur ce monument d'architecture gothique et sur les personnages qui l'ont successivement habité. Je leur faisais remarquer sur une corniche de la façade orientale du corps de logis quadrangulaire, la date de 1523 suivie de plusieurs lettres dont on ne distingue plus que les deux premières *Pr ;* je leur expliquais que l'époque désignée par les chiffres était celle de la construction de l'édifice, et que les lettres qu'on y lisait encore étaient les premières du nom de Primatice, architecte de ce temps, sur les dessins duquel François Ier avait fait commencer ce bâtiment, continué par Serlio sous Henri II.

Nous avions visité le rez-de-chaussée du corps de logis principal et les quatre tours dont il est flanqué, toujours parlant de François Ier, de Henri II, de Diane de Poitiers, d'Anne de Pisseleu, du célèbre Maurice, en un mot de tous les personnages dont ces lieux rappellent le souvenir : nous étions arrivés à la tour du centre dans laquelle est pratiqué un escalier d'une structure très-ingénieuse ; il est composé d'une double rampe dont les deux branches se croisent l'une sur l'autre et dont la vis circule sur un noyau commun. Pour voir l'effet

du mécanisme de cet escalier, nous avions pris, Cécile et moi, par une des rampes, tandis que nos Anglais montaient par l'autre. Il résulte de sa structure que l'on tourne constamment en vue les uns des autres, mais qu'on ne peut se rencontrer qu'en haut. Sur le côté que nous suivions, quelques marches rompues effrayèrent ma jeune compagne qui ne voulut pas aller plus loin. Nous étions à peu près au milieu de l'escalier, et pour rejoindre nos deux compagnons sans nous donner la peine de descendre, j'ouvris après quelques efforts une petite porte qui devait, selon moi, communiquer avec l'autre rampe; mais à mon grand étonnement, après avoir erré quelques momens dans des détours mal éclairés, nous nous trouvâmes dans une aile du bâtiment isolé de toute autre communication par la rupture du plancher des appartemens voisins. Je me félicitai du hasard qui me conduisait dans cette partie de l'édifice qui ne m'était point connue.

Nous nous arrêtâmes à considérer une chambre où les recherches de l'art brillaient encore au milieu des ravages du temps: le jour sombre qui pénétrait à peine à travers les vitraux coloriés, ajoutait à l'impression mélancolique dont nous nous trouvâmes saisis en entrant dans ce lieu. Cécile était appuyée sur mon bras et regardait en silence; pour la tirer de cette méditation à laquelle je craignais de me livrer moi-même: « Cet appartement, lui dis-je, était sans doute celui de la belle duchesse d'Étampes; voyez-vous son chiffre entrelacé de toutes parts avec celui de son royal amant? On dirait que le temps a pris soin de respecter ces monumens de leur amour. — Après trois siècles, répondit Cécile,

ils nous disent encore qu'ils se sont aimés ; malheur à ceux pour qui l'aveu d'un pareil sentiment est un crime! L'avenir, le long avenir s'écoulera sur leur tombeau, sans oser prononcer leurs noms ! — Ah ! ma Cécile, répondis-je en la pressant doucement sur mon cœur ; il consacrera les nôtres à l'éloge des plus tendres amans. — Et des plus malheureux, » reprit-elle, en levant sur moi des yeux pleins d'une expression divine et laissant aller sa tête sur mon sein. Ce coup-d'œil, cet abandon, le son de sa voix auquel la hauteur des voûtes donnait je ne sais quel accent prophétique, les débris sur lesquels nous marchions, les souvenirs qu'ils réveillaient, tout concourut à exalter mes sentimens, à égarer ma raison : je tombai aux genoux de Cécile, et saisissant une de ses mains que je couvris de baisers et de larmes : « C'est trop d'efforts, lui dis-je, c'est trop longtemps comprimer les élans de mon cœur ; il s'est élancé vers toi, c'est lui qui me dicte l'irrévocable serment que je te fais d'exister pour toi seule sur la terre. — Je te crois, mon bien-aimé, répondit-elle en s'inclinant vers moi ; je vois en toi le présent, l'avenir, l'arbitre de ma vie, et je dévoue mon être à l'amour immortel que tu m'as inspiré. » En achevant ces mots sa bouche, sa bouche adorée se fixa sur la mienne ; que devins-je, ô mon ami ? Je l'ignore ; le froid de la mort, le feu du ciel, circulaient à la fois dans mes veines ; je tremblais, je souffrais, je brûlais, j'étais ivre : un transport insensé succède à cette fièvre violente ; j'enlève Cécile dans mes bras, j'ose porter une main sacrilége sur son chaste sein... L'excès de mon délire rappelle sa raison, l'effroi lui rend ses forces ; elle se dégage et se

précipitant hors de ce lieu fatal : « Fuyons, mon ami, s'écrie-t-elle, ces voûtes vont s'écrouler sur nous. » La terreur dont elle est saisie, dont je suis frappé moi-même, ne me laisse de présence d'esprit que pour m'apercevoir du danger qui la menace ; Cécile, éperdue, hors d'elle-même, ne s'aperçoit pas que le plancher où elle court va manquer à ses pas : je m'élance et je l'arrête sur les bords de l'abîme ; un moment plus tard, je n'avais plus qu'à m'y précipiter après elle.

La vue du péril auquel nous venions d'échapper, nous rendit à nous-mêmes, et Cécile ne vit plus dans mes yeux que l'expression de la crainte dont son action m'avait glacé ; le calme rentra dans son cœur ; en jetant un regard sur moi, ses yeux se remplirent de larmes ; en mesurant la profondeur du précipice, un sourire effleura ses lèvres ; à ce reproche muet et tendre je répondis en rougissant.

Nous marchions en silence, cherchant à regagner la petite porte de la tour ; la voix de M. Boyd, que notre absence avait alarmé, nous dirigea dans ce labyrinthe, et nous rejoignîmes nos compagnons auprès desquels je justifiai l'altération dont les traits de Cécile portaient encore l'empreinte, par une explication qui ne s'écartait pas entièrement de la vérité.

Tel est, mon ami, le récit d'un événement qui m'a conduit à une affreuse découverte ; c'est que je ne puis rester auprès d'elle sans crime et que je ne puis m'en éloigner sans mourir. Depuis cette fatale promenade, je ne suis plus le même homme ; l'occasion que je fuyais, je la cherche, le crime dont l'idée me faisait horreur est aujourd'hui l'espoir qui me fait vivre : semblable à l'in-

secte venimeux qui tourne en poison le suc de la fleur naissante, j'ai puisé sur les lèvres de l'innocence l'oubli de la vertu, le besoin d'un forfait. Quel conseil oserais-tu me donner? quel conseil pourrai-je suivre? aucun... Ta présence même.... ne pourrait prévenir notre perte commune, qu'en me faisant mourir de honte.

LETTRE XLIV.

MADAME DE CLÉNORD A MADAME DE NEUVILLE.

Beauvoir, octobre 1786.

Je ne trouve rien du tout d'impossible à ce que l'homme le plus sage s'attache à la femme la plus folle, nous en avons tant d'exemples sans compter celui du misantrope Alceste! Pour mon compte et pour le tien, je désirerais que tu dises vrai, ma sœur, et que tu ne bornasses pas tes succès à ranger le philosophe au nombre de tes adorateurs. Je suis bien sûre qu'Anatole forme les mêmes vœux.

Tu n'as pas oublié que tu m'as promis de quitter Paris à ma première réquisition; en conséquence, je te requiers au nom de la petite communauté et au mien en particulier, de faire tes dispositions pour être rendue à Beauvoir dans le délai de quinze jours à dater de la réception de cette lettre. Mon frère voulait même que je ne t'accordasse que la semaine, tant il lui tarde de t'embrasser et de revoir son cher Charles. Entre nous, je m'aperçois qu'il lui manque; notre société, celle de Cécile même avec laquelle il se plaisait tant, ne paraît

plus lui suffire ; sans nous aimer moins il vit plus retiré. son humeur devient plus sombre, nous sommes quelquefois des journées entières sans le voir à d'autre moment que celui des repas, et jamais il ne nous entretient que du retour de Charles. Je cherche à le distraire tant que je puis, et ce motif, autant que celui de la santé de ma fille, m'engage à saisir toutes les occasions d'amusemens qui se présentent.

Avant-hier nous avons fait une partie à Chambord où nous nous sommes tous beaucoup amusés, et qui paraît avoir fait diversion à l'impatience de mon frère.

Souviens-toi que dans quinze jours il faut que je t'embrasse morte ou vive.

P. S. Le retour de M. de Clénord est retardé ; il ne sera pas ici avant la fin de novembre.

LETTRE XLV.

CHARLES A ANATOLE.

Paris, octobre 1786.

Un jeune ecclésiastique, avec lequel j'ai fait mes études à Rennes, privé d'un petit bénéfice qui le faisait vivre et tombé dans l'indigence, fut recueilli dans le château d'un vieux gentilhomme qui le chargea de l'éducation de sa fille unique. Il eut le malheur d'inspirer à son élève la passion la plus funeste et ne tarda pas à la partager. La raison, la probité luttèrent quelque temps avec succès contre le penchant de son cœur, mais il employa ses forces à combattre l'amour, quand il fallait le fuir, et bientôt il n'en eut plus la volonté ni le courage. Ce qu'il devait à son bienfaiteur, à son caractère, aux droits les plus sacrés, tout fut oublié. Le malheureux jeune homme sortait de sa chambre vers le milieu de la nuit pour s'introduire dans celle de son écolière, qu'il avait fait consentir à ce premier rendez-vous : sur l'escalier il rencontre le père de son élève qu'il croyait endormit. Le vieillard l'embrasse, lui remet une lettre et va se coucher. Impatient de savoir ce que ce papier contient, il

approche d'une lampe qui brûlait encore dans le cor-
idor, et trouve le brevet d'une place de sous-précep-
eur des pages du comte d'Artois, qui venait de lui être
ccordée à la sollicitation de l'homme dont il allait dés-
onorer la fille. La lecture de cet écrit réveille pour un
noment dans son cœur le sentiment du devoir et de l'hon-
eur, et lui découvre toute l'étendue de son crime ; mais
nivré d'amour il hésite, et le peut de raison qu'il con-
erve l'avertit que dans un moment il n'hésitera plus.
Également incapable de supporter l'idée de la honte
ternelle dont il va se couvrir, et de renoncer au bon-
eur qu'il l'attend, il prend conseil d'un noble dése-
oir, rentre dans sa chambre et se fait sauter la cer-
elle.

LETTRE XLVI.

CÉCILE A PAULINE.

Beauvoir, octobre 1786.

Ce n'est que dans ton sein, ma chère Pauline, que je puis épancher mon ame; ce n'est qu'à toi que je puis parler de lui.... Ton indulgente amitié accueille mes soupirs et ne les repousse pas sur mon cœur: je ne crains pas de rougir devant toi.... Je ne crains pas de te laisser voir le déplorable état où je suis réduite. C'en est fait, mon amie, l'amour, l'amour le plus coupable s'est emparé de mon être; chaque jour, chaque heure, chaque moment ajoute à mes maux, ajoute à mon désespoir: je vois l'abîme, je le vois, et j'y cours; je connais, je chéris mes devoirs, et je ne puis le remplir; j'assiége les autels pour obtenir de Dieu le pardon de mon erreur, mais je n'ose lui demander d'en tarir la source; je craindrais d'être exaucée. Enfin je suis arrivée, Pauline, à ce dernier terme de l'égarement, que je refuserais de recouvrer ma première innocence au prix de cet amour, le crime et le charme de ma vie. De

puis ton absence, le mal qui me tue a fait des progrès affreux, et s'est aggravé par tous les remèdes dont j'ai voulu le combattre ; tous mes efforts, tous les siens ont tourné contre nous, et maintenant nous ne voulons plus guérir. Quand je te parle de mon penchant funeste, pourquoi n'osé-je pas en nommer l'objet ? Pourquoi ma plume craint-elle de tracer son nom ? C'est que le nommer c'est prononcer mon arrêt. Il est donc vrai que je l'aime... qui ?... le frère de ta mère, ton oncle, malheureuse..., et je ne meurs pas de honte, de remords ! Ah ! j'ai voulu mourir quand il restait encore quelque vertu dans mon cœur ; maintenant je ne le veux plus, je veux vivre, vivre pour Anatole, vivre pour l'aimer, vivre pour en être aimée. Tu m'offres tes conseils, Pauline, pour étouffer ce sentiment dénaturé. Pour l'étouffer, il faudrait qu'il n'eût pas éteint en moi tout courage ; qu'il n'eût pas subjugué toutes mes affections, toutes mes volontés, qu'il ne fût pas plus nécessaire à ma vie que l'air que je respire, plus puissant sur mon être que le Dieu qui m'a créée ; il faudrait que je n'eusse pas mis en lui tout mon bonheur, tout mon avenir. Point de conseils, mon amie, ils sont inutiles ; ce sont des reproches que je mérite, ce sont des consolations dont j'ai besoin, et c'est de la seule amitié que j'en puis attendre. Aie pitié de moi, je suis bien à plaindre ! je veille dans les remords, je m'endors sur mes larmes, et je n'ose plus embrasser ma mère....

Tu n'éprouveras jamais ce supplice affreux, ma jeune et vertueuse amie ; tu peux regarder ton amant en serrant ton père dans tes bras, tu peux nommer Albert de

vant lui, l'amour dans ton cœur ne fait pas rougir la nature ; cet horrible droit m'était réservé.

Il manquait à mon supplice d'apprendre le retour de mon père. Il arrive le mois prochain pour me présenter le comte en qualité d'époux ; mille fois la mort !...

LETTRE XLVII.

PAULINE A CÉCILE.

Beaugency, 1786.

Tu ne veux pas de conseils, je vais t'en donner ; tu veux des reproches, et je ne t'en ferai pas, car il me semblerait tout aussi juste de gronder quelqu'un parce qu'il s'est laissé frapper d'un coup de tonnerre. Je te le répète, de toute éternité cet homme avait été créé pour toi ; si c'est ton oncle, c'est la faute de ton grand-père et c'est au pape à la réparer. Il faut beaucoup d'argent pour cela ? Et bien ! nous en trouverons ; je serai riche, je serai majeure un jour.... et le Saint-Père nous donnera des *dispenses*, où il dira pourquoi. Tout ce que je voudrais de toi maintenant, c'est que tu ne perdisses pas la tête ; c'est que la crainte de l'avenir ne t'aveuglât pas sur le présent.

Si j'avais été ma maîtresse, je serais partie pour te joindre après la lecture de ta dernière lettre qui m'a glacée d'effroi. Tu te perds, ma Cécile, par la seule raison que tu te crois perdue ; ne vois-tu pas que l'amour se fait une arme de ton découragement ; une arme plus

dangereuse, plus prompte que ne pourrait être l'espoir le plus flatteur ? Je t'en conjure, ma plus tendre, mon unique amie, prends un peu de courage, ose fixer les yeux sur toi, sur ta situation ; elle n'est que difficile : un pas de plus, et tu la rends désespérée. Tant que Cécile conservera sa propre estime, qu'un sentiment né à son insu n'a pu lui faire perdre, elle restera maîtresse de sa destinée, et tout ce qui l'entoure finira par respecter un penchant que l'on sera forcé de croire vertueux, puisqu'il aura pris naissance dans le cœur de Cécile. Mais si l'amour l'avilissait jamais à ses propres yeux, si, victime d'un égarement funeste, elle armait à la fois contre elle les devoirs et les préjugés, c'est alors qu'elle pourrait connaître les remords, puisqu'elle aurait détruit son bonheur et celui des personnes qui lui sont le plus chères. Pardonne-moi, mon amie, d'oser arrêter ta pensée sur cet effrayante supposition et de l'avoir conçue en lisant ta lettre ; mais je n'ai pas voulu perdre la seule occasion que tu m'aies jamais offerte et que tu m'offriras jamais, de te trouver l'apparence d'un tort, dussé-je en avoir un de plus avec toi, et c'est de bien bon cœur que j'en conviendrai.

Sans les inquiétudes que tu me causes, je m'amuserais beaucoup à..... J'y suis avec Albert, et nous y parlons sans cesse de toi ; mon père, qui l'emmène tous les matins à la chasse et qui ne revient que pour dîner, s'imagine que Diane vole à Psyché la moitié des journées de l'Amour ; mais entre nous il arrive souvent que mon jeune chasseur laisse son compagnon courir les bois et revient me faire hommage du gibier qu'il n'a pas tué. Il en est quitte pour un petit mensonge ; il fait croire à mon père

qu'il s'est égaré à la poursuite de quelque lièvre, et, pour rendre la chose plus probable, il a soin de montrer sa carnassière remplie..... par les soins d'un garde-chasse.

Le projet de ton père n'a rien d'effrayant que la peur qu'il t'inspire, et tant que tu n'auras d'autre tort à ses yeux que de ne pas vouloir de son impertinent Montford, il faudra bien qu'il le souffre patiemment, tout impérieux, tout sévère qu'il est. J'ai reçu hier des nouvelles du couvent; elles sont bien tristes. *Ma chère dame* m'écrit que notre pauvre Adine est morte quinze jours après avoir prononcé ses vœux. Il est donc vrai que la religion ne guérit pas les blessures de l'amour !!!.... A qui donc avoir recours contre lui puisque Dieu n'y peut rien ? M. Albert, qui s'avise souvent d'être indiscret, a lu cette dernière, cette *seule phrase* par-dessus mon épaule, et c'est lui qui ajoute : *A l'espérance*.

Je ne sais pourquoi j'attends une lettre de toi avec une impatience, avec une inquiétude que je n'ai jamais éprouvée. Dis à ton cher Anatole que j'ai pour lui le cœur d'une nièce ; d'une nièce, Cécile, mais non pas de la sienne. Avant d'écrire cette folie, je me suis bien assurée, pour deux raisons, que mon étourdi n'était plus là, et je profite de son absence pour fermer ma lettre. Bonsoir, ma tendre amie, je te presse en idée contre mon cœur.

LETTRE XLVIII.

CÉCILE A PAULINE.

Beauvoir, octobre 1786, deux heures du matin.

Je ne t'écrirai plus... je n'en suis plus digne... Je suis perdue, avilie, coupable envers la religion, envers la nature, envers la société; le sceau de l'opprobre est à jamais sur mon front; méprise-moi, Pauline, mais ne me plains pas, car je suis heureuse.... heureuse au sein du crime..... Ce crime n'est pas le mien seul, un autre le partage; et quand j'adore mon complice, il faut bien que j'aime le forfait qui nous unit. Je me fais justice, je renonce à l'estime des autres, je renonce à ton amitié même; ce sacrifice est le seul qui coûte à mon amour!...

Je reçois ta lettre; tes pressentimens m'avaient jugée; ta prédiction est accomplie; je suis dévouée à des remords éternels; mais ce sacrifice, tout horrible qu'il est, ne compense pas le coupable bonheur que je trouve dans mon offense. Cet aveu met le comble à l'horreur que je dois t'inspirer, et mettra sans doute un terme à ta pitié pour une malheureuse qui, dépouillée de toutes vertus, ne cherche pas même à s'en faire une du repentir. Adine est morte! et je vis!!

LETTRE XLIX.

ANATOLE A CHARLES.

Beauvoir, octobre 1786.

Je ne préparerai pas ton cœur au coup affreux que je vais lui porter. Tout est dit.... elle est à moi ! à moi !! te dis-je, et ce mot n'est pas écrit avec mon sang !..... Dois-je poursuivre ? voudras-tu m'entendre, et quand de mon propre aveu j'ai violé tout ce qu'il y a de sacré sur la terre, qu'y a-t-il encore de commun entre nous?.. Tu as été mon ami, Charles, sois aujourd'hui mon juge, mais en prononçant mon arrêt, ne confonds pas, je t'en conjure, avec ma faute personnelle, un crime dont le destin seul est responsable. Je t'entends me répondre que ta dernière lettre m'enlève cette excuse, qu'il fallait y lire mon devoir, et opposer la mort à l'ascendant de ma destinée. Si par un reste de confiance dans nos forces unies, par une suite de l'aveuglement déplorable où j'étais, où je suis plongé, par attachement pour la vie, que mon amour me rend si chère, si par tous ces motifs réunis, je n'ai pas eu le courage de concevoir moi-même l'idée d'un honorable suicide, j'avais encore, n'en doute

pas, celui d'accomplir, en l'exécutant, ce dernier vœu de l'amitié. Le passé peut à cet égard me servir de garant; j'ai pu vouloir la quitter mourante; il était plus facile de mourir que de la quitter; mais l'irrévocable arrêt était porté; ta lettre seule pouvait en prévenir l'exécution; tu vas apprendre par quelle fatalité elle est devenue l'instrument de ma perte.

L'événement de Chambord, dont je t'ai rendu compte, avait étouffé dans mon ame tout sentiment étranger à mon fatal amour. Cécile seule existait pour moi dans la nature, et la certitude des plus affreux supplices, de l'éternité des vengeances célestes, n'aurait pu distraire mon idée du bonheur dont je me composais l'image. Je la cherchais le jour; entouré, la nuit, de quelques-uns de ses vêtemens que je dérobais en secret, j'en habillais mon fantôme adoré; ma brûlante imagination lui prêtait la vie; le sommeil ne me surprenait au milieu de mon délire que pour le combler dans mes rêves; l'occasion seule manquait à la réalité : telle était ma situation lundi matin quand je reçus ta lettre : il en jaillit un trait de lumière; toutes les puissances de la vertu, de l'honneur, s'élevèrent à la fois dans mon ame, et j'embrassais l'idée de la mort, comme le malheureux qui se noie, saisit la planche hospitalière. Un seul obstacle m'arrêtait encore; il fallait éviter que le coup dont j'allais me frapper, n'entraînât Cécile dans ma chute; il fallait ménager le cœur de ma sœur et de mon père.

La nuit fut employée à prendre les mesures que je crus propres à prévenir ces malheurs. Je confiais à tes soins l'exécution ultérieure de mon plan qu'il est désormais inutile de te communiquer.

Mes lettres écrites, le jour commençait à poindre ; je quittai ma chambre ; en passant devant celle de Cécile, une sueur froide se répandit sur tout mon corps, mes genoux chancelaient ; je profitai du peu de forces qui me restaient encore pour m'éloigner d'un lieu où je laissais déjà la moitié de ma vie.

Je crois t'avoir dit dans une de mes lettres que j'avais dérobé à ma sœur la clef des souterrains consacrés à la sépulture de mes ancêtres maternels ; j'y avais marqué ma place. Je traverse le parc à grands pas, muni de mes pistolets ; je descends dans le fossé, et je me prépare à allumer le flambeau qui doit me guider dans ce lieu funèbre. Quelle est ma surprise ! la porte de la voûte est ouverte ; j'avance doucement sous la galerie souterraine ; je crois entendre quelque bruit, j'approche en tremblant : à la lueur d'une lampe allumée dans le caveau principal, je crois voir l'ombre de Cécile appuyée sur la tombe de ma mère, les cheveux épars, les yeux tournés vers moi. Mes cheveux se dressent sur ma tête, mon sang se glace, je reste immobile. Ne vous effrayez pas, Anatole, me dit Cécile (c'était elle-même) avec un sourire dédaigneux ; vous ne m'attendiez pas à ce *rendez-vous*, mais il faut un témoin pour le sacrifice héroïque que vous venez consommer ; et je veux l'être. » Je voulus prendre la parole : « Ne cherchez pas à me tromper, ajouta-t-elle, j'ai été instruite de votre dessein, le jour où vous avez pris la clef de ce caveau dans la chambre de ma mère ; j'ai épié vos démarches, je connais l'usage de cette arme que vous cachez, et je veux bien vous épargner les reproches que je suis en droit de vous faire..... Le temps est précieux, vous venez ici

pour mourir et non pour répondre à mes plaintes ; je ne vous envierai pas un bien dont je connais le prix, mais je le partagerai du moins avec vous. — Oh ! ma Cécile, m'écriai-je en me prosternant à ses pieds ; écoute, je t'en supplie, le dernier vœu de l'amour au désespoir. — Je ne vous écoute point, interrompit-elle en pleurant ; vous avez voulu me tromper. — Je ne veux rien que t'aimer et te le prouver à tous les momens de ma vie. — Vous m'aimez, Anatole, et vous venez ici, seul, chercher le trépas ; vous avez dû croire que je ne vous survivrais pas, pourquoi donc empoisonner ma mort ? et si vous avez pu me supposer assez de force et de courage pour ne pas vous suivre au tombeau, que vous ai-je fait pour me condamner après vous au supplice de la vie ? Mais ce projet cruel, vous ne l'avez pas conçu ; voilà votre excuse, j'en ai suspendu l'exécution ; voilà mon espoir. Maintenant écoutez-moi (ajouta-t-elle en me faisant asseoir près d'elle sur une des marches du tombeau) : depuis un mois, chaque jour je devance ici l'aurore, je viens sur la tombe de votre mère évoquer son ombre chérie, et lui demander d'obtenir de la bonté divine le pardon d'un crime que sa toute-puissance ne saurait faire cesser qu'avec ma vie. Plus généreuse que vous, je n'avais point encore réclamé le droit de disposer des jours dont je vous ai fait l'arbitre ; mais votre résolution a décidé la mienne, le même motif nous réunit dans ce séjour, un même sort nous y attend..... Si tu veux, Anatole, continua-t-elle, nous n'en sortirons jamais. Tu vois cet espace étroit (en me montrant une espèce de fosse creusée à quelque distance de nous), il suffit pour nous deux, et j'y peux trouver dans tes bras

le sommeil de l'éternité. — Non, Cécile, m'écriai-je, non, tu ne mourras pas ; trop de liens, trop de devoirs te retiennent au monde ; trop de destinées sont attachées à la tienne, je t'en conjure, ma bien-aimée, au nom de ta mère qui peut-être en ce moment rêve au bonheur de sa fille, laisse-moi le maître de terminer mon sort ; il est trop heureux, puisqu'au moment de te quitter pour jamais, il m'est encore permis de te dire combien je t'aime... Cécile, ma Cécile, ajoutai-je, en baignant ses mains de mes larmes, il est temps que je meure. L'amitié, l'honneur, l'amour même, demandent le sacrifice de ma vie, et tous exigent que tu conserves la tienne. — Je ne vous demande pas, reprit Cécile avec calme et dédain, de justifier un raisonnement absurde, et de m'expliquer en quoi nos devoirs sont différens, quand notre position est la même ; quels droits vous avez de plus que moi de disposer de vos jours?... Laissons les discours superflus : jure par l'ombre de ta mère qui préside à notre entretien, que tu n'attenteras pas à tes jours, ou je la prends moi-même à témoin (continua-t-elle en s'éloignant de moi, et approchant de sa bouche un flacon qu'elle tira de son sein), que je fais en ce moment même couler ce poison dans mes veines. — Je jure de vivre pour toi, m'écriai-je, effrayé de son action et du désespoir dont tous ses traits portaient l'empreinte ; et si je manque à mon serment, puisse ma cendre ne jamais reposer dans cette enceinte sacrée. » Cécile, à ces mots, se jette dans mes bras, nous tombons à genoux sur la tombe, et nous confondons nos soupirs et nos larmes. Mais bientôt effrayé des mouvemens qui se passent en moi, des transports que j'éprouve : « Sortons, lui dis-je en la pressant contre

mon sein, sortons de cet asile funèbre. —Il est fait pour nous, reprit Cécile ; c'est parmi les morts qu'il nous convient de vivre ;... je ne suis bien qu'ici ; mon ame embrasée a besoin du froid des tombeaux. » En parlant, elle s'attachait plus fortement à moi; ses larmes coulaient sur ma joue, sa respiration brûlante effleurait mes lèvres ; je ne me connaissais plus, Charles ! la sainteté du lieu, les images funèbres, cette horreur ténébreuse qui nous environnait, loin d'affaiblir mes transports, semblaient en nourrir l'ardeur, ma raison se perdit entièrement, je me sentis seul avec l'amour : « Viens, Cécile, lui dis-je en la soulevant d'un bras égaré, viens sur cet autel de mort recevoir les sermens de l'amour. — Cet amour est un crime sur la terre, mais ici nous ne sommes plus dans le domaine des hommes. » Que te dirai-je, Charles ! Cécile éperdue, prosternée sur la tombe maternelle, embrassant d'une main l'urne cinéraire, ne fut pas un objet sacré pour moi ; le délire qui m'égarait s'empara de ses sens ; nos bouches unirent nos ames confondues, l'inceste et le sacrilége furent consommés...

Ce moment d'éternelle félicité, d'éternels remords fut immédiatement suivi d'un événement aussi simple dans sa cause qu'épouvantable dans ses effets : à peine l'amour avait-il ouvert sous nos pas un abîme de délices et de malheurs, que la lampe dont ces voûtes étaient éclairées s'éteignit avec un bruit extraordinaire et nous laissa plongés dans les ténèbres les plus profondes. Cécile jette un cri lamentable et reste sans vie dans mes bras ; j'ai peine à ne pas succomber moi-même à la terreur dont je suis atteint ; mon imagination frappée s'entoure de spectres, de fantômes. Je prends Cécile dans mes

bras, je marche au hasard, croyant me diriger vers l'issue du souterrain; tout-à-coup la terre s'ouvre sous mes pas et je me trouve enseveli avec mon précieux fardeau : tout ce que le corps peut éprouver de sensations convulsives, tout ce que le cerveau peut enfanter d'images épouvantables, se réunit sur ce moment de mon existence ; je me crus abîmé dans les entrailles de la terre. Insensiblement la réflexion commençant à dissiper ces affreux prestiges, je me rappelai où j'étais, et, quittant pour un moment Cécile, je sortis de la fosse où nous étions tombés, et je parvins en tâtonnant à retrouver l'entrée de la voûte. Je me souvins alors du phosphore que j'avais apporté avec moi ; j'allumai mon flambeau et je rentrai dans le souterrain où je trouvai Cécile étendue sans connaissance dans cette même fosse qu'un moment auparavant elle m'avait montrée, en me disant : *Elle suffit pour nous deux*. Je m'approche, elle était pâle, froide, ses yeux étaient fermés, sa bouche entr'ouverte et décolorée n'avait plus d'haleine; ma main tremblante cherchait en vain sur son cœur la preuve d'un reste de vie ; je la crus morte. Peins-toi mon désespoir, peins-toi ma fureur; j'allais, je venais, je la pressais dans mes bras, je l'appelais, n'osant aller chercher des secours, n'osant la transporter dehors en cet état. Sur le point de me faire sauter la cervelle, j'aperçois près de la porte un large vase de marbre rempli de cette eau que la piété consacre; j'en laisse tomber quelques gouttes sur ses lèvres, j'en humecte ses yeux, ses tempes. Bonheur inespéré ! cette fraîcheur salutaire a ranimé ses esprits ; sa poitrine s'élève, ses yeux s'entr'ouvrent avant qu'elle ait recouvré son jugement, je m'empresse

de l'arracher à ce séjour de ténèbres ; l'air frais du matin achève de la rendre à la vie, au repentir et à l'amour.

Cécile en reprenant l'usage de ses sens, en recueillant ses idées, revit avec effroi la lumière : c'est à présent qu'il faut mourir, dit-elle en cachant sa céleste figure dans mon sein. Dieu nous pardonnera, mon cher Anatole, les hommes, jamais.—Mes prières, mes larmes, et cette idée que le ciel m'inspira, apaisèrent les premiers transports de sa douleur.

« Cécile, lui dis-je en nous éloignant de la voûte sépulcrale, l'espoir de mourir ensemble est aussi cher à mon cœur qu'au tien ; mais si l'amour nous a trompés en nous conservant la vie, peut-être il nous trompe encore en nous conseillant de la quitter. Prenons l'amitié pour arbitre ; consultons sur le parti qui nous reste à suivre, celui qui n'a jamais mis l'existence, le bonheur même en balance avec le devoir, et jusqu'à ce que Charles ait prononcé sur notre sort, félicitons-nous, ô bien-aimée de mon ame, d'avoir vécu un moment pour l'amour ! »

C'est avec le consentement et sous les yeux de Cécile que j'écris cette lettre ; elle sait que son secret ne sort pas de mon cœur quand je le dépose dans le tien, et puisque tu ne peux plus séparer nos intérêts, elle te pardonne le conseil que tu m'as donné, en faveur de celui qu'elle attend.

Tu ne me demandais, pour me sauver l'honneur, qu'une vie tourmentée par le supplice des désirs ; je t'offre aujourd'hui, pour le réparer, des jours embellis par la félicité suprême, des jours comptés par Cécile : crois-moi, ce sacrifice ne peut être apprécié que par nous sur la terre, et l'offre seule de le consommer (je le dis avec un senti-

ment d'orgueil qui ne devrait plus m'être permis) est plus inouie que l'offense même. Il est bien des hommes assez vertueux pour préférer la mort à la faute que j'ai commise, mais coupable, il n'en est aucun qui voulût mourir.

LETTRE L.

MADAME DE NEUVILLE A MADAME DE CLÉNORD.

Paris, octobre 1786.

L'homme, et qui plus est la femme propose, et Dieu dispose; mes malles étaient faites, les chevaux étaient à la chaise de poste; je croyais coucher ce soir à Orléans, et demain t'embrasser à Beauvoir, et voilà qu'un incident imprévu me retient à Paris, je ne sais pour combien de temps encore. Je laisse au chevalier Charles le soin de me justifier auprès de toi; pour le moment, je me contente de te dire qu'il a jugé lui-même mon séjour à Paris indispensable; si tu ne sentais pas tout le poids de ma justification, je serais obligée de t'avouer que tes vœux et ceux d'Anatole sont en partie exaucés, et que le goût de la philosophie m'a fait presque perdre celui du veuvage : mais c'est encore un texte dont un autre s'est réservé le commentaire.

Comme cet autre est en voiture, et qu'il attend ma lettre pour partir, je ne te dirai pas tout le plaisir que m'a fait la tienne; je ne te dirai pas tout le chagrin que j'éprouve à me voir contrainte de différer encore notre réu-

nion après laquelle j'aspire depuis six mois ; tout cela d'ailleurs s'explique de soi-même.

Je voudrais bien que tu fusses assez généreuse pour me céder Anatole pendant quelques jours ; mais, comme je te crois un peu égoïste en amitié, c'est une commission dont je charge spécialement Cécile, afin de mettre son désintéressement à l'épreuve.

Le postillon fait claquer bien haut son fouet, pour m'avertir qu'il s'impatiente : le pauvre Charles, les yeux fixés sur le balcon de la chambre où je suis, éprouve toutes les angoisses d'une attente pénible ; il est temps de finir son supplice et le mien ; je vous embrasse tous, la larme à l'œil.

LETTRE LI.

PAULINE A CÉCILE.

Beaugency, octobre 1786.

Il est des pressentimens qui ne trompent jamais : avant d'ouvrir ta lettre, j'en connaissais le contenu... j'en aurais dicté chaque ligne, excepté celle où *tu renonces à mon amitié*.... Y renoncer !.... je t'en défie.... et pourquoi Cécile me punirait-elle de sa faute ? pourquoi l'amour me priverait-il du plus cher, du plus saint de mes droits, celui de consoler mon amie malheureuse ? Tu auras beau m'exagérer tes torts, appeler crime ce que je nomme fatalité ; je ne t'en aimerai pas moins, et grâce à la tournure de mon cœur et de mon esprit, peut-être même t'en aimerai-je davantage. Veux-tu savoir à quoi se borne ton forfait à mes yeux ? à mettre ma prévoyance en défaut de quelques mois. J'étais sûre que Cécile appartiendrait un jour à Anatole, et j'avais pris mes arrangemens d'avance pour l'aimer dans cette terrible supposition.

Ce n'est pas sur ce ton, il est vrai, que je te parlais dans ma dernière lettre ; mais il s'agissait alors de t'ef-

frayer sur le danger de ta chute ; te voilà tombée, je n'ai plus rien à faire qu'à te tendre la main.

Je ne suis plus un enfant, Cécile ; je raisonne comme une autre, mieux qu'une autre, et surtout mieux que toi, dont la raison est toujours dans le cœur ; or, je soutiens que, si comme le dit mon confesseur, on n'est pas innocente pour ne pas oser commettre la faute que l'on médite, on ne peut être coupable pour avoir commis celle que l'on a fait tout son possible pour éviter ; et qu'à nous juger toutes deux sur ce principe, la plus vertueuse des deux pourrait fort bien encore être cette Cécile si criminelle à ses propres yeux....

Juge de ma surprise ; c'est Anatole qui vient de m'interrompre ; jeter un cri, renverser ma chaise, et lui sauter au cou en fondant en larmes, tout cela dans un moment et en présence d'Albert qui ne savait trop qu'en penser. Mais le messager va partir ; je suis obligée de fermer ma lettre avant d'avoir pu trouver l'occasion de causer seule avec le cher oncle ; mais je devine et j'approuve le motif qui l'engage à quitter Beauvoir, au moment où M. de Clénord arrive ; son coup-d'œil tendre, humilié, caressant, m'annonce qu'il est instruit que je suis au fait ; tant mieux pour tous les deux ; nous parlerons sans contrainte ; nos cœurs en ont un égal besoin.

LETTRE LII.

ANATOLE A CÉCILE.

Beaugency, octobre 1786.

Comment ai-je fait pour m'éloigner de toi? où mon ame a-t-elle trouvé des forces pour m'arracher des lieux où respire Cécile? J'ai pu mettre entre nous un espace que le son de ta voix ne peut franchir, que mes regards ne peuvent traverser, et dans quel moment encore m'as-tu contraint à un pareil sacrifice! quand ta présence est devenue le seul besoin de ma vie et de la tienne, quand la mort auprès de toi me serait cent fois plus douce que l'éternité du bonheur céleste; non, ma Cécile, aucune puissance humaine n'aurait pu m'arracher d'auprès de toi; tu m'as dit : *Anatole, je le veux*, et je suis parti; et me voici seul, isolé, triste, inquiet; le même toit ne nous réunit plus; ce n'est plus le même air que nous respirons; les yeux de Cécile ne se sont point arrêtés sur les objets qui m'environnent, et j'y cherche en vain la trace de tes regards.

Je veux distraire ma douleur en songeant que je me trouve auprès de ta jeune amie, que je pourrai parler de

Cécile avec elle.... de Cécile, nom magique ! il retentit à mon oreille, il remplit tout mon être, il me fait tressaillir; je ne puis sans trembler en tracer les caractères ; et mes yeux, quand je les relis, se remplissent de larmes brûlantes ; un poids insupportable pèse sur mon cœur accablé de mélancolie et d'amour... mais je suis auprès de ton amie, et mes soupirs pourront s'exhaler en sa présence...

J'entends minuit sonner. Hier ! hier ! Cécile ! éternité d'un instant ! passé, présent, avenir, le temps tout entier est concentré sur un seul moment de ma vie ! hier à cette heure elle était sur mon sein ; je la tenais pressée contre mon cœur.... Image d'un bonheur sans mesure, embrase de nouveau mon ame trop faible pour la félicité suprême, mais ne consume pas mes forces : Cécile est à moi ; elle m'appartient à jamais, devant les hommes, devant Dieu ; nulle puissance humaine ne saurait ni anéantir cette vérité, ni briser ce lieu impérissable comme l'amour qui le forma.

L'avenir qui me menace, je l'interroge sans crainte ; je souris aux persécutions et je défie le sort de me réserver assez de malheurs pour compenser cette félicité sans bornes qui m'élève au-dessus de la destinée même. Cette fermeté, je ne l'aurais pas, ma bien-aimée, si je ne l'avais trouvée dans ton propre cœur, inépuisable source de sentimens délicieux ; souviens-toi de tes paroles quand nous nous quittâmes hier : « C'est en vain » que j'ai le sentiment des malheurs qu'une passion fa» tale appelle sur ma tête ; je sens qu'il n'est point d'in» fortune au monde pour quiconque est aimé comme » Cécile ; et si je brave le péril qui te menace, juge de » quel œil je vois le danger qui m'environne. »

Je n'ai pu trouver l'occasion, mon unique ami, de te faire part, avant de te quitter, de mes inquiétudes sur le sort de ma dernière lettre à Charles. La date de celle de madame de Neuville qui nous annonce le départ de mon ami, me fait craindre qu'il n'ait quitté Paris avant que ma lettre ne lui soit parvenue. Si elle tombe dans les mains de ma sœur, aux termes où elle en est avec Charles, peut-être ne se fera-t-elle point scrupule de l'ouvrir, et notre secret !... je tremble.....

Ne me laisse pas ignorer tes moindres actions; que je puisse te suivre dans toutes tes pensées, dans tous tes mouvemens. Je ne sais quel pressentiment confus m'avertit que l'arrivée de ton père doit être pour nous l'époque d'un grand événement. Que je sache le jour où il est attendu.

Le prétexte de changement d'air nécessaire à ma santé, que j'ai donné à ma sœur, m'oblige de faire ici quelque séjour; je resterai donc à Beaugency pendant quelques semaines: mais je le sens, Cécile, il est impossible que je vive éloigné de toi. Huit petites lieues nous séparent, et je puis les franchir en moins de deux heures!

—

LETTRE LIII.

CÉCILE A ANATOLE.

Beauvoir, novembre 1786.

Onze heures sonnent ; enfin me voilà seule, retirée dans ma chambre. Si tu savais. Anatole, combien ils me gênent, combien la présence des êtres les plus chéris m'oppresse et me fatigue ! je n'ai plus que toi pour témoin de mes larmes. Ah ! puisque je t'ai sacrifié mille fois plus que la vie, que du moins le sentiment qui m'a perdue remplisse mon cœur et le soulage en le dévorant !

Je ne sais quel nouvelle force m'élève et me soutient, je ne suis plus la même ; Anatole est timide auprès de moi, je puis tout entreprendre, tout braver, et je n'imagine point de péril au-dessus de mon courage. Quelle est, dis-moi, mon tendre ami, cette nouvelle audace ? pourquoi une faible femme te surpasse-t-elle en force d'ame ? L'avenir est pour moi sans crainte et même sans espoir ; j'ai rempli ma destinée. Je sens que j'occupe aujourd'hui la seule place qui m'était assignée sur la terre ; j'attache je ne sais qu'elle idée de superstition

et de providence au lien fatal qui nous unit.... Bientôt il faudra ne plus se voir; mon père est attendu sous peu de jours, et tout se prépare dans la maison pour son retour. Ne plus se voir !... as-tu compris ces paroles? Nécessité désespérante! je me répète que cela doit être, et je ne puis croire que cela soit jamais. Le froid de la mort me saisit quand je songe que ton absence est réelle, inévitable, qu'elle peut être longue, que sais-je? peut-être éternelle, et que ta présence est une fiction de mon amour.

La solitude m'est devenue chère; je crains tout ce qui peut me distraire de la seule pensée qui me permet de vivre. Seule, bien seule, je me retrouve avec toi, je te parle, je t'écoute, je t'entends; aussi vais-je souvent rêver sur les bords du petit étang, je m'enfonce sous les allées épaisses du petit bois qui l'entoure, et je suis sûre de te trouver sous le vieil orme que la foudre a tant de fois sillonné; sa tête est dépouillée, mais ses branches inférieures sont encore verdoyantes et jeunes. Je m'assieds au pied de cet arbre, et les heures s'écoulent, et la journée fuit. Adieu, Anatole, adieu, mon ami; toutes tes pensées sont les miennes, unique bonheur de Cécile! Tu trompes comme elle l'insupportable ennui de l'absence, en te rapprochant par l'imagination de celle qui vit pour toi seule. Adieu, mon ami, demain encore je serai à sept heures sous le vieil ormeau.

P. S. Si ta dernière lettre était tombée entre les mains de ma tante, si notre secret !.... Qu'importe à qui s'énivre de son bonheur criminel, à qui trouve, dans son amour, son orgueil, son devoir et sa religion?

LETTRE LIV.

ANATOLE A CHARLES.

Octobre 1786.

Comment l'espace de quelques heures suffit-il pour renfermer tant de joie, tant de douleurs, des sentimens si violens et si opposés ! Je l'ai revue ; je l'ai pressée sur mon sein !... Jamais je n'eus si grand besoin d'épancher mon ame et de confier à mon ami les souvenirs brûlans qui m'obsèdent, et jamais je ne fus moins en état de parler et d'écrire.

Peut-être hier soir auras-tu remarqué son absence : eh bien ! Charles, elle était près de moi ! A quelque distance de la ferme de Beauvoir, est un joli petit bois sur le penchant du coteau ; c'était là que je m'étais pour la première fois trouvé seul avec elle ; que j'avais vu se développer à mes yeux ce que la nature a de plus délicieux, les sensations naïves d'une femme qui joint aux douces qualités de son sexe, les mâles vertus qui manquent si souvent au nôtre.... C'est là qu'elle m'avait écrit la veille, qu'elle irait m'attendre. Il y a dans le malheur et dans l'amour, je ne sais quel égarement ; ab-

sorbé dans une seule idée, l'homme devient maniaque et fou ; il poursuit dans toutes les circonstances, la seule pensée qui l'occupe sans partage. Il faut être très-passionné pour concevoir la folie, et je pense, mon ami, que ces organisations profondément sensibles, qui recèlent en elles-mêmes un foyer trop ardent, approchent bien plus que les autres de cet état d'insanité que la pitié flétrit, et où la raison ne devrait souvent voir que les ruines des esprits supérieurs, victimes de leur propre énergie.

A quel propos ce raisonnement sur la folie ? Serai-je semblable au joueur qui devient philosophe en perdant son or ; je le sens trop, mon ami, ce sont des excuses que je me prépare.... cet état ne peut durer.... Revenons à mon récit.

Je m'occupai long-temps d'avance des préparatifs de mon départ. Il me semblait que je me rapprochais d'elle, à chaque nouveau préparatif que je faisais. Pendant que les heures de la matinée s'écoulaient, Cécile absente était devant moi ; je la voyais, je touchais sa main ; je croyais respirer son haleine ; je me promenais à grands pas à travers la chambre, en la nommant, en lui parlant. O mon ami, depuis que cet amour funeste me domine, j'aspire à perdre entièrement la raison. Ce qu'il y a de plus pénible au monde, c'est d'avoir pour ainsi dire une partie de son ame éveillée sur les égaremens de l'autre ; c'est de se contempler soi-même, c'est de conserver assez de jugement pour comprendre tout son délire, et trop de délire, pour ne pas briser violemment toutes les entraves de la raison.

Je partis à deux heures ; mon intention était d'arri-

ver à six heures au rendez-vous, d'aller à cheval jusqu'à Saint-Laurent, et de faire à pied les cinq petites lieues qui me sépareraient encore de Cécile. A peine avais-je commencé ce chemin si doux, dont le but était toujours présent à ma pensée, que je méditai sur les moyens d'abréger la route. Je me souvins d'un sentier de traverse, que l'on nomme la route des Genêts et qui trace, au milieu des champs, une ligne à peu près diagonale. Arrivé au tiers de ma route, je crus reconnaître ce sentier et je n'hésitai pas à le prendre. Je m'égare dans la forêt qui entoure le château des *Somynes*. Déjà cinq heures devaient être sonnées ; le retour des troupeaux et les ombres du soleil se prolongeant sur les plaines, m'annonçaient une époque avancée du jour. Mes regards inquiets cherchaient vainement à l'horizon la touffe de bois qui couronne la ferme. Déjà le jour finissait, j'étais épuisé, j'avais pressé le pas, et la sueur ruisselait sur tout mon corps. Je m'aperçus trop tard que j'avais pris une route pour une autre, et, me détournant un peu sur la droite, j'allai frapper à la porte d'une petite cabane dont la maîtresse m'indiqua mon chemin. Je m'étais égaré d'une grande lieue. Juge de mon chagrin. Je craignais que Cécile ne fût partie après avoir attendu long-temps ; mon cerveau était brûlant, et je joignais à la fatigue de l'esprit la lassitude du corps.

Déjà la lune se levait et les dernières clartés du jour mouraient à l'horizon, quand, le cœur saisi de joie et de crainte, j'entrai dans le petit bois, et je me dirigeai vers l'étang, cherchant à reconnaître le vieil ormeau où nous devions nous joindre.... J'écoute ; une voix harmonieuse, une voix que nulle voix de femme

n'imitera jamais, soupirait dans l'épaisseur du bois le nom d'Anatole ! C'était-elle. La nuit était venue et le bruit de nos pas dans les broussailles était notre seul guide. Nous nous rencontrâmes. Je la vis, je la vis à demi cachée par l'obscurité du feuillage, à demi éclairée par les rayons de la lune qui se levait. O mon ami ! réunir dans un instant, dans un éclair, tout ce qui pourrait composer une vie entière, la passion, le désespoir, le bonheur, la joie, l'enivrement; éprouver tant d'émotions à la fois, paraît impossible; et cependant voilà ce que je sentis.

Quand elle vit mes habits déchirés et mouillés, mon front battu de mes cheveux trempés de sueur; quand elle s'aperçut que mes genoux tremblaient et que je me soutenais à peine, elle me prit dans ses bras avec cette compassion tendre qui n'appartient qu'à une femme. Nous nous assîmes au pied du vieil orme; ma tête était sur ses genoux; d'une main caressante, elle étanche avec son voile la sueur qui couvre mon visage; ô délices, ô volupté dont rien ne peut donner l'idée sur la terre!

Qu'il fut court, le temps que nous passâmes ensemble! Et cependant, ô mon ami, quels siècles de plaisirs vulgaires valent cette heure fortunée! Peu de paroles, peu de discours étrangers à l'expression toujours la même, d'une passion si malheureuse, si enivrante, ne se mêlèrent au sentiment de notre félicité qu'elles auraient corrompue. Quand je pense que cette femme angélique, pour laquelle tous les sentimens de père, de frère, d'amant et d'ami, se réunissent dans mon sein; quand je pense que cet être seul, auprès duquel le monde et toi-même disparaissent à mes yeux; quand je pense que Cé-

cile ne sera pas mon épouse, que je l'ai arrachée à tout ce qui faisait son repos, et qu'elle périra par moi : alors, mon ami, la force de penser et de vivre me manque ; le désordre s'empare de tout mon être et je sens que ma raison m'abandonne.

Ah ! que je la conserve quelques jours encore !.... Cécile en me quittant m'a appris qu'elle allait passer quelques jours avec sa mère et le chevalier de Saint-Julien, dans un vieux château *enchanté* qui appartient à M. d'Amercour.... Elle m'a promis que nous nous y verrions encore une fois avant le retour de son père.

LETTRE LV.

ANATOLE A LUI-MÊME.

Octobre, 1786.

Non, le cœur humain n'est borné ni dans ses désirs, ni dans ses douleurs, ni dans ses jouissances! Hier encore, je croyais avoir épuisé tout ce qu'il renferme de délices, et je n'avais connu que le bonheur d'un homme : la nuit dernière, j'ai goûté des plaisirs célestes. C'est au moment où je suis encore sous cette influence divine, que je veux me rendre témoignage à moi-même de quelques heures d'une existence qui appartient à un autre ordre de choses. Je le sens, dans quelques jours mon cœur n'aurait plus d'interprète, et ma pensée manquerait d'expressions.

Cécile, en me quittant, m'avait promis que nous nous reverrions avant l'arrivée de son père; hier, à cinq heures du matin, j'ai reçu le billet suivant :

« Nous sommes, depuis deux jours, *aux Bruyères*, en grande compagnie; trouvez-vous, au déclin du jour, à l'endroit que l'on nomme le *Chêne des Dames;* un billet déposé dans le creux de cet arbre vous en dira davantage.

» Vous pourrez prendre adroitement, auprès de M. d'Amercour, les renseignemens dont vous avez besoin pour arriver à cet antique château perdu au milieu des bruyères dont il porte le nom. »

A neuf heures du matin j'étais en route, instruit dans les moindres détails de tout ce qu'il m'importait de savoir : dans la crainte d'arriver de trop bonne heure, et d'être rencontré par quelque personne de connaissance, je m'arrêtai dans une closerie à plus d'une lieue des Bruyères; j'y fis un modeste repas, que je fis durer jusqu'au moment où je vis le soleil descendre à l'horizon.

Grâce aux informations que m'avait données M. d'Amercour, et à celles que j'avais prises chez le vigneron où j'avais dîné, j'arrivai droit à ce *Chêne des Dames* que m'avait indiqué Cécile; j'y trouvai le billet qu'elle m'avait annoncé.

« Le sentier qui vous fait face conduit à une sapinière au-delà de laquelle se trouve le fossé du château. On peut le traverser, en cet endroit, au moyen de quelques arbres jetés en travers du saut-de-loup. A quelques pas de-là, une voûte en rocaille est creusée sous un monticule d'où l'on découvre, au-delà d'une vaste bruyère, l'une des quatre faces du château. Dans cette partie, la seule habitée en ce moment, il vous sera facile de reconnaître une petite fenêtre en ogive, à la lueur rougeâtre qu'on y verra briller, quand toutes les autres seront éteintes. »

La nuit est venue, je me suis réfugié sous la voûte, d'où je sors vingt fois pour aller observer les fenêtres du château... Que le temps me dure !.... que je désire !.... que je souffre !... Mais les fenêtres s'éclairent, et tous les

hôtes du château viennent d'entrer dans leur chambre à coucher... Qu'y font-ils? Plus d'une heure s'est écoulée... aucune lumière ne s'éteint... mais elles disparaissent!... Je n'en compte plus qu'une!.....ô bonheur! tout est dans l'ombre...

Je m'approche, je reconnais la fenêtre en ogive. Une lumière se promène sur le rideau de pourpre qui la ferme; toute ma vie est dans mes yeux.... La fenêtre s'ouvre: un des bouts d'une longue torsade, attachée à l'intérieur, tombe à mes pieds; je m'en saisis, et à l'aide du treillage que je touche à peine, je m'élance dans la chambre d'où la lumière a disparu. J'en retrouve la trace sous la porte de la chambre voisine.... je reste quelque temps immobile, la poitrine oppressée; enfin je prends courage, je porte une main tremblante sur la clef, j'ouvre et j'entre d'un pas mal assuré. Tout mon corps tremblait; un nuage obscurcissait mes yeux.

J'aperçois Cécile à moitié évanouie sur un fauteuil, je me précipite à ses pieds, j'y veux en vain recueillir mes esprits, ma tête n'avait plus d'idées, ma bouche ne pouvait s'exprimer que par des soupirs. Enfin je me hasarde et j'ose lever les yeux sur la divinité aux pieds de la quelle j'étais prosterné en silence. Tant de beautés pouvait-il être le partage d'une mortelle? Je la vois encore la tête mollement inclinée sur son sein, portant à la fois sur sa figure les impressions de la crainte, de la pudeur et de l'amour; je vois les pleurs qui s'échappent à travers sa paupière; ils tombent sur son sein, et s'y évaporent comme des gouttes d'eau sur un fer brûlant. « Divine Cécile (m'écriai-je en sortant de l'extase ou m'avaient plongé toutes les sensations qui m'assaillaient

à la foi) ! laisse tomber un regard sur le fortuné mortel qui meurt à tes pieds d'amour et de reconnaissance ». Elle souleva ses longues paupières d'ébène encore chargées de larmes, et ses yeux s'attachèrent sur les miens avec une expression si tendre !... Je me crois transporté dans les cieux... l'ivresse du bonheur s'empare de moi : je me lève ; je parcourt à grands pas cette chambre ou plutôt se sanctuaire de la divinité de mon cœur. Tous les objets dont je suis environné appartiennent à Cécile, ou servent à son usage : cette glace a retenu l'empreinte de ses traits adorés ; ces parfums n'embaument pas de leur odeur, ils me semblent exhaler quelque chose de cette essence divine que je ne respirai jamais qu'auprès d'elle.

La vue de ce lit embrasait mon ame et mes sens ; je n'osais le regarder, il brûlait mes yeux. L'égarement de ma tête régnait dans mes discours et dans mes actions ; j'allais, je venais, j'errais autour d'elle : je saisissais ses vêtemens épars je les couvrais de baisers : j'avais besoin d'intermédiaire pour arriver jusqu'à Cécile.... « Idole de mon ame, lui disais-je en retombant à ses pieds, aie pitié du désordre où tu me vois ; si tu es une divinité, pourquoi cette illusion ravissante de mes sens ? Si tu es une mortelle, pourquoi cette crainte religieuse qui m'arrête ? »

« Anatole, me dit-elle d'une voix faible, je suis plus qu'une divinité, je suis ton amante. » Et sa main, en parlant ainsi, tombait dans la mienne, et sa tête venait chercher un appui contre mon sein. J'osai la serrer dans mes bras ; les siens s'enlacèrent autour de mon corps, et son haleine embaumé vint effleurer mes lèvres. Je le recueillais d'une bouche enflammée, ce souffle d'a-

mour, mais je tremblais encore d'aller le respirer à sa source : Cécile franchit l'intervalle et nos ames se réunirent dans un baiser.

Moment de félicité suprême! Nuit d'éternelle mémoire, je ne profanerai pas le mystère d'amour dont tu fus témoin : restez ensevelis dans mon cœur, souvenirs ineffables des plaisirs que j'ai goûtés dans les bras de la plus parfaite créature qui jamais ait été formée! Ne crains pas, ange de pudeur, que ton amant sacrilége trahisse, même auprès de l'amitié, le secret de son bonheur!... Ah! ce serait en vain que je voudrais retracer tous les délices de ta possession : il n'est point de langue qui pût les exprimer. S'il est des mots pour peindre l'ivresse de mes sens, les transports de mon ame embrasée, en est-il qui puissent donner une idée de cette volupté céleste, de cette ravissante sensibilité, de cette pureté des anges qu'il n'appartint jamais qu'à toi de réunir? En est-il qui puissent rendre le charme attaché à tes caresses, à tes soupirs, à ce doux abandon de ton ame, à cet étonnement si naïf de la plus aimable ignorance! En est-il surtout qui puissent exprimer ces gémissemens si tendres qui attestaient le triomphe de ton heureux amant! Oui, nous étions (comme tu le disais en me pressant sur ton sein) « les deux moitiés réunies du même être ; » mais je n'en étais que le corps ; Cécile, tu en étais l'ame : et moi, semblable à ces substances inodores qui s'approprient, par la communication immédiate, un parfum qui leur est étranger, je puisai dans tes bras une existence nouvelle ; ton amour m'éleva jusqu'à toi.

LETTRE LVI.

MADAME DE CLÉNORD A MADAME DE NEUVILLE.

Beauvoir, novembre 1786.

Mon mari est enfin de retour ! imagine quelle joie, quelle rumeur dans le village ! toute la maison est en désarroi. Sa santé est parfaite, et rien n'aurait troublé le bonheur de cette journée, si quelques paroles prononcées légèrement ne m'avaient d'abord effrayée pour l'avenir. Tu partageras ma crainte, ma bonne sœur, car il s'agit de la destinée de Cécile. Je crois que mon mari se trompe dans ses idées sur cette chère enfant.

A peine s'était-il assis au milieu de nos félicitations et de nos caresses, qu'il se leva, me prit à part et me dit : « Décidément Cécile est d'âge à choisir un époux ; que pensez-vous enfin du comte de Montford ? » Et sans attendre que je répondisse : « C'est un homme de la plus haute naissance, il a de la fortune, un rang, de l'esprit ; Cécile sera très-heureuse. » Je voulus persuader à M. de Clénord qu'il était bon d'attendre encore quelque temps. Tu sais, ma chère, combien de répugnance j'ai toujours montré pour cette union, qui n'offre à ma Cécile aucune chance de bonheur.

Toutes mes observations ne servirent qu'à donner plus de force à la volonté de mon mari; il me déclara que le comte était l'époux qu'il destinait à sa fille, et que demain il le lui présenterait en cette qualité.

En effet, ma bonne amie, dans la matinée du lendemain, pendant que nous étions à broder dans le grand salon, et que nous nous plaignions du mauvais temps qui nous retenait au château, mon mari est entré avec M. de Montford; tu ne le connais pas : figure-toi un homme de trente et quelques années, d'une figure assez fine, mais sans autre expression. Ses manières sont aisées, nobles, et pourtant n'inspirent point de confiance.

Après une conversation froide et générale, mon mari, d'assez mauvaise humeur, s'était jeté sur un sofa, d'où il lançait tour à tour un mot à Cécile, pour l'exciter à prendre part à la conversation, et une phrase au comte pour lui fournir matière à faire briller son esprit. Le comte n'en manque pas; mais je lui crois encore plus de suffisance et de jargon : il a parlé de la cour, de la philosophie moderne et de l'insolence des paysans, du ton d'un homme qui n'estime que sa classe et enveloppe tout le reste dans une bienveillance pleine de mépris.

Plus sa visite se prolongeait, plus j'étais embarrassée de la froideur toujours croissante de Cécile, et de l'agitation que mon mari avait peine à dissimuler. L'air avantageux, la malice affectée du comte, son ton de supériotité, sa galanterie pleine de confiance n'étaient pas de nature à plaire à ma fille, qui les accueillit avec une froideur dédaigneuse dont je lisais, pour la première fois, l'expression sur sa figure douce et modeste. Le comte, sans se déconcerter, après avoir offert ses hommages à

Cécile, et lui avoir demandé avec plus de grâce que de sensibilité la permission de venir lui faire sa cour, sortit avec M. de Clénord pour aller visiter les étangs de Saint-Valery, dont nous venons de faire l'acquisition.

Cécile, au départ du comte, a tourné sur moi un regard tendre et douloureux, où j'ai lu tout ce qui se passait dans son ame; je n'ai pu, en cherchant à la rassurer, lui donner une confiance que je suis loin d'avoir moi-même; nous avons pleuré ensemble.

Ah ! tu me l'as dit souvent, ma bonne, l'histoire de l'Aigle de La Fontaine, percé d'une flèche armée de ses propres plumes, est celle de toutes les ames douées d'une sensibilité trop vive. Elles sont blessées par les armes qu'elles ont fournies, et les dons que leur fait la nature ne servent qu'à leur malheur.

Charles d'Épival est ici; sa bonté, son esprit, sa grâce, parviendraient à me distraire si je pouvais échapper à je ne sais quel pressentiment funeste qui me poursuit. Ah ! ma sœur, je sais quel est le caractère de M. de Clénord, je connais ma fille, et il m'est impossible de ne pas jeter un coup-d'œil de terreur sur ce mariage si légèrement projeté, et si décidément arrêté.

P. S. Il devait croire que mon frère était à Beauvoir, et cependant il n'a pas paru surpris de ne pas l'y trouver.

LETTRE LVII.

MADAME DE FEUVILLE A CHARLES D'ÉPINAY.

Novembre 1786.

Une indiscrétion sans excuse m'a tout dévoilé : j'ai ouvert, je dois vous l'avouer, une lettre que vous adressait Anatole. Quel aveu j'ai surpris ! quel secret j'ai découvert ! Cette passion fatale a détruit notre bonheur à tous. Le mal est fait, il ne s'agit plus de le prévenir, mais d'y remédier s'il est possible. Je pars demain ; peut-être réussirai-je à force de soins et d'adresse à parer le coup dont la première violence ne peut manquer d'être terrible.

LETTRE LVIII.

MADAME DE MEUVILLE A ANATOLE.

Beauvoir, novembre 1786.

Je sais tout; Cécile a déposé dans mon sein un horrible secret. Je suis tentée de vous maudire quand je songe à celle dont vous avez à jamais flétri l'existence, que vous avez précipitée dans un abîme de honte et de douleur; si jeune! si pure! si accomplie!... Malheureux! que deviendra-t-elle?... Que deviendra sa mère, ses parens, ses amis et le tiens? Notre existence à tous était attachée à la sienne.... Tu nous as tous perdus... et cependant je te rends justice, tu n'es pas un méchant homme; ton cœur est bon, généreux, honnête, mais une passion désordonnée y croissait à l'ombre d'une orgueilleuse sagesse, et tu lui as fait le sacrifice de tout ce qu'il y a de sacré sur la terre....

Mais je dois me faire violence et vous épargner des reproches qui pourraient vous conduire au découragement, seul malheur que vous ayez aujourd'hui à redouter. Osez envisager votre position, elle est horrible; mais si votre crime est grand, notre amitié est sans bornes....

Cher et cruel Anatole, vous ne savez pas encore jusqu'où s'étend votre infortune.... Peut-être la punition d'un moment d'erreur est-elle déjà commencée... Cécile craint... Que dis-je? Elle espère.... Dans quel égarement vous l'avez plongée!....

M. de Clénord est arrivé hier soir, deux heures après moi!

LETTRE LXI.

CÉCILE A ANATOLE.

. . . 1786.

Trois fois j'ai voulu commencer cette lettre, et trois fois la plume s'est échappée de mes doigts. C'en est fait!... le crime est puni ; la honte, la douleur, la félicité suprême sont à jamais mon partage. Ils sauront tous le secret de notre cœur. Je suis perdue!.. Je suis heureuse !

Devines-tu, Anatole, sens-tu tous mes tourmens, tous mes délices ? Je n'en puis plus douter, un gage de notre amour vit dans mon sein. Les résolutions les plus désespérées se pressent dans mon cerveau. Tantôt je veux me jeter aux pieds de mon père, et lui demander ma grâce ou la mort : tantôt je veux fuir, avec toi, périr, me cacher au sein de la terre. O toi ! mon époux, mon bien, mon malheur et mon seul appui, père de cet être infortuné qui naîtra sous de si cruels auspices, quel secours te demander ? Que faire ? Que devenir, Anatole ?

LETTRE LX.

ANATOLE A MADAME DE NEUVILLE.

Beaugency, le.... 1786.

Quelle réponse exigez-vous de moi ? quelles expressions pourront vous donner une idée de mes regrets, de mes douleurs, de mon désespoir ? Croyez-moi, ma sœur, quelqu'amères que soient vos reproches, ils sont bien moins cruels que ceux que mon cœur m'adresse. Combien je suis coupable !...

. Coupable, sans doute; mais, chère Émilie, pourrais-tu croire qu'une fatalité inévitable ne présidât pas à tant de malheurs ! Pourquoi la seule femme digne de tant d'amour était-elle celle que la société me fait un crime d'aimer? pourquoi l'ai-je vue ? pourquoi en venant chercher sous le toit paternel le bonheur et la paix, ai-je rencontré un éternel sujet de douleur et de repentir? Sous quel astre infernal suis-je né !

Ma sœur, ma tendre sœur, dans le délire où je suis, j'assemble des mots et ne puis lier des idées... Ordonne, Émilie, faut-il m'éloigner pour quelque temps, pour toujours ? Je partirai, je retournerai dans cette Améri-

que nouvelle où j'aurais pu mourir avec quelque gloire ; peut-être effacerai-je tous ces souvenirs de mon cœur, peut-être....

Ah! ma chère sœur, à quoi tient notre malheureuse existence? Vois-moi anéanti, perdu à jamais, sans espoir, sans avenir, dévoré de remords, poursuivi par le passé, bouleversé par le présent, et ne voyant dans les jours ou les années qui me restent, qu'un long sujet de désespoir.

Je ne demande pas à te voir, à t'effrayer de mes remords, mais prends pitié de ton malheureux frère ; mais écris-moi, parle-moi d'elle, que j'ai précipitée dans l'abîme, et que je ne voudrais pas rendre à l'innocence au prix de cet amour forcené qui fait mon crime et son malheur.

LETTRE LXI.

CHARLES A ANATOLE.

Beauvoir, le.... 1786.

En te rendant compte de la scène qui s'est passée hier à Beauvoir, et dont je suis encore profondément ému, je ne ménagerai point ta sensibilité; il y a des fautes dont il faut porter la peine intérieure, et que l'amitié même ne doit pas chercher à affaiblir.

M. de Clénord, après avoir présenté le comte à Cécile (comme madame de Neuville m'a dit te l'avoir raconté), dès le lendemain a signifié à sa fille que son intention était de voir bientôt terminer un mariage *illustre* (je me sers de son expression), qui conduisait Cécile à la cour, et alliait sa famille à l'une des plus grandes maisons de la France et de l'Angleterre. Cécile n'avait d'abord répondu que par des larmes, et sa mère qui ne voulait que gagner du temps, s'était bornée à opposer aux vœux de son mari l'extrême jeunesse de sa fille.

Quelques jours s'écoulèrent sans que M. de Clénord revînt à la charge, et nous commencions à espérer, sinon qu'il eût renoncé à son projet, du moins qu'il en

vait ajourné l'exécution. Juge de notre douleur et de otre étonnement, lorsque hier soir, à la fin du souper, ù se trouvaient le comte de Montford et toute la fa- ille d'Amercour, il invita, de l'air le plus solennel, a société à passer dans son cabinet, où nous trouvâmes e notaire, assité de ses deux acolytes. A cette vue, Cécile, à qui le comte donnait la main, le quitta brus- uement, et alla se réfugier entre sa mère et sa tante, n les regardant l'une et l'autre avec un sentiment de erreur dont je n'oublierai jamais l'expression. Quand out le monde fut assis, M. de Clénord prit la parole, t prévint l'assemblée qu'il s'agissait du contrat de ma- iage de sa fille. « De mon mariage! s'écria-t-elle en se etant dans les bras de sa mère. — D'où naît votre sur- prise? reprit avec beaucoup de sang-froid M. de Clénord; depuis plusieurs jours n'êtes-vous pas prévenue de la recherche honorable dont vous êtes l'objet ? — Je me flattais, continua-t-elle avec timidité, que mon père interpréterait mon silence, et que Monsieur (s'adres- sant au comte,) croirait devoir s'assurer de mon con- sentement après avoir obtenu celui de mon père. — J'avoue, Mademoiselle, répondit M. de Montford, que je me croyais suffisamment autorisé par votre silence, auquel mon amour et mon respect pour vous ne me permettront jamais de chercher un motif étranger à cette pudeur dont je me plais à voir en vous le modèle. — Nous avons peut-être été un peu vite, interrompit M. de Clénord, mais l'empressement du comte est trop flatteur pour que ma fille puisse s'en plaindre.... Pas- sons à la lecture du contrat. »

A ces mots, Cécile, entraînée par une émotion violente

qu'elle ne pouvait plus maîtriser : « Je déclare, a-t-elle dit d'une voix étouffée par ses larmes, que je ne veux point me marier. — Peut-être, dit Montford en s'efforçant de sourire, aurait-on pu réserver cette scène pour une occasion moins solennelle; mais puisqu'on m'oblige à y prendre part, je prierai mademoiselle Cécile de ne point me donner l'air, aux yeux de ses amis, d'un homme qui veut faire violence à son inclination. Je la prie de se souvenir qu'elle a pu se familiariser, depuis plus d'une an qu'elle a reçu mon premier hommage, avec l'idée d'une alliance dont j'ai l'amour-propre de croire qu'elle pourrait être fière. » Cécile ne répondait pas et fondait en larmes dans les bras de sa mère qui la serrait, en pleurant, contre son sein. M. de Clénord, moins touché des pleurs de sa fille que du mécontentement que témoignait le comte de Montford, essayait de prouver à ce dernier que la douleur à laquelle s'abandonnait Cécile, était l'effet de la surprise et de la modestie; il allait insister pour que l'on commençât la fatale lecture, lorsque madame de Neuville s'adressant au comte : « Mon frère a raison, dit-elle; Cécile était d'autant moins préparée aux vives émotions qu'un pareil moment a dû lui faire éprouver, qu'il avait été convenu qu'il ne serait question de mariage pour elle, qu'au retour des eaux où elle doit m'accompagner et qui lui sont également prescrites; je suis certaine qu'il n'entre point dans les intentions de M. de Montford de changer quelque chose à nos projets, et qu'il ne voudra pas arracher un consentement qu'il peut un jour obtenir. » Cette observation de madame de Neuville faite à propos et de ce ton d'autorité que tu lui connais, eut tout l'effet que l'on pouvait en attendre.

M. de Montford qui prévoyait de la part de Cécile un refus ormel dont il était bien loin de soupçonner la cause prin-ipale se pressa d'accepter un délai qu'il eut l'air de pren-re pour un engagement ; M. de Clénord qui commençait craindre les suites d'une lutte entre son autorité et le ésespoir de sa fille, ne crut pas devoir se montrer plus xigeant que celui qu'il appelait déjà son gendre; et Cécile qui l'imminence du péril faisait voir un moyen de salut ans une circonstance qui en éloignait la menace, te-noignait sa reconnaissance au comte avec un sourire si endre, qu'il faut pardonner à ce dernier de s'être mépris u sentiment qu'il exprimait.

Tu seras heureux d'apprendre, mon ami, que madame le Neuville qui ne voulait pas donner aux parties belligé-rantes le temps de la réflexion, a cru devoir avancer son épart de quelques jours, et que ta sœur et ta nièce par-ent demain pour Barèges.

P. S. Madame de Neuville a exigé que je ne fisse partir na lettre que ce soir, dans la crainte assez probable que u fisses la folie d'aller les attendre sur la grande route : uand tu recevras ce message, les chevaux de poste au-ront mis soixante-dix ou quatre-vingt lieues entre vous.

LETTRE LXII.

CÉCILE A ANATOLE.

Beauvoir, le... 1786.

Je vais partir bientôt; dans deux heures je m'éloigne pour la première fois des rives de la Loire... Je te quitte sans te voir, toi qui fais ma destinée; toi qui seul peux m'estimer encore après m'avoir rendue indigne d'estime. Mon ami, soutiens ma faible raison qui s'éteint, et pour me consoler dans cette cruelle épreuve, dis-moi qu'elle met un terme aux poursuites d'un homme qui a pu croire un moment qu'il obtiendrait la main de ta Cécile... Ma main!.... l'insensé ne devait-il pas savoir que mon cœur, que ma vie, que tout mon être t'appartient. Hélas!... C'est un crime, un crime au-dessus de la clémence céleste; et j'accuse celui qui n'a pu m'en soupçonner coupable!..... C'en est fait, la vertu, l'innocence, la piété tout a fui; je reste seule avec mon amour, sans espoir, sans avenir; et pourtant sans remords.

Je ne me suis point couchée; j'aurais craint que le sommeil ne t'éloignât un moment de ma pensée, dans cette dernière nuit que je passe sous le toit paternel...

Je n'efface point ces mots, *dernière nuit*, qu'un invincible pressentiment a laissé tomber de ma plume..... Te le dirai-je, Anatole? poursuivie par l'idée que je ne rentrerai jamais dans ce château que je vais quitter dans quelques heures... je regarde tous les objets avec le sentiment douloureux d'une éternelle séparation. C'est dans cette chambre où je t'écris, que l'année dernière, à la même époque, et presqu'au même jour, mes lèvres mourantes exhalèrent dans ton sein l'aveu coupable auquel ton cœur a si tendrement répondu. Tu m'écrivais : « Ce » que vous appelez votre crime est le mien ; ce que vous » nommez votre honte est la mienne ; unis par la faute » nous ne serons pas séparés par le châtiment. » En te consacrant des jours que tu m'avais rendus, j'ai rempli ma part de notre destinée ; mais tu n'as pas achevé la tienne, Anatole : qu'importe maintenant où finisse ma vie! elle est tout entière dans quelques mois qui t'appartiennent encore... Ta carrière est plus vaste ; les hommes ont une mission plus haute et plus étendue que le nôtre, à remplir sur la terre. Après avoir vécu pour moi, songe qu'il te reste à vivre pour ton pays ; que n'a-t-il pas droit d'attendre de toi, que tant de courage, de talent et de grandeur d'ame, distingue du vulgaire, dans cette tempête politique dont tu m'as tant de fois fait observer les signes avant-coureurs !

J'avais quitté la plume pour relire vos lettres ; je la reprends après deux heures d'interruption..... J'aurais voulu vous voir avant mon départ, j'en avais témoigné le désir à ma tante, et sa tendresse indulgente avait concerté avec votre ami le moyen de nous réunir quelques momens à Blois ; mais la crainte d'y rencontrer M. de

Montford, qui est depuis quelques jours à Ménars, nous a forcé à renoncer à ce projet. La pensée effrayante d'une semblable rencontre s'est tellement emparé de l'esprit de ma tante, qu'elle a avancé de vingt-quatre heures notre départ, pour que vous ne puissiez en être instruit que le lendemain.

Ainsi donc, mon ami, c'est un long adieu que je vous adresse... Quand vous reverrai-je ? en quels lieux ?.... Avec quel frémissement d'amour et de terreur j'écoute la voix mystérieuse qui me répond !.... Le jour paraît, et déjà le bruit des chevaux qu'on attèle se fait entendre dans la cour du château. On entre chez moi : c'est votre excellente sœur: elle ne lit point ma lettre, mais elle veut, avant de la fermer, y ajouter quelques mots.

« Rien n'est perdu si vous êtes raisonnable ; la lettre de Charles, que vous recevrez en même temps que celle-ci, vous dira ce qui s'est passé à Beauvoir, et les événemens qui ont amené notre prompt départ pour Barèges. Notre retour est fixé par M. de Clénord, mais vous concevez qu'il dépendra des circonstances qu'il n'a pu prévoir. Anatole, vous avez commencé à réaliser la prédiction d'une mère expirante ; vos passions ont creusé sous vos pas un effroyable abîme, n'achevez pas la ruine de celle que vous avez enchaînée à votre destin, et souffrez du moins les avis de ceux qui pourraient vous adresser de si justes reproches. N'allez pas à Beauvoir pendant notre absence, vous pourriez y rencontrer le comte de Montford, et sa vue exciterait en vous des transports que vous n'auriez ni la force ni le courage de contenir.

» Nous ne vous écrirons qu'une fois par semaine ; son-

gez, en nous répondant, que le traitement des eaux, que nous allons suivre, exige, dans l'état où nous sommes, une parfaite tranquillité d'esprit, et que les lettres de nos correspondans, qui pourraient troubler le repos de notre solitude, ne nous parviendraient pas. ».

LETTRE LXIII.

MADAME DE NEUVILLE AU CHEVALIER D'ÉPIVAL.

Toulouse, le.... 1786.

Nous l'avons emmenée, nous l'avons arrachée des bras de sa mère, et nous voici au pied des Pyrénées. Avant de vous parler de notre séjour, je vous dois compte de notre voyage. Quelques incidens l'ont attristé, le plus important doit vous êtes connu ; je vous le raconterai cependant, mon ami, ne fût-ce que pour vous mettre à même de comparer les deux narrations.

Il était cinq heures du matin lorsque nous avons quitté Beauvoir ; Cécile, qui ne s'était pas couchée, entra dans la chambre de sa mère à qui j'avais fait accroire que nous ne partirions qu'après déjeuner ; elle se jeta à genoux aux pieds de son lit, reçut ses embrassemens et sa bénédiction d'un air égaré, et monta machinalement en voiture. Le postillon refermait sur nous la portière, lorsque M. de Clénord, à qui nous avions fait nos adieux la veille, mit la tête à la fenêtre et nous prévint qu'il allait descendre. Je savais trop bien ce qu'il avait à nous dire, pour ne pas épargner à Cécile le chagrin de l'en-

tendre; je donnai l'ordre au postillon de partir, sans faire attention aux cris que l'on poussait pour nous rappeler.

Je me gardais bien d'arracher en ce moment la pauvre Cécile à l'espèce d'anéantissement physique et moral où je la voyais plongée, et qui lui ôtait du moins la conscience des douleurs qu'elle éprouvait : nous gardions le silence, je tenais sa main dans la mienne et j'épiais sur sa figure les mouvemens de son ame. Depuis notre départ ses yeux restaient fixés sur la Loire, mais il était aisé de voir que sa pensée en remontait le cours.

En passant devant Ménars, elle se détourna brusquement et pressa ma main contre ses lèvres. Je commençais à m'effrayer de l'immobilité de ses traits, et j'avais besoin de voir couler ses pleurs. Je prononçai le nom d'Anatole : à ce mot sa poitrine se souleva, et les souvenirs qui l'étouffaient commencèrent à se frayer un passage; je pleurai pour lui arracher des larmes; j'entrai dans tous ses sentimens et je rendis le mouvement à son ame abattue sous sa propre énergie. « Songez, ma Cécile, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, qu'il ne vous reste d'autre moyen de récompenser ma tendre amitié, que de seconder mes efforts pour ramener le calme dans vos esprits, et l'espérance dans votre cœur. Je sais que l'amour, ce sentiment doux et terrible, repousse tout ce qui n'est pas lui; mais nous sommes tous bien malheureux, et nous ne pouvons attendre de soulagement que de votre courage; prenez donc pitié de vous pour avoir pitié des autres. »

La chère enfant se jeta dans mes bras, m'appela des noms les plus tendres et s'abandonna sans réserve à

toute la vivacité des émotions que j'avais réveillées en elle... Que je me sus bon gré de n'avoir pas emmené de femme de chambre avec nous! La contrainte que nous aurait imposée la présence d'un tiers, eût empêché ma Cécile de m'ouvrir son ame tout entière : quel trésor inépuisable de bonté, de courage et d'amour !! Oh ! mon ami, qu'elles sont à plaindre ces ames privilégiées, ces ames favorites de la nature, que leur confiance même dans la vertu qu'elles chérissent, expose à mille dangers qui n'approchent pas des ames vulgaires....

Arrivées de très-bonne heure à Blois, nous descendîmes à *l'hôtel d'Angleterre* où j'exigeai que Cécile prît un bouillon avant de nous remettre en route.

Le cocher, qui nous avait amenées avec nos chevaux jusqu'à Blois, vint prendre congé de nous tandis qu'on attelait les chevaux de poste à notre voiture ; les adieux de ce vieux serviteur qui a vu naître la mère de Cécile dans ce même château où il retournait, ont été pour cette chère enfant l'occasion d'une nouvelle douleur, que je me suis bien repentie de ne lui avoir pas épargnée.

Son cœur eut un nouvel assaut à soutenir en passant devant le couvent de Laguiche, où elle me témoigna le désir de s'arrêter un moment : sans m'y opposer d'une manière trop absolue, je parus céder à son désir avec tant de chagrin, qu'elle n'insista pas ; mais l'aspect de ce lieu, où s'étaient écoulées les dernières années de son enfance, la replongea dans une mélancolie profonde dont je ne cherchai pas à la distraire pendant le reste de la journée.

Je ne sais quel pressentiment m'avertissait de ne pas nous arrêter à Tours; mais le jour qui tombait nous

menaçait d'une nuit d'orage ; Cécile, fatiguée, avait besoin de repos, et nous ne pouvions espérer de trouver plus loin une auberge aussi bonne que celle du *Faucon* où le postillon nous avait conduites sans même nous avoir consultées.

Je connaissais l'hôtel et nous y fûmes accueillies avec beaucoup d'empressement ; la chambre verte à deux lits, où je me fis conduire, était celle que j'avais plusieurs fois occupée en allant à ma terre de Neuville dans les premières années de mon mariage.

Tandis que je causais avec la jeune hôtesse qui nous avait suivie et qui donnait des ordres pour préparer notre logement et notre souper, Cécile après s'être informée de l'heure où partait la poste, s'était mise à écrire. Dans la foule des questions oiseuses que j'adressai à notre hôtesse, je lui demandai si elle avait en ce moment beaucoup de voyageurs. « Deux familles anglaises, me répondit-elle, qui sont ici depuis un mois, et un jeune homme arrivé la nuit dernière et qui doit partir avant le jour ».

Le souper servi, Cécile me remit sa lettre ouverte ; je la pliai, la cachetai sans la lire, j'y mis moi-même votre adresse, et je la fis porter aussitôt à la poste par notre courrier, en le prévenant que nous repartirions le lendemain matin à sept heures.

Nous étions sorties de table ; j'avais renvoyé les domestiques de l'auberge, et nous allions commencer notre toilette de nuit. On frappe doucement à la porte dont j'avais ôté la clef. Je ne doute pas que ce ne soit une des servantes de l'auberge. J'ouvre ; concevez ma surprise, mon ami, concevez la terreur de ma nièce ; c'est Anatole!... Il se précipite dans la chambre, et se jetant aux

pieds de Cécile : « Grâce, s'écria-t-il, grâce pour un malheureux qui serait mort s'il eût dû renoncer à vous voir avant une si longue séparation. — C'est à ma tante qu'il faut demander grâce, répondit Cécile en fondant en larmes; pour moi, mon ami, je vous attendais... — Mon frère, lui dis-je en réprimant l'expression de ma tendresse, vous avez déjà sacrifié de plus chers intérêts que les miens à la passion funeste qui vous possède; comment m'étonnerais-je aujourd'hui d'une démarche imprudente qui ne peut désormais compromettre que moi seule? » Il se montra si sensible à l'amertume de ce reproche, que je me repentis bientôt de le lui avoir adressé. « Cette fois du moins, répondit-il en jetant sur moi un regard qui aurait désarmé l'envie, je n'ai compromis personne, j'ai fait vingt-quatre lieues en six heures de temps avec le même cheval; au lieu de vous suivre, je vous ai précédées; je repars à l'instant, et Charles lui-même ne saura pas que je vous ai vues. » Il y avait tant d'amour, tant de douceur dans son excuse, que je finis, en lui sautant au cou, par lui témoigner autant de plaisir de le voir, qu'il en avait lui-même de se retrouver avec nous.

Après quelques momens d'un entretien où chacun de nous mit en commun ses vœux, ses craintes et ses espérances, je dis à Anatole que je ne le tenais pas quitte de la punition que méritait son imprudence; que j'allais vous écrire tout ce qui s'était passé, et que je lui imposais l'obligation de vous porter lui-même ma lettre; « par ce moyen, je serai plus sûre, ajoutai-je en riant, qu'elle lui parviendra, que Cécile ne l'était tout à l'heure en vous écrivant par le courrier. »

Cécile et Anatole, en me voyant prendre la plume pour vous écrire, me remercièrent d'un regard aussi reconnaissant que s'ils eussent deviné mon intention de leur ménager la faveur d'une conversation plus intime. Je n'ai point écouté, mon amie, et cependant je pourrais vous répéter tout ce qu'ils se sont dit. La seule inflexion de leurs voix m'a souvent arraché des larmes dont vous pourrez retrouver des traces sur ce papier....

A minuit.

Anatole nous quitte : cette entrevue dont l'idée me faisait frémir, a eu le plus heureux résultat; cette violente commotion a pour ainsi dire retrempé leurs ames; je soutiendrai le courage de Cécile, achevez de rendre Anatole à lui-même.

Adieu, mon ami : les sentimens que je vous ai voués sont à l'épreuve du temps, du malheur et de l'absence.

LETTRE LXIV.

CÉCILE A ANATOLE.

Barèges, 1786.

Je ne sais, mon ami, quel changement singulier s'est fait en moi. En vous quittant mon cœur s'était brisé, et la douleur seule me faisait sentir que j'existais encore. Comment se fait-il qu'à mesure que je me suis éloignée de vous le calme soit insensiblement rentré dans mon ame, et qu'à deux cents lieues du seul être par qui et pour qui je vive, j'éprouve un bien-être indéfinissable, dont la source est dans ce même sentiment où mon désespoir avait pris naissance? L'espace et le temps peuvent donc rendre plus étroits, plus immédiats, les nœuds qui nous unissent? Il n'est donc aucun obstacle dans la nature qui puisse nous séparer! Depuis dix jours que vous êtes loin de moi, je ne vous ai pas quitté, et, je le dis en rougissant, c'est à peine si le souvenir de ma tendre mère, si la présence de ma tante, de la meilleure des amies, a pu distraire un moment ma pensée du seul objet qui l'occupe, du seul espoir qu'elle embrasse.

Je ne vous rendrai point compte de notre voyage jus-

qu'à Bagnères. Qu'aurais-je à vous dire, mon ami? que la douce illusion de Tours s'est reproduite sur toute la route; que je n'ai vu que votre image; que je n'ai entendu que le son de votre voix, et que cet amour fatal, auquel je m'abandonne avec terreur et délices, est la seule consolation des tourmens qu'il me cause. Mon cœur se nourrit de sa peine, et son poison devient son aliment.

Ce n'est qu'en sortant du joli village de Tressons, et à la vue d'une nombreuse cavalcade de femmes et de jeunes gens que nous rencontrâmes sur la rive de l'Adour, que je m'aperçus que nous touchions au terme de notre voyage.

En entrant à Bagnères, je fus moins frappée de la grâce pittoresque de cette jolie petite ville, située au pied d'une vaste colline, à l'entrée de la vallée de Campan, que du bruit et du mouvement qui me parurent y régner. Nous ne trouvâmes qu'avec beaucoup de peine à nous loger près de la source du *petit bain*. A peine étions-nous installées dans la seule chambre vacante d'une maisonnette où se trouvaient cinq ou six autres locataires, que le maître de la maison vint nous apporter la liste imprimée des *baigneurs*, en nous priant de vouloir bien lui donner nos noms pour être inscrits dans la liste supplémentaire. Sans attendre la réponse de ma tante, je m'empressai de lui dire que notre intention n'était point de séjourner à Bagnères, où nous ne ferions que passer pour nous rendre à Barèges. Notre hôte croyait sans doute nous faire changer de résolution en nous assurant « que les eaux de Bagnères étaient bien plus efficaces que celles de Barèges pour la guérison de nos maux qu'il ne con-

naissait pas; que cette petite ville et ses environs étaient ravissans, tandis que Barèges n'était qu'un misérable village et la plus triste des stations thermales; que nous n'y trouverions personne, tandis que Bagnères était cette année le rendez-vous de la meilleure et de la plus brillante compagnie de l'Europe. »

Je n'eus besoin de faire valoir auprès de ma tante que cette dernière considération, pour la déterminer à nous éloigner bien vite d'un lieu où il était impossible qu'elle restât deux jours inconnue.

Le lendemain donc à cinq heures du matin nous étions sur le chemin de Barèges, où nous descendîmes par la vallée de Bastan. Sa sauvage aridité, le calme solennel de la nature, le silence de cette solitude, semblaient dilater mon cœur; j'éprouvais quelque chose de l'émotion qu'on doit ressentir en rentrant dans sa patrie.

Quelqu'idée que j'eusse pu me faire de Barèges, l'aspect de ce lieu de désolation l'aurait surpassé. Du haut de cette route étroite par laquelle on descend ou plutôt on se précipite dans cet abîme, le village que l'on découvre, composé d'une soixantaine de maisons blanches, alignées dans une seule rue, vous offre l'aspect d'un cimetière pratiqué dans une carrière de marbre. Cette image vous suit dans toute la longueur d'une route semée çà et là de blocs de marbre que les avalanches entraînent du sommet des montagnes et laissent à découvert lors de la fonte des neiges.

Nous sommes logées au pied du pic de Saint-Justin, dans l'endroit le plus reculé et le plus sauvage de cet horrible coin de terre. La jolie maisonnette que nous

habitons appartient à l'un des deux gardiens qui restent dans ce village pendant l'hiver, époque à laquelle les propriétaires des soixante-quatre maisons dont il se compose se retirent dans les villes voisines pour échapper au danger des avalanches.

C'est là, mon cher Anatole, au pied de ces grandes montagnes qui semblent suspendues sur ma tête, au sein du remords et de la honte, que je viens cacher quelques jours d'une existence dont l'amour enchante les tourmens. Ma santé faible, incertaine, ajoute à ce calme effrayant dont je jouis dans une folle ivresse..... Que puis-je espérer ? que puis-je craindre, Anatole ? ne suis-je pas hors de la vie?... Je vous aime!...

LETTRE LXV.

MADAME DE CLÉNORD A MADAME DE NEUVILLE.

Beauvoir, 1786.

Que la religion est puissante, ma chère sœur! sans elle aurais-je pu apprendre sans mourir le fatal secret que m'a révélé ma fille avant de me quitter, et que ta clairvoyante amitié m'avait inutilement fait pressentir! Cécile aime son oncle !... de quoi servirait de rappeler le passé, et de qui pourrais-je me plaindre ?... de moi seule. Je me suis endormie dans une sécurité trompeuse; j'ai compté sur la probité de mon frère, sur la confiance sans bornes de ma fille, sur la force des principes religieux dont j'ai rempli son ame, et je n'ai pas voulu comprendre que le principal effet des passions est de nous dérober la connaissance de nous-mêmes... Ne nous occupons plus que de l'avenir... cherchons-y un recours contre une erreur fatale que je déplore... Ah! Cécile, Cécile! était-ce lui que tu devais choisir!...

Je n'ajouterai point à tes peines, mon enfant, en te peignant cet amour criminel des couleurs sous lesquelles il s'offre à mes yeux; et loin de te dire combien je souffre à l'idée de voir s'accomplir une union que la

nature, la religion et la loi condamneraient, je ne te parlerai que de mes efforts pour vaincre les obstacles qui s'y opposent : le plus insurmontable, le seul peut-être, est la résistance de mon mari.

Depuis votre départ je ne l'aperçois plus, il passe des journées entières enfermé avec le comte, et tout me porte à croire que le mariage de ce dernier avec Cécile est une chose arrêtée dans leur esprit : il semble que la répugnance invincible que je témoigne pour cet hymen ne fasse qu'irriter la volonté de l'un et le désir de l'autre.

Pour moi, chère sœur, je suis plus déterminée que jamais dans ma résistance à cette injuste oppression depuis que j'ai consulté notre vénérable curé, depuis longtemps ami de notre famille : j'ai mis ma douleur aux pieds de ce saint homme ; il m'a écoutée dans un pieux silence, et lorsque je l'ai interrogé en rougissant sur la conduite que je devais tenir en cette circonstance, voici en quels termes il m'a répondu : « C'est un devoir pour des parens de diriger l'inclination de leurs enfans ; mais ils n'ont pas le droit de leur faire violence, et l'obéissance qu'une femme doit à son mari ne saurait aller jusqu'à le seconder dans l'abus qu'il peut vouloir faire de son autorité paternelle. Quant au désir que vous témoignez de voir tomber l'obstacle religieux qui s'oppose à l'accomplissement d'un hymen que réprouvent également la religion et la morale, je ne puis vous promettre de faire mes efforts pour les lever, avant que vous ne m'ayez donné par écrit et confidentiellement l'assurance que cette union est devenue *indispensable*. » Si j'ai bien compris le sens de ce dernier mot qu'il a répété plusieurs fois, c'est au cœur de Cécile d'y répondre.

» Mon enfant, c'est à toi que s'adressent les dernières lignes de ma lettre; mesure courageusement ton amour et tes forces : vois ce que ta raison, ton esprit et ton ame peuvent encore exercer d'influence sur un sentiment si funeste à ton repos et au nôtre; fais réflexion aux suites presqu'inévitables d'une passion qui étonne la vertu, qui absorbe toutes les affections de ton ame, et qui peut rompre les liens d'une famille dont tu es l'amour et l'honneur.

» Tu le vois, nous n'avons plus d'espoir qu'en toi seule, et notre sort est encore entre tes mains. »

LETTRE LXVI.

CÉCILE A MADAME DE CLÉNORD.

Barèges, ... 1785.

Quels adieux je vous ai laissé, ma tendre mère ! et quelle récompense de tant de soins et de tant d'amour ! Cécile, l'objet de votre orgueil maternel, formée sous vos yeux à la vertu dont elle trouvait en vous un modèle achevé, Cécile obligée de fuir pour cacher sa honte !... Ayez pitié de moi, ma mère, et lisez encore dans ce cœur où vous avez régné si long-temps sans partage. Vous m'accusez d'avoir trompé votre confiance, en nourrissant dans le secret une passion criminelle; mais comment aurais-je pu vous en révéler l'existence ? Cette vertu dont vous aviez pénétré mon ame ne m'avait pas moins appris à sentir qu'à penser, et je me livrais au sentiment que m'inspirait votre frère avec toute la sécurité de celui que j'éprouvais pour vous; ses progrès et sa violence même ne me causèrent aucune crainte. Je le mesurais sur l'attachement que je portais à ma mère ; eh ! comment l'aurais-je combattu cet amour que je voyais partagé par tout ce qui m'entourait ? Mon admi-

ration pour Anatole me semblait dictée par l'admiration des autres, et cette supériorité qui le distinguait à mes yeux, chacun s'empressait de la reconnaître.

Un moment vint sans doute où je ne pus me méprendre sur la nature de mes sentimens ; le sommeil n'approchait plus de mes yeux ; je m'interrogeais dans le silence des nuits ; je pleurais et je frémissais à l'idée de vous instruire de ce qui se passait en moi. Tombée dans un profond découragement, bientôt je ne pleurai plus ; les larmes les plus amères sont celles qu'on ne verse pas ; elles retombent sur le cœur. Déjà il n'était plus temps de parler ; mon secret m'était révélé en présence de la mort, et je résolus de l'enfermer avec moi dans la tombe. Mon crime fut d'en avoir rendu dépositaire celui que je croyais l'innocent auteur de mes maux ; il me sauva la vie en m'avouant qu'il était mon complice. Il m'aimait, je ne voulus plus mourir. Devais-je corrompre la joie que vous causait mon retour à la vie, en vous annonçant à quel prix je l'avais recouvrée ? Je n'en eus pas le courage, et ne m'occupai dès-lors qu'à justifier à mes propres yeux mon déplorable amour.

« L'innocence n'est pas la vertu, m'avez-vous dit souvent, mais les combats qu'elle soutient en ont quelquefois le mérite. » Le ciel m'est témoin des efforts que j'ai tentés, des secours que j'ai cherchés aux pieds des autels, et j'ose croire que, s'il eût condamné mon amour, il ne m'eût point arrachée au trépas qui pouvait seul m'en délivrer.

Cette passion dont le germe était renfermé dans mon cœur, sans Anatole y fût restée stérile : s'il ne m'avait aimée, qu'eussé-je fait au monde ?....

Le prêtre que vous avez consulté a besoin pour lever l'obstacle religieux qui s'oppose à notre hymen, que vous le déclariez indispensable, et c'est moi que vous interrogez sur la réponse que vous devez lui faire !.. O la meilleure des mères, si cette union n'était nécessaire qu'à ma vie, à celle d'Anatole, je ne croirais pas que vous puissiez faire le serment que l'on exige de vous ; mais ma tante m'a expliqué toute la valeur, toute l'étendue de ce mot *indispensable*, et j'en dois prendre sur moi la coupable responsabilité ; puissiez-vous ne pas cesser d'aimer votre fille, en cessant de l'estimer ; et pour me pardonner l'aveu auquel je me condamne, ne cherchez pas à en pénétrer le déplorable mystère.

De quelle punition n'est-il pas déjà suivi, puisqu'il retient sur mes lèvres l'expression de tous les sentimens de respect, d'obéissance et d'amour dont j'avais tant de plaisir autrefois à vous donner l'assurance !

—

LETTRE LXVII.

ANATOLE A CHARLES.

D'Orléans, ... 1786.

Je suis tes conseils, mon ami, je m'occupe, je travaille, et je cherche à faire diversion, par l'étude, à cette ardeur corrosive qui s'attache à moi comme la robe de Nessus. Je me dis avec toi, qu'en m'élevant à la contemplation des hautes-vérités philosophiques, en tenant mon attention tendue sur les méditations les plus abstraites, je fatiguerai mon esprit, et que la lassitude de ma pensée usera peut-être cette fièvre ardente qui me consume.

Dans cette retraite studieuse, où tu es venu m'installer, où je dispose d'une des plus riches bibliothèques de l'Europe, je suis déjà parvenu à courber des heures entières mon attention sur cet amas de livres que je suis obligé de consulter pour établir les bases de mon travail. Ce n'est point pour la gloire dont je suis désenchanté, ce n'est point pour l'avenir auquel je renonce, que je me donne une tâche à remplir sur la terre; c'est pour justifier, à mes propres yeux, le scepticisme où je me ré-

fugie ; c'est pour échapper, aussi long-temps qu'il me sera possible, à la conviction qui me presse d'une aveugle fatalité à laquelle le monde est soumis, et dont je suis un des plus déplorables exemples. Si je voulais flatter les hommes, je ne serais pas embarrassé de les séduire par des paradoxes, et je trouverais aussi facilement qu'un autre à opposer des sophismes consolateurs à des raisons désespérantes ; mais dans la sévère impartialité de mes jugemens, sans acception d'intérêt, de vœux, d'espérances, je cherche la vérité, au risque de la maudire après l'avoir trouvée.

De l'homme et de sa véritable destination. Ce titre t'indique clairement le but et la première pensée de mon ouvrage : à moins de retomber dans cette théorie du hasard, que tu repousses peut-être avec plus d'amertume que de réflexion, on doit reconnaître que l'être qui se qualifie lui-même de raisonnable, a été jeté sur ce globe dans une vue quelconque, pour remplir certains devoirs et arriver à certaine fin.

J'admets ce principe dans toute sa rigueur, et pour arriver à la solution du problème qu'il me présente, j'interroge toutes les classes de la société. Quelle incohérence dans les réponses ! Je m'adresse à ce prêtre : « La destination de l'homme est d'être moine, et le monde est une confrérie de capucins. — Commentez Ulpien, me dit un autre homme en robe ; l'étude de la jurisprudence est le plus noble emploi de la vie : » A entendre ce poëte, ce peintre, ce musicien, nous ne sommes ici-bas que pour arranger des mots, imiter des formes, ou combiner des sons : ainsi, la faiblesse de nos intelligences s'agite péniblement dans l'atmosphère épaisse des pré-

jugés, où elles s'enfoncent de tout le poids d'une stupidité héréditaire, et nous mourons de fatigue comme l'écureuil dans sa cage, après avoir long-temps couru sans avancer d'un pas.

Quel est, en dernière analyse, le résultat de cet amas indigeste de lois, d'institutions qui régissent les sociétés humaines? Et quelle destination morale peut-on supposer à ces troupeaux d'esclaves, couverts de haillons ou d'oripeaux, et gouvernés d'un bout de la terre à l'autre, par la peur du bâton, du glaive ou du lacet? En tout pays la tyrannie des princes, l'insolente bassesse des grands, la servilité des peuples, le mépris de l'humanité, la perversion des droits et des devoirs est si complète, si évidente, que le moraliste qui croirait pouvoir en prédire le terme ou seulement en prévenir les derniers effets, passerait avec raison pour un insensé.

Dis-moi, mon ami, qui pourrait contempler sans effroi cet immense champ que l'on appelle le monde, où quelques vautours planent sur leurs proies saignantes, dont ils se partagent les lambeaux? Partout la vertu sans asile, la vérité sans organe, la faiblesse sans appui, tendant la gorge au crime tout-puissant; partout le vice honoré, l'erreur en crédit, la force opprimant la justice.

Je le dis à regret, mais avec conviction, cette immoralité profonde est plus encore dans les institutions sociales que dans le caractère générique de notre espèce. Ce sont elles, en tout pays, qui prescrivent l'obéissance absolue aux volontés d'un despote imbécille ou sanguinaire; ce sont elles qui autorisent la vénalité, qui consacrent le parjure, qui étouffent dans le cœur de l'homme le sen-

timent de la pitié, seul don de la nature où l'on reconnaisse en lui l'empreinte d'une main divine.

L'homme paraît être porté au bien par les qualités de son ame, aux grandes pensées par la force de son esprit; mais en naissant il tombe sous le pouvoir d'un mauvais génie, fondateur des sociétés, qui se plaît à détruire, à corrompre l'œuvre d'un principe meilleur. L'homme est né bon, mais la société où il est destiné à vivre, roule dans un cercle d'esclavage, de vices et de souffrances, où il se dénature et se pervertit. Voilà tout mon livre.

P. S. Je n'ai pas encore de nouvelles des Pyrénées, c'est de toi seul que j'en puis attendre, et tu sais tout ce que je donnerais pour un mot, un seul mot....

LETTRE LXVIII.

CHARLES A ANATOLE.

Champfleuri, 1786.

Je ferai aussi bien, je crois, de commencer ma lettre par le *post-scriptum :* lis donc vite, bien vite la lettre que renferme la mienne; relis-la une seconde, une troisième fois, dévore ce papier des yeux, couvre-le de baisers et de larmes....

Maintenant que ton front s'est éclairci, que ta poitrine s'est dilatée, et qu'un plus grand docteur que moi a porté le calme dans tes sens et dans ta pensée, je puis discuter un moment avec toi sur de tristes théories qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté, comme il me sera facile de t'en convaincre par cette citation d'un philosophe de l'antiquité, à qui Diderot seul a rendu justice.

« Le sage, dit Sénèque, trouve partout des motifs de se courroucer. Va-t-il au forum le matin ? il s'y rencontre avec des milliers d'hommes qui vont y porter des causes honteuses, lesquelles seront soutenues par des avocats plus vils encore que leur clients. L'un s'élève contre le testament de son père, au risque de prouver

qu'il est indigne d'y être inscrit ; l'autre diffame sa mère ; celui-là dénonce un crime qu'il a commis : ce juge, qui prononce sur une accusation de péculat, est plus coupable que ceux qu'il condamne ; la plus mauvaise cause est gagnée, grâce à l'éloquence du plaideur. Il y a autant de vices que d'hommes sur la terre. Vous réputez sages ceux qui porte la toge ! Détrompez-vous, chacun d'eux vit pour soi et cherche son intérêt aux dépens d'autrui : l'heureux est un objet d'envie ; le puissant un objet de crainte ; l'infortuné un objet de mépris. Le monde n'est qu'un immense cirque, où des animaux féroces, se disant raisonnables, s'observent, se trompent et se déchirent. Que dirai-je de nos guerres civiles, où les frères égorgent leurs frères ; où l'on voit des familles divisées par des factions ; des villes romaines incendiées par leurs propres citoyens ; des proscrits réfugiés dans des cavernes ; du poison jeté dans les fontaines publique? Citerai-je tant de tyrannies épouvantables, tant de mort, tant de ruines méditées dans le secret des conseils des princes ; tous les genres d'horreurs, de cruautés, de débauches devenus des titres de gloire et de triomphe? »

Mais après cette longue énumération de crimes et de folies, sais-tu, mon cher Anatole, ce qu'ajoute notre philosophe : « Si le sage l'est assez peu pour se mettre en courroux contre tout ce qui blesse sa raison, où s'arrêtera sa colère? dans la fureur, dans le délire? Non ; il est injuste, dangereux, il est inutile de se fâcher contre les maux inévitables. Héraclite, pleurant sans cesse sur les vices des hommes, en était le plus malheureux et le plus fou. Le vrai philosophe accepte sans murmure les conditions inévitables de l'existence : pour lui les hom

mes sont des malades qu'il traite avec douceur ; il étudie leurs maux et cherche à les soulager ne pouvant les guérir. »

Pardon, mon ami, si j'ai mis en avant le vieux Sénèque pour me dispenser de répondre plus directement à tes argumens qui ne sont après tout que des passions, et à tes sentimens que tu prends pour des idées.

Qui ! moi ? que je soutienne, dans toutes les règles de l'école, une thèse sur le manichéisme ? Non ferai-je, en vérité, du moins aussi long-temps qu'*elle* sera loin de toi ; il est vrai que lorsqu'elle sera de retour, cette doctrine de la domination d'un principe pervers se trouvera tout naturellement réfutée dans ton cœur. Mais Oromaze, à son tour, triomphera trop facilement d'Arimane, et tu me soutiendras alors que tout est *au mieux*, dans le même monde où tu crois aujourd'hui que tout marche à la diable. C'est à toi particulièrement que Montaigne a dit : *A qui il pleut sur la tête, l'Univers semble en orage. L'absolutisme*, Anatole, a toujours été le partage de ces esprits *excessifs* (je ne trouve pas d'autre mot pour rendre mon idée), qui portent dans leurs rêveries systématiques toute la fureur de leurs passions forcenées. Que le vice et le malheur occupent une grande place dans ce monde, c'est une vérité de fait, qui n'est susceptible d'aucune controverse sérieuse ; mais que le mal règne souverainement, que son culte soit la base de toute société humaine, c'est ce qu'on ne peut soutenir que dans un accès de fièvre chaude.

Cependant, si je dépouille un moment ta pensée de tout ce qu'elle a de personnel, je vois que le temps où

nous vivons est moins propre que tout autre à en favoriser le développement. Toujours des plaintes, mon ami; quoi! le siècle où nous vivons n'a-t-il pas ses qualités, ses vertus et sa gloire?

Tu le sais, toutes les puissances ont leurs courtisans et leurs ennemis; un siècle est aussi une puissance! Tandis que les éloges outrés et les censures amères éclatent de toutes parts, je me retire, comme Montaigu, *hors de la presse*, et je change ma qualité de contemporain contre celle d'observateur impartial: je me fais homme de postérité; j'essaie d'exercer sur les mœurs de mon temps une justice semblable à la terrible équité de l'avenir, et je m'efforce d'échapper aux influences qui m'environnent; pour me consoler du mal qui se fait, je vois le bien qui se prépare, et je jouis d'avance de l'ombrage de l'arbre que je vois planter.

Comment n'es-tu pas frappé, mon ami, de cette tendance universelle qui nous emporte hors de l'orbite politique, où la force d'inertie nous retient depuis si longtemps?

La révolution des idées est faite; elle entraîne nécessairement celle des choses, et nous sommes assez jeunes l'un et l'autre pour la voir s'accomplir.

Il y a, dans le cœur de la société, un principe d'irritation, un ferment intérieur qui se révèle comme les tremblemens de terre, par je ne sais quelles chaudes exhalaisons qui chargent insensiblement l'atmosphère qu'elles finiront par embraser. Ou toutes mes observations me trompent, Anatole, ou nous touchons à une crise terrible dont j'oserais presque annoncer les résul-

tats... Cette civilisation dont nous sommes si fiers, tient encore à la barbarie par des racines bien profondes; mais n'avons-nous pas vu récemment ce peuple américain, que l'on croyait sans ressources pour la gloire et pour la liberté, arborer à son berceau l'étendard de l'indépendance, et prendre, après cinq ans de combats, le premier rang parmi les nations du globe, si la liberté, la richesse et le bonheur règlent entre elles le droit de prééminence?

Mon ami, croyez-moi, le jour approche; un grand enfantement se prépare; les idées, les observations, l'expérience des siècles ne se sont pas accumulées en vain; grâce à l'imprimerie, les malheurs, les fautes, les exemples de nos pères n'auront point été perdus pour leurs enfans; la force des préjugés, l'orgueil des priviléges doit céder à cette puissance; elle est irrésistible, elle est vivante : encore quelques années et Ninive sera détruite. Mais comme le monde, bouleversé par le déluge, dut renaître fécondé par le limon que les eaux déposèrent à sa surface, j'oserais aussi prédire que l'Europe se relèvera plus belle, plus jeune, de cette catastrophe, dont Voltaire, Rousseau et Montesquieu ont découvert avant moi les premiers symptômes. Pourquoi faut-il que nulle amélioration sociale ne puisse se faire qu'aux dépens des générations qui l'entreprennent? Anatole, nous ne nous reposerons pas sous le feuillage de l'arbre que nos pères ont planté; peut-être même notre sang arrosera-t-il ses racines, mais nos neveux en recueilleront les fruits, et cela même est un bien dont je puis, au besoin, *m'escompter* la jouissance. Tu te récries sur le marivaudage de cette expression, et tu remarques très-judicieusement

que La Fontaine a dit la même chose en beaucoup meilleurs termes.

L'affaire est conclue en mon nom ; je suis, ou plutôt nous sommes possesseurs, depuis hier, du château des *Bruyères*.

Nous y avions été passer deux jours, la semaine dernière, avec M. d'Amercour et sa fille ; Pauline m'a fait les honneurs du *donjon* paternel avec une grâce infinie, et nous avons été ensemble rendre visite à la nourrice de Cécile, dont la petite ferme dépend, comme tu le sais, du domaine dont te voilà seigneur suzerain, moyennant quatre-vingt mille francs. M. d'Amercour est dans la joie de son ame d'avoir enfin trouvé un acquéreur pour ce petit royaume des Bruyères, où il n'avait pas mis le pied depuis dix ans. Tu pourras faire du manichéisme tout à ton aise, si le cœur t'en dit encore, quand tu viendras l'habiter : je défie tous les Prévôt, tous les Baculard du monde, d'imaginer quelque chose de plus romantique que ce vieux castel, bâti du temps de Louis XI pour le moins, au milieu d'un étang où des milliers de grenouilles ont élu leur domicile, et dans un pays où tous les sangliers de la terre se sont, je crois, donné rendez-vous. N'importe ; *hoc erat in votis*...

Cette acquisition m'a presque allié à la famille de M. d'Amercour, et me met en communication journalière avec celle de Beauvoir. J'ai un prétexte naturel pour me fixer dans ce pays, en attendant que madame de Neuville m'en fournisse un meilleur. Surcroît d'agrément et de convenance ! la nourrice m'a appris confidentiellement qu'il revenait des esprits au château des *Bruyères ;* j'espère bien que nous ne leur feront pas peur.

Adieu, je vais demain à Blois pour y passer notre contrat.

P. S. Tu me diras, quelque jour, pourquoi ce vieux château a tant de charmes pour toi. C'est une confidence que tu ne m'as pas encore faite.

LETTRE LXIX.

CÉCILE A PAULINE.

Barèges, 1787.

Qui l'eût dit, Pauline, il y a trois ans, lorsqu'assises sur le pied de mon lit dans le dortoir de Laguiche, nous nous promettions avec tant d'assurance de ne jamais nous séparer, que je dusse sitôt manquer à notre parole !..... Mon corps est bien malade, mon ame est bien triste, Pauline; mais peut-être la douleur la plus vive que j'éprouve naît-elle de l'impossibilité de m'entretenir avec toi..... Pourquoi t'affliger ? tu connais le fond de mon cœur, et je n'ai plus rien à t'apprendre...

J'ai traversé bien des pays pour arriver dans la solitude sauvage que j'habite près de Barèges, avec ma tante la meilleure, la plus aimable et la plus indulgente des femmes. Si tu savais, Pauline, tout ce que je lui dois d'amour et de reconnaissance !. Vivrai-je assez pour m'acquitter? Les eaux de Barèges sont beaucoup moins à la mode cette année que celles de Bagnères, tous les malades comme il faut se sont portés sur ce dernier point, et cette raison n'a pas peu contribué à nous fixer à Barèges. Nous

y sommes presque seules, ou du moins le petit nombre de personnes qui s'y trouvent paraissent décidées à vivre ainsi que nous dans la retraite la plus profonde. Nous n'avons fait ni reçu aucune des visites d'usage; et comme dans nos promenades nous cherchons toujours les lieux les moins fréquentés, il est exact de dire que depuis cinq jours que nous sommes ici, je n'ai pas encore entrevu un seul des étrangers qui habitent avec nous ce vaste souterrain.

Depuis que je suis au pied des Pyrénées, j'ai découvert que la nature, en me faisant naître dans un pays de plaine avait trompé ma destination. Combien je me plais au sein de ces montagnes, sur le penchant de ces abîmes, dans la profondeur de ces vallées, dont l'image éloignée m'aurait autrefois glacée d'épouvante! Pourquoi cette contradiction entre mes penchans et mon caractère, entre mes goûts et mes habitudes? Je pleure, je rougis, Pauline, et j'entends ta réponse...

Cette lettre, ma bien chère amie, est la seule que tu recevras de moi pendant mon absence. Le silence auquel je me condamne ne te surprendra pas; les tendres épanchemens de l'enfance ont aussi leur mystère, et je sais que mes lettres ne sauraient te parvenir sans passer sous des regards étrangers; peut-être même n'est-il pas sûr que celle-ci leur échappe. Aussi chaque ligne porte-t-elle l'empreinte de la crainte qui me préoccupe. Adieu, Pauline. Ton amitié faisait autrefois le charme de ma vie, elle en est aujourd'hui la consolation.

LETTRE LXX.

ANATOLE A CÉCILE.

Orléans, 1787.

Ah Cécile, comment te peindre mon bonheur, mon ivresse en recevant ta première lettre des Pyrénées ! j'en avais tant besoin !.... c'est hâter un doux moment que de s'en occuper. Quelque empressé que je fusse de l'ouvrir, je ne me sentais pas assez fort pour augmenter l'émotion qui s'était emparée de moi. Je tins quelques momens mes yeux attachés sur l'adresse ; j'en baisai l'un après l'autre les caractères, pour rien au monde je n'aurais voulu rompre le cachet où sont gravées les cinq lettres A. T. P. L. V. dont seuls nous avons le secret : avec quel soin j'ai détaché cette adorable empreinte !

Enfin je te lis, je t'entends, je te vois..... Si je pouvais douter qu'une même étoile présidât à notre destinée, une circonstance de ton voyage, dont tu me rends compte à la fin de ta lettre, suffirait pour m'en convaincre : pourrais-tu croire, Cécile, que ce soit le hasard qui t'ait conduite à Barèges dans la même maison où je me trouvai avec ma mère il y a aujourd'hui même dix ans ? Je vois ta surprise... interroge ma sœur, elle se rappellera ce voyage de Barèges où j'accompagnai ma mère, et à la

suite duquel je m'embarquai pour l'Amérique... Hélas! je ne devais plus la revoir !.. Oui, Cécile, nous logions au pied du pic de Saint-Justin, dans la maison d'un gardien de la ville ; un perron de cinq ou six marches, trois croisées de face, un balcon de pierre, une petite terrasse entourée d'une balustrade en bois ; c'est bien cela, n'est-il pas vrai? Je parierais que tu occupes ma chambre, celle qui donne sur le gave ; regarde bien : si la même maison subsiste encore, tu trouveras sur le morceau de verre étamé, qu'on appelle une glace, au-dessus de la cheminée en marbre rayé du pays, ces mots que je me souviens d'y avoir gravés avec une épingle à tête de diamant : *Anatole et sa mère* (juillet 1776).

Conçois-tu mon bonheur de pouvoir à tout moment me transporter auprès de toi par la pensée ; de te suivre à chaque pas dans les lieux qui me sont connus ?

Il est onze heures du soir : tu sors de la chambre d'Emilie pour entrer dans la tienne ; tu t'assieds à un petit secrétaire au pied du lit ; il doit y être encore, car il n'y a pas dans *notre* chambre une autre place pour ce meubles ; tu relis ma dernière lettre, les larmes roulent dans tes yeux ; tu ne distingues plus les caractères : qu'importe ? chaque ligne n'exprime-t-elle pas la même pensée ? Je t'aime, je t'adore, je meurs de ton absence....

J'ai suivi les conseils de Charles et les tiens, mon bon ange ; j'ai mis entre cet odieux comte de Montford et moi assez de distance pour ne pas craindre de le rencontrer ; la seule pensée de cet homme fait bouillonner mon sang ! Non, la terre ne nous portera pas long-temps tous les deux...

Après avoir écrit à ta mère que j'allais faire un voyage à Paris pour y terminer les affaires de madame de Neuville, j'ai été me claquemurer à Orléans chez mon vieux professeur de philosophie : Charles m'annonce que je n'y ferai pas un long séjour. Où vais-je? C'est un secret que t'apprendra la date de ma première lettre ; qu'il te suffise de savoir aujourd'hui, ma Cécile, que le même Dieu qui nous rassemble à Barèges, nous réunit plus délicieusement encore dans la solitude où je vais avec toi attendre ton retour ! ton retour !... Ma bien-aimée, te sentir là.... sur mon cœur? crois-tu qu'on ne meurt pas de joie? Il y a des momens où j'ai peur que ma raison ne s'éteigne, où ma pensée, mes sens, tout moi se révolte contre la triste réalité qui m'assiége ; je ne puis croire à ton éloignement, Cécile ; il est impossible qu'on nous ait séparés, puisque tu vis, puisque je respire ; non, tu ne m'as pas quitté, tu vas venir, je t'attends, et chaque pulsation de mon cœur est une volupté... Mais bientôt l'illusion se dissipe et mon fantôme adoré s'évanouit. Hélas ! on est éveillé quand on raconte son rêve....

Tu ne me parles pas de ta santé, et je n'ose t'en parler moi-même ; quel est donc ce sentiment dénaturé qui me ferme la bouche ! Adieu, moitié de ma vie ; je mens. Cécile, ma vie est en toi tout entière, et pour en retrouver l'étincelle, je me réfugie dans ton propre cœur.

Ma sœur verra ma lettre, et n'y trouvera pas un seul mot pour elle ; mais elle jetera les yeux sur toi, et toute mon ame lui sera révélée ; elle saura de quelle admiration, de quelle amitié, de quelle reconnaissance je paie ses bienfaits.

LETTRE LXXI.

ANATOLE A CHARLES.

Orléans 1787.

Je ne le nie point, Charles; *sa* lettre et quelques lignes de la tienne ont eu plus d'influence sur les variations de ma pensée que tous les argumens de Sénèque et de la raison; mais ne puis-je pas y trouver une preuve de plus de la triste condition des hommes ? Qu'est-ce, après tout, que cette raison soumise elle-même à tous les caprices des passions qu'elle condamne ?

Je sens ou du moins je crois sentir en ce moment que les hommes ne sont pas aussi méchans que je le disais ; mais sont-ils moins malheureux? Nés pour connaître la vertu, pour l'aimer, pour la suivre, un instinct fatal les pousse sans cesse à s'armer contre elle ; toujours en lutte avec eux-mêmes et en contradiction avec leur conscience, trompés dans leurs vœux innocens, fatigués de leurs désirs coupables, désabusés de toutes leurs espérances, imagine, si tu peux, dans les enfers qu'ont inventé les hommes, un supplice comparable à celui de l'existence humaine.

Quelle est, quelle peut-être l'intention d'une intelligence supposée bonne, toute puissante, éternelle, et qui condamne des millions de générations à l'inconcevable torture de l'existence telle que ton Dieu l'a faite? Ne vois-tu pas que la dissonnance des principes et des actions, des obligations et des devoirs, des vérités et des croyances, est partout établie; qu'en tous temps, en tous lieux, la plainte est le plus large tribut que le ciel obtienne de nous et la part la plus sincère de notre dévotion?

Tout ce que je puis faire pour toi et pour Sénèque, qui est à cet égard beaucoup moins exigeant que toi, c'est de reconnaître dans l'homme un principe, si tu veux même un instinct moral, qui lui indique ce qui est bon, qui l'avertit de ce qui est bien, et dont il peut se servir comme d'une pierre de touche pour apprécier ses actions après qu'elles sont commises; c'est un flambeau qui s'allume par l'effet même de sa chute, et qui ne lui rend d'autre service que de lui en montrer la profondeur. N'est-il pas évident que la raison n'a été donnée à l'homme que pour lui faire sentir tout le malheur de sa condition? Penses-tu qu'il doive être bien satisfait de ce privilége qu'il a sur la brute, et qui ne consiste qu'à prévoir des maux inévitables, et ne vaut-il pas mieux, dis-moi, douter de la providence, que de la rendre responsable de toutes les erreurs, de toutes les extravagances de la nature?

» Pourquoi, me diras-tu avec Montaigne, reprocher à la nature le malaise de notre position, lorsqu'elle nous offre à toute heure, en tout lieu, le moyen de nous y soustraire. Tu souffres, ajoute-t-il, ne t'en prends qu'à

ta lâcheté! pour mourir, il ne ne faut que vouloir.» Ainsi, pour prouver que la vie est un bien, on se contente d'observer que les hommes ont peur de la mort; c'est prouver tout au plus que la mort est aussi un mal, et que l'espérance qui nous enchaîne à la vie est le plus funeste présent que la nature ait fait à l'homme, puisqu'elle l'empêche de mourir.

Ne vantera-t-on la bonté d'un créateur qui mêla de quelques instans de plaisir ces longues années de douleurs auxquelles il nous condamne? J'aimerais autant qu'on me fît l'éloge de ce tyran cruel qui faisait avaler quelques gouttes de liqueur spiritueuse à sa victime, pour l'empêcher de s'évanouir dans les tortures.

Le Créateur de cet aimable monde a doué l'homme, dans son inépuisable bonté, de mille fois plus de maux que n'en connaissent toutes les espèces d'animaux prises ensemble, et pour comble de bienfaits, il lui a fait cadeau de la prévoyance qui les lui fait craindre alors qu'ils n'existent pas, de l'imagination qui les augmente quand ils existent; et du souvenir qui les lui retrace quand ils ne sont plus. Grâce soit rendue à ta Providence!

Te charges-tu de m'expliquer cette énigme? Des êtres sensibles, raisonnables, sont réunis dans un enclos, comme des moutons dans un parc; ils y sont en proie à toutes les privations, à toutes les inquiétudes, à toutes les souffrances : la porte est ouverte, et personne ne sort.

Je passe en revue les sophismes aux moyens desquels on essaie, depuis quarante siècles, de nous réconcilier avec l'existence. « On est heureux quand on croit l'être. »

Que signifie cet aphorisme si souvent répété? Veut-on dire qu'on est heureux quand on est heureux? c'est une niaiserie digne de M. de la Palisse. Entend-on que notre bonheur dépend de notre volonté? c'est une absurdité. Dépend-il de ce misérable qu'un ulcère dévore, dont on scie les membres gangrénés, de se faire une jouissance de ses affreuses douleurs? Dépend-il de l'homme sensible et vertueux de rester indifférent à la trahison d'un ami, à la perfidie d'une maîtresse, à l'ingratitude de ses enfans? Non, ma volonté n'a d'influence ni sur mes sensations ni sur mes sentimens, et tous les efforts de la philosophie ne parviendront jamais à détruire des maux qu'elle m'apprendra tout au plus à supporter.

Si tu ne veux pas convenir que le gouvernement de notre misérable planète est tombé aux mains d'Arimane, tu avoueras du moins que ton Oromaze a le sommeil bien dur, ou qu'il abandonne au hasard le soin d'un monde qui tient trop peu de place dans la création pour être digne de sa surveillance. *Magna Dii curant, parva negligunt,* disait le stoïcien Balbus; dans mes jours d'indulgence, je suis de son avis.

Il ne tiendrait qu'à moi d'être aujourd'hui tout-à-fait du tien. Je suis si heureux de l'acquisition que tu viens de faire, et de l'asile que tu me donnes au château des Bruyères! la lettre de Cécile m'a fait tant de bien, que je veux prendre pour réel et durable le calme enchanté dont je jouis, et qu'un moment de réflexion ferait disparaître. Chez moi, le cœur ramène toujours la pensée à sa dépendance; c'est dans cet esprit que je me remets au travail, et que je commence un chapitre sur les *compensations,* où je prends ces mots pour épigraphe : « Il est

des momens qui peuvent avoir le prix d'un siècle, comme une pierre précieuse peut renfermer, sous un très-petit volume, la valeur d'un royaume. »

Je ne manquerai pas de placer, comme mémoire, dans ce chapitre, ta prédiction du grand enfantement qui se prépare, et d'où naîtra une France nouvelle, libre du joug des préjugés et des priviléges, où règneront fraternellement la liberté, la gloire et la justice ; je dirai, si tu veux, que cette terre régénérée sera habitée par un peuple de héros et de sages, heureux sous l'empire des lois qu'ils se seront données à eux-mêmes, et qu'il ne sera permis à aucun citoyen, tout puissant qu'il soit, d'enfreindre impunément. Je dirai toutes ces belles choses, Charles, mais je te rendrai responsable de l'événement.

LETTRE LXXII.

CHARLES A ANATOLE.

Champfleury, 1787.

Voila donc tout ce que tu peux faire pour nous ! L'effort est magnanime, en vérité ; je ne te conseille cependant pas de faire sonner si haut ta conversion ; Cécile n'en serait pas satisfaite, je t'en préviens. De manichéen tu te fais athée ; j'aimerais encore mieux te voir élever des autels au diable, que de t'entendre soutenir cette déplorable doctrine du hasard qui gouverne et conserve l'œuvre de l'intelligence. Hâte-toi, mon ami, d'abandonner un système aride, au fond duquel tu ne saurais jamais trouver qu'erreurs, inconséquences et néant. Que signifient ces plaintes éternelles contre la Providence, que l'on accuse et que l'on nie tout à la fois, sinon l'orgueil de ces ames vagabondes, si j'ose parler ainsi, qui, se trouvant à l'étroit dans les bornes de l'humanité, essaient en vain d'en franchir les limites, et demandent à l'auteur de toutes choses un secret qu'il ne saurait leur révéler sans les faire participer à sa propre essence ?

L'homme est l'instrument de ses propres misères ; doué

de tant de moyens de jouissance, par quelle injustice accuse-t-il la Providence de la liberté qu'elle lui laisse de faire servir à son supplice l'intérêt de conservation dont elle l'a pourvu? N'a-t-il pas, comme moyens de bonheur, la raison, la prévoyance, la mémoire? N'a-t-il pas la liberté de choisir? Tous les élémens de sa félicité sont à sa disposition; s'il les emploie sans règle, sans mesure, sans proportion, s'il tarit en quelques jours une source de richesse qui devait suffire à ses besoins d'un siècle, qu'il ne s'en prenne qu'à lui des maux qu'il se fait et dont le ciel avait voulu le garantir.

Mon cher Anatole, en fait de passions, l'homme très-sage et l'homme très-fou en sont pour l'ordinaire exempts : c'est dans la moyenne région que se forment les orages. Tu avais tout juste ce qu'il faut de raison et de folie pour vivre au milieu des tempêtes, et jusqu'ici tu n'as pas manqué à ta destinée. Mais une nouvelle carrière s'ouvre devant toi! Instruit par le naufrage, éclairé par l'expérience, tu te crois en droit d'instruire les hommes et de leur faire connaître leur véritable destination. Pour commencer une pareille tâche, peut-être aurait-il été prudent d'attendre que ton cœur, plus calme, fût plus désintéressé dans cette grande question; n'importe, tu as l'esprit juste, l'argument irrésistible, et c'est pour n'être pas forcé d'en admettre les conséquences, que je commence par nier le principe destructeur sur lequel tu prétends les appuyer.

La providence est le nom de baptême du hasard; cette boutade philosophique, ou plutôt anti-philosophique d'une femme de beaucoup d'esprit, réduit à son expression la plus simple la proposition dont tu fais la base

de ton système. Ainsi, mon ami, tu t'obstinerais à ne pas voir que tout s'enchaîne dans la nature comme dans un bon raisonnement, que ce qui arrive est une conséquence nécessaire de ce qui est arrivé, et le résultat infaillible d'un accord inviolable, dont la cause première est évidemment une intelligence suprême, unique et bienfaisante.

Pour peu que tu sois content de la prochaine lettre des Pyrénées, je m'attends, de ta part, à une concession nouvelle, que je n'accepterai pas, je dois t'en prévenir. Tu conviendras qu'il existe une Providence générale; mais tu soutiendras encore qu'elle ne s'étend pas aux individus. A ce sujet, je ne te ferai pas le reproche que Calchidias adressait à Aristote, de croire que la Providence ne s'étendait pas au-dessous de la lune, car tu sais fort bien que la lune, par rapport à la terre, n'a ni dessus ni dessous, et qu'il serait par trop ridicule de supposer que la force expansive de la Providence vint expirer à quatre-vingt-trois mille lieues de notre chétive planète. Je te prêterai une objection plus raisonnable : il y a du mal sur la terre; ce mal ne peut être l'ouvrage de la Providence : donc la Providence, qui a la direction générale de l'univers, ne s'occupe pas des choses humaines. Tu peux presser cette objection des épicuriens de toute la force de Lucrèce; me montrer les rochers inaccessibles, les déserts sauvages, les poisons, les débordemens, les tempêtes, les monstres des forêts et des villes, je te répondrai, avec Bayle, que Dieu a établi dans l'univers des lois générales, suivant lesquelles toutes les choses particulières, sans aucune exception, ont leur usage propre, et qu'il ne conviendrait ni à sa jus-

tice ni à sa providence de déroger à ces règles générales par de perpétuelles exceptions. L'*Essai sur l'Homme*, de Pope, n'est que le développement de cette vérité fondamentale, dont le plus simple examen conduit à reconnaître :

« Un Dieu sage dont l'immuable volonté est un immuable attachement à l'ordre dont il est l'auteur ;

» Un Dieu bon qui a doté ses créatures de tous les biens particuliers qui se concilient avec le bien-être universel ;

» Un Dieu juste qui rémunère et punit dans un autre ordre de choses, les actions qu'il est forcé de laisser, dans celui-ci, sans punition ou sans récompense ;

» En un mot un Dieu dont la toute-puissance ne s'arrête qu'à l'absurde, c'est-à-dire à l'impossibilité de faire le mal qui répugne à son essence. »

Tel est, mon ami, le Dieu que la raison et la conscience du genre humain proclament d'un bout du monde à l'autre : tel est le Dieu qu'*il faudrait inventer s'il n'existait pas :* je t'ai si souvent entendu confesser cette doctrine dans nos entretiens particuliers, que tu ne pourrais, sans crime, y renoncer dans un ouvrage dogmatique auquel le prestige d'un beau talent et d'un esprit supérieur peut donner une haute influence.

Je sais combien les philosophes anciens, les pères de la nouvelle Église et quelques philosophes modernes, ont entassé d'argumens, de déclamations et de sophismes, pour obscurcir et dénaturer, en l'analysant, cette question du mal physique, du mal moral et de la mort, entrant comme élémens indispensables dans l'œuvre de Dieu ; je ne dispute point avec les docteurs, j'interroge

la nature et la raison, et je demande que deviendrait le monde sans le mélange des biens et des maux? Que serait la vertu sans le contraste du vice? Sans la conscience du juste et de l'injuste, Caton, Barnevelt, Malesherbes ne seraient-ils pas au même rang dans l'estime des hommes que Séjan, Jeffries et Lœubardemont? Sans la mort que serait la vie? Réponds à ces questions, mon cher Anatole, dans le silence des passions, dont tu prends trop souvent conseil, et tu sentiras le besoin de reposer ta pensée sur le principe fécond d'une Providence éternelle.

Ce principe adopté, j'abandonne sans inquiétude à la justesse de ton esprit, à l'élévation de ton ame, et même aux écarts de ta brillante imagination, l'exécution d'un monument philosophique dont je n'ambitionne que l'honneur d'avoir posé la première pierre.

Assez de philosophie pour cette fois, et descendons à l'ignoble tracas des affaires terrestres. Je n'allongerai ma lettre que de quelques lignes : le contrat est signé ; nous sommes propriétaires du plus gothique manoir de France, et j'irai te chercher vendredi soir pour t'installer aux *Bruyères*, d'où je t'écris au milieu des ouvriers que j'ai amenés de Blois, ne fût-ce que pour nettoyer une ruche de chauve-souris dont tu ne manqueras pas de vouloir faire ta chambre à coucher, car c'est le seul point du château d'où l'on aperçoive la ferme.

Je ne te dis rien des habitans de Champfleury, sinon qu'Albert, au grand regret de Pauline, est parti pour Brest, où il va passer l'examen de M. Bezou; rien des habitans de Beauvoir, sinon que les conférences entre le comte de Montford et ton beau-frère se continuent,

et qu'il est question d'une course qu'ils doivent faire ensemble à Chanteloup, et à laquelle je suppose un but particulier. Je te communiquerai mes soupçons ; je ne suis pas content de la santé de madame de Clénord, et son médecin traite trop légèrement l'affection hépatique dont je la crois atteinte.

LETTRE LXXIII.

CÉCILE A ANATOLE.

Barèges, 1787.

Je les ai lus!... ils y sont encore : *Anatole et sa mère;* mais le prodige n'eût pas été complet; au-dessous de la même main, de cette main dont je reconnaîtrais la trace la plus légère imprimée sur le sable, *14 juillet* 1776.... Et c'est dans ce même lieu, dans ce même mois, à ce même jour, que dix ans après.... Je tombe à genoux, je jette un cri, ma tante accourt... et je n'ai que la force, en lui montrant du doigt l'inscription, de répéter, en fondant en larmes : *Anatole et sa mère....*

Ah! mon ami, comment te peindre mon ravissement à la vue de ces caractères chéris! Mon cœur s'est rempli d'espoir, comme s'il y avait encore pour moi de l'espoir au monde!... Quelle réflexion dans un pareil moment! que je suis ingrate, Anatole! Et comment puis-je me plaindre d'une existence que je ne consentirais à changer pour aucune autre sur la terre! Mes idées s'étaient perdues dans l'immensité de ma douleur. Après un accablement extrême, n'est-ce pas renaître à l'espérance, au

bonheur même, que de distinguer ce que je souffre, et pour qui je souffre!

Ne me gronde pas, mon ami, des idées incohérentes auxquelles je m'abandonne sans réflexion; elles naissent du combat perpétuel de mon cœur et de ma raison; songe que je veille dans les regrets, que je m'endors sur mes larmes. Nous nous reverrons, Anatole; nous ne nous séparerons plus jamais, n'est-ce pas?... Ah! si je puis vivre jusqu'à ce moment; si je peux te revoir, il me semble que mes yeux ne pourront plus se détacher de dessus toi; mon Dieu, que je t'aime!... et tu n'es plus là!.... Et moi, où suis-je?...

J'avais passé les premiers jours depuis mon arrivée à cette petite fenêtre que vous connaissez, et dont la vue commande un paysage borné, mais borné par les Pyrénées. Je ne pleurais plus, je ne souffrais plus; j'assistais à la dissolution de mon être. Votre première lettre, en réveillant mes douleurs, m'a rendue à la nature. Je me suis reproché, comme un acte d'égoïsme, l'indifférence avec laquelle je me sentais mourir. Une voix inconnue s'éleva dans mon sein, et me demanda compte de cette vie qui n'appartient plus à toi seul. Je sortis tout-à-coup de cet affreux engourdissement, et je promis à ma tante de reconnaître ses tendres soins, son adorable bonté, en sortant de cette inaction profonde, de ce silence perpétuel ou j'étais ensevelie.

Madame de Neuville n'a point tardé à mettre mon obéissance à l'épreuve; elle a exigé que je parusse à *l'assemblée* où se réunissent matin et soir les personnages de la classe opulente, qui se trouvent à Barèges en beaucoup plus grand nombre que je ne l'avais cru d'abord.

Comme elle avait pris la précaution de s'assurer que nous n'étions connues de personne, mon refus n'aurait pas eu d'excuse raisonnable ; je me laissai conduire.

Ne dois-je pas craindre, mon ami, de vous donner de moi une idée bien singulière, en vous faisant l'aveu que cette visite a fait un moment diversion à mes chagrins? Si je vous cachais une seule des mes pensées, un seul des mouvemens de mon esprit, j'éprouverais quelque difficulté à vous faire l'aveu que je n'ai pas été tout-à-fait insensible au murmure d'approbation qui s'est élevé dans la salle de réunion au moment où nous y avons paru : voilà ma faute, mais voici mon excuse ; le plaisir que j'éprouvais à m'entendre louer, avait sa source dans le besoin que j'ai d'être aimée d'Anatole, et de justifier son choix à mes propres yeux. Cette bienveillance générale, dont je me voyais entourée, me semblait un titre de plus à ton amour, et j'étais tentée de répondre ton nom à chaque mot que l'on m'adressait, tant il me paraissait impossible que l'on me parlât d'autre chose.

Ma tante, qui avait sans doute la plus grande part à tant d'hommages, ne me fît pas l'injustice de se méprendre sur l'espèce de plaisir qu'ils me procuraient, et n'arrêta un moment mon attention sur quelques hommes distingués par l'éclat de leur nom et l'élégance de leurs manières, que pour en prendre occasion de mesurer la distance qui les sépare de Charles et d'Anatole.

Quelques heures passées dans ce lieu en ont fait disparaître le charme, et les attentions importunes de quelques jeunes gens nous en ont éloignées tout-à-fait ; ma tante elle-même n'a point tardé à se lasser de ce cercle où les plus inoffensifs se rendent pour tuer le temps, où l'ina-

nité du cœur et de l'esprit vient s'étourdir, au milieu d'un bourdonnement sans fin et sans raison, dans un chaos de fatuités rivales, que votre sœur a si bien comparé à cette confusion d'insectes ailés que l'on aperçoit tourbillonnant dans un rayon du soleil.

La première fois que nous avons paru à l'assemblée, madame de Neuville y a fait l'heureuse rencontre d'une madame d'Houdetot dont vous avez sans doute entendu parler : cette dame, déjà avancée en âge, a pris ma tante dans une véritable affection : elles ne se quittent pas, et, comme sa maison est près de la nôtre, nous passons notre vie ensemble, et l'on ne nous voit plus dans aucune réunion publique.

Maintenant que ma tante connaît le nouveau motif que j'ai pour aimer ma chambre, elle ne répugne point à m'y laisser seule et me permet quelquefois d'en sortir avec un vieux montagnard que nous avons pris à notre service, pour aller visiter les sites gracieux et pittoresques que l'on trouve au sortir de Barèges en descendant vers la petite ville de Luz.

Dans ma dernière promenade, le hasard m'a conduite dans une chaumière où j'ai réalisé pour d'autres le bonheur dont nous ne jouirons jamais sur la terre. Je vous conterai cette aventure dans une autre lettre.

Si tu as ouvert celle-ci avec précaution, mon cher Anatole, tu auras pu y trouver une feuille d'une rose sauvage que j'ai cueillie sous ma fenêtre : en la couvrant de baisers, je me suis dit que nos ames étaient unies, comme les nuances si douces et si tendres de cette feuille de rose.

Adieu, mon cher Anatole ; à toi pour la vie ; je ne sais si

c'est te dire pour long-temps, mais c'est du moins jusqu'au dernier battement de cœur de ta Cécile.

P. S. Ma santé se rétablit.... si je m'étais trompée.... si... Je frémis à cet espoir : ma tante ne le partage pas et je suis forcée de lui cacher la cause des larmes délicieuses que ses remarques me font répandre.

LETTRE LXXIV.

ÉMILIE DE NEUVILLE A CHARLES D'ÉPIVAL.

Barèges, ... 1787

Pourquoi vous écrirais-je plus souvent, mon tendre ami? Les lettres de Cécile, qu'Anatole ne manque pas de vous communiquer (à une seule circonstance près, dont je me vante avec modestie), vous disent en d'autres mots tout ce que j'aurais à vous répéter, que nous aimons, que nous souffrons de l'absence, que nous aspirons au retour, et qu'au milieu de tous nos chagrins, nous sommes, à tout prendre, peut-être les femmes les plus heureuses de la terre. Je regrette pourtant, quelquefois, de n'être pas venue ici dans une disposition d'esprit plus tranquille, vous y auriez gagné des lettres plus amusantes; la tête et le cœur plus libres, je vous aurais tracé quelques-uns de ces petits tableaux de chevalet, dont j'ai sous les yeux de très-piquans modèles. Mais lorsqu'un sentiment profond remplit l'ame, toute observation fatigue et déplait, parce qu'en s'y livrant nous nous éloignons de la seule pensée que nous aimions à retrouver; parce que nous en voulons à tout ce qui

nous empêche de nous rappeler à notre aise le dernier regard, le dernier mot du seul objet qui nous occupe. Tout modeste que vous êtes, mon ami, vous pourriez bien prendre ceci pour une déclaration, et je ne vois paspourquoi je ne vous laisserais pas le maître d'en penser tout ce qu'il vous plaira. Au fait, j'ai pour vous tant d'estime, tant d'amitié, tant d'admiration, que je ne veux point disputer sur le nom qu'il convient de donner au sentiment que vous m'inspirez : appelez-le donc amour jusqu'à ce que vous ayez trouvé mieux ; j'adopterais ce mot avec plus de confiance, si nous n'avions l'un et l'autre sous les yeux l'exemple à jamais effrayante de la passion terrible à laquelle cette expression est réservée. Pauvre Cécile, adorable enfant, quel ravage l'amour a fait dans tout ton être !.... « S'il est vrai, ma tante, me disait-elle hier, qu'on ne puisse être à la fois heureuse et sensible, qu'est-ce donc que la vie? qu'est-ce donc que le bonheur? » J'aurais bien voulu lui répondre qu'on pouvait être sensible sans faire à un autre le sacrifice de toutes ses facultés, de tous ses devoirs, de toutes ses vertus, mais je n'en ai pas eu le courage ; et peut-être, mon ami, si j'ose l'avouer à vous seul, étais-je plus près d'envier son erreur que de la combattre.

Je conçois plus facilement que je ne pourrais l'expliquer, le changement qui s'est fait en elle ; depuis que la certitude du péril a remplacé la menace, depuis qu'elle a placé toutes ses espérances dans l'objet même de ses craintes, Cécile est plus calme, et sa santé se fortifie de toutes les causes qui devraient l'altérer.

Nous avons été deux fois au cercle, et ce que vous

aurez peine à croire, c'est qu'après y avoir été trouvé charmantes, après nous être vu entourées d'adorateurs, parmi lesquels on comptait deux altesses, quatre ou cinq *lordschips*, et je ne sais combien d'excellences, nous sommes rentrées dans notre solitude avec la ferme résolution de n'en plus sortir. Le véritable motif de cette prompte retraite, c'est la sensation beaucoup trop vive qu'a produite l'apparition de Cécile dans une assemblée où les vices les plus illustres semblent, cette année, s'être donné rendez-vous. La santé est un prétexte qui excuse ici tous les caprices; moi qui ne sais par l'art de m'imposer des privations réelles pour m'épargner des maux imaginaires, j'aurais eu plus de peine que Cécile à me retirer aussi précipitamment d'un monde élégant pour lequel j'ai toujours eu quelque faible, il faut bien en convenir, si le sentiment que j'ai pour vous ne m'en eût corrigée. Je n'ai plus de goût pour la société, parce que je ne veux maintenant y plaire à personne; mais j'ai la tendresse injuste, je vous en préviens, et quand j'abjure toute espèce de coquetterie, j'exige que vous renonciez vous-même à tous les succès qui vous attendent dans le grand monde.

Songez, Messieurs, à ne pas nous donner de mauvais exemples; la nature nous donne déjà d'assez mauvais conseils. Pour me confirmer dans ces honnêtes dispositions, ma bonne étoile m'a fait rencontrer ici madame d'Houdetot; elle m'a prise dans une véritable passion, et nous nous sommes liées à la première vue : elle est déjà loin de la jeunesse, mais elle est si bonne, si douce, si affectueuse, de si nobles, de si intéressans souvenirs se rattachent à sa personne! J'ai fait avec elle mon cours de

Rousseau, de Saint-Lambert, de Duclos, d'Helvétius, et grâce à cette bonne petite vieille, je sais maintenant mon dix-huitième siècle par cœur. Elle a vu briller et s'éteindre toutes les gloires littéraires de cette mémorable époque, et sa conversation me met à même de rectifier mes idées sur une foule de choses et de personnes, que j'appréciais avec les préjugés et les préventions dont j'étais imbue : je dois à sa franchise aimable un bien singulier aveu.

« Je n'ai jamais été, me dit-elle, ni jolie ni même ce qu'on peut appeler spirituelle ; mais j'étais tourmentée du désir de passer pour *l'une et l'autre*, et pour cela je n'ai rien trouvé de mieux que d'intéresser des hommes d'esprit à me faire la réputation que j'ambitionnais ; le moyen de ne pas en croire Saint-Lambert, et surtout Rousseau, qui m'a immortalisée sous le nom d'une Julie avec laquelle je n'avais pas plus de ressemblance qu'il n'en avait lui-même avec Saint-Preux. »

J'ai soin de tenir note de toutes les confidences que me fait cette dame des anciens jours, et peut-être viendra-t-il un temps où nous pourrons en causer les pieds sur les chenets.

Aujourd'hui, c'est de nos propres aventures qu'il faut nous occuper, mon cher Charles (je deviens bien familière, comme vous voyez) : dans six semaines la saison des eaux expire, et nous aurons encore *besoin* de prolonger de *trois grands* mois notre voyage. Il faut, dès ce moment, préparer les esprits à recevoir cette nouvelle, et je ne connais pas de meilleur moyen, que de jeter, dès aujourd'hui, en avant, une légère alarme sur le retour de mes maux de nerfs, qui pourront fort bien

entendez-vous, m'obliger à passer l'hiver à Nice. Je suis étonnée de n'avoir encore reçu qu'une lettre de ma sœur, ce n'est que par elle que je puis savoir ce qu'on dit, ce que l'on fait, ce que l'on médite à Beauvoir. M. de Clénord aurait-il renoncé à son projet de faire sa fille comtesse malgré elle ? Le roi des fats se serait-il enfin aperçu qu'on a pour lui une aversion mortelle, et sa fierté, si fortement compromise, l'aurait-elle décidé à porter ailleurs des vœux que Cécile repousse aujourd'hui, plus que jamais, de toutes les forces de son cœur, de sa raison et de sa délicatesse ?

Vous n'allez plus à Beauvoir, mais vous êtes en relation avec les habitans de Champfleury ; ainsi vous pouvez faire jaser Albert et Pauline. Adieu, mon ami ; je finis ma lettre comme je l'ai commencée : « Nous aimons, nous souffrons de l'absence, et nous aspirons au retour. »

LETTRE LXXV.

CÉCILE A ANATOLE.

Barèges, ... 1787.

Il y a dans la vallée de Bastan, en descendant vers Luz, un lieu que j'aime, d'où je vous écris, et que je veux vous faire connaître : votre pensée, mon ami, vous y transportera plus facilement, et je serai sûre qu'à l'avenir vous ne me chercherez pas ailleurs au coucher du soleil. Je suis assise sur un morceau de roc, au bas d'un sentier qui conduit par de nombreux détours au sommet d'une masse énorme de rochers qui surplombent, et dont la partie la plus élevée sert de base à une petite chapelle de saint Antoine, patron des bergers montagnards de ce canton ; j'ai devant moi une portion de la vallée si étroite et si profonde, que la cime des arbustes dont elle est plantée, forme sous mes yeux un tapis de verdure et de fleurs qui, de la distance où je le vois, offre l'aspect d'une prairie émaillée. Le soleil qui s'abaisse en ce moment sur les montagnes, brise ses rayons à travers les nuages errans qui le couvrent, et colore les objets d'une variété de teintes qui les embellissent encore.

Dans le lointain mon œil découvre de petites prairies parsemées d'arbustes, de rochers, de cabanes d'un effet ravissant : çà et là des hêtres d'une beauté admirable, des ifs noirs autour desquels se groupe d'une manière pittoresque cette belle gentiane aux fleurs jaunes, que nous avons tant de peines à acclimater dans nos jardins ; une foule d'accidens de terrain et de lumière, impossibles à décrire, ajoutent à l'enchantement du paysage ; quelques chèvres égarées semblent suspendues aux rochers voisins, tandis que des aigles planent au-dessus de leur cime.

C'est là, dans ce lieu solitaire, que je viens rêver à toi, mon bien, mon univers, ma vie ; hélas ! est-elle autre chose que cet amour qui me dévore ? Ton image chérie absorbe ma pensée quand je veille, et caresse mon ame dans mes songes ; c'est en toi que j'existe ; c'est en toi que je souffre, et je n'ai de douleurs que tes peines.... Que je suis bien ici, Anatole ! Il y a je ne sais quel accord mystérieux entre ces beautés douces et terribles et l'état de mon ame ; combien cette intimité avec la nature est consolante ! . . . . . .

. . . . . .

Après avoir écrits ces derniers mots, j'étais restée un moment absorbée dans la contemplation de cette scène silencieuse, dont j'aurais craint d'interrompre le charme par le seul mouvement de ma pensée ; un événement bien simple, en m'arrachant à cette douce extase, m'a forcé de quitter la plume, et c'est dans ma chambre que je termine, le même jour, à onze heures du soir, la lettre que j'ai commencée au pied de la chapelle du rocher.

Une petite fille, jolie et fraîche comme les fleurs de ses montagnes, conduisait une chèvre ornée de rubans, qui bondissait sous la main de l'enfant : la chèvre s'échappe et vient se réfugier près de moi; j'interroge la petite et j'apprends qu'elle s'appelle Marie, et son père le bonhomme Lézer; qu'elle a une sœur qui doit se marier dans un mois, et que cette chèvre est le cadeau des fiançailles. « Elle est donc bien heureuse votre sœur? — Tout au contraire, Mademoiselle; Émine, c'est comme ça qu'elle se nomme, pleure du matin au soir.— Et pourquoi pleure-t-elle?— Parce que c'est notre cousin Boson qu'elle aime, et que c'est à mon parrain Laourens qu'on la marie. — Il est riche votre parrain? — Oh! oui, Mademoiselle, il a un troupeau de cent bêtes, et Boson n'est qu'un pauvre vannier, quoiqu'il n'ait pas son pareil pour la chasse aux isards. »

Je continuai à questionner cette petite fille aux pieds nus, qui semblait elle-même sauvage et gracieuse comme l'animal léger qu'elle conduisait en laisse. Je m'intéressais surtout au sort d'Émine où je croyais trouver quelques rapports avec le mien. Marie me montra de loin la cabane paternelle où elle retournait; ce trajet ne m'éloignait pas d'un quart de lieue et la nuit était loin encore; je la suivis.

Près de la porte, sous un hêtre qui avait vu naître et mourir bien des générations, la mère de Marie filait au rouet, et la jeune fiancée, assise auprès d'elle, mouillait de ses larmes le chanvre dont elle entourait sa quenouille. La mère et la fille m'accueillirent avec une effusion de bienveillance que je n'ai pas souvent rencontrée dans le monde où j'ai vécu. Tandis qu'Émine me ser-

vait une tasse de crême que j'avais demandée, j'eus le temps d'observer la délicatesse de ses traits, l'élégante légèreté de sa taille et l'expression d'une physionomie charmante, qu'embellisaient encore les traces du chagrin profond dont elle portait l'empreinte : je ne lui cachai pas que j'en connaissais la cause, et j'interrogeai plus particulièrement sa mère sur les circonstances du mariage projeté où elle était contrainte. « On ne me contraint pas, interrompit vivement Émine, et c'est volontairement que j'épouse un homme qui fait le bonheur de mon père et de ma mère. — Il est bien vrai, reprit cette bonne femme, qu'Émine se sacrifie pour nous : nous sommes bien pauvres mon mari et moi, et Laourens, en épousant ma fille : nous donne une couple de belles vaches et cent écus comptant, avec lesquels nous voilà bien sûrs de ne manquer de rien dans nos vieux jours. — Mais elle en aime un autre ? dis-je à la mère. — Hélas ! oui, et nous l'aimons tous : mais mon neveu Boson n'a pour lui que son adresse, son agilité et son courage, et lui-même a renoncé à la main d'Émine, depuis qu'il a eu connaissance des intentions du grand pasteur. — Boson, continua la jeune fiancée en versant un torrent de larmes, s'apprête à quitter le pays, il va s'engager et nous ne le reverrons jamais dans nos montagnes. — Prévenez-le de venir vous trouver demain ici, à pareille heure ; je viendrai moi-même, et peut-être, en nous concertant ensemble, trouverons nous le moyen de le retenir parmi vous. » La jeune fille, qui seule devinait ma pensée, s'est jetée sur ma main qu'elle baisait en sanglottant ; sa mère me remerciait sans savoir de quoi, et je me suis éloignée de cette cabane, avec la douce espérance d'y ramener demain l'amour et le bonheur.

Vous apprendrez dans une autre lettre quel aura été le succès de ma seconde visite à la cabane du bonhomme Lézer....

Adieu pour ce soir, mon tendre ami ; chaque fois que je quitte la plume, il me semble que je brise un des liens qui nous unissent.... Cependant je ne puis plus écrire, mes pleurs tombent sur ce papier : que j'envie son sort ! Dans quelques jours.... tu pourras le presser sur ton cœur.... A toi, pour la vie, Anatole, pour la vie et par-delà.

LETTRE LXXVI.

LA MÊME AU MÊME.

Barèges, ... 1787.

J'ai été bien exacte, comme vous pouvez le croire, mon ami, au rendez-vous du lendemain, et je vous laisse à penser si j'y étais attendue avec impatience. Je m'étais fait précéder par deux belles vaches laitières et une chèvre, que je m'étais procurées dans la matinée, et que j'avais fait conduire à la cabane par mon vieux guide. Ma tante a voulu m'accompagner, et partager avec moi, de toute manière, le plaisir d'une bonne action.

Nous avons trouvé la famille assemblée sous le vieux hêtre, et je n'ai pas eu le temps de prévenir le premier mouvement de ces bonnes gens, qui sont venus se précipiter à mes genoux. Je me serais volontiers jetée aux leurs, pour les remercier du bonheur qu'ils me procuraient : « Embrassez-moi, leur dis-je en les relevant, et Dieu vous soit en aide, enfans de la vertu ; vous avez donné au monde un grand exemple de pitié filiale, le ciel vous en devait la récompense. — C'est Boson, Madame, » me dit Émine, en me présentant l'heureux jeune homme.... Tâchez de concevoir, mon cher Anatole, tout ce qu'il y avait d'amour, de félicité, de reconnaissance dans ces trois mots : *C'est Boson, Madame.* » L'expression qu'elle mit à les prononcer, et qui fit tressaillir mon cœur, ne m'empêcha pas de remarquer, en rougissant, qu'elle m'avait donné le titre de *Madame*, tandis qu'à notre première entrevue, au déclin du jour, elle m'avait toujours appelée *Mademoiselle*.

Anatole, je ne puis plus cacher ma honte, et c'est dans ce lieu même que je devais m'en convaincre moi-même : au moment où je remettais à Émine la petite bourse de vingt-cinq louis que nous avons donnée aux jeunes gens pour dot, j'ai senti dans mon sein..... O supplice ! ô bonheur !... Mon sang s'est tout-à-coup arrêté dans mes veines. J'ai prononcé votre nom, et je suis tombée sans connaissance dans les bras de ma tante, moins effrayée que ceux qui m'entouraient, d'un état où, depuis notre arrivée dans ce pays, elle m'a vue plusieurs fois.

J'ai recouvré mes sens au bout de quelques minutes, et nous avons repris le chemin de Barèges, au milieu

des bénédictions de l'heureuse famille dont ma tante a comblé les vœux, en promettant à la femme du bonhomme Lézer d'être marraine de l'enfant qu'elle est au moment de mettre au jour.

C'est donc pour nous seuls, ô mon cher Anatole, que le ciel est injuste et la société inexorable. Je t'ai vu, comment ne t'aurais-je pas aimé, toi né dans ma famille, toi qu'une si fatale conformité de vœux, de sentimens, de pensées semblait unir à mon existence? Je t'aimais comme un ami, comme un frère, d'une tendresse innocente et pure, quand un nouvel amour, une passion funeste, invincible, est venu détruire le bonheur de notre vie; pourquoi le détruire? Notre amour est-il donc un crime? Dis-moi, Anatole, est-ce une loi de la nature ou une bizarre convention des hommes? Quels sont ces décrets inviolables que je frémis d'avoir violés et contre lesquels tout mon être se révolte? Mon esprit se perd dans la confusion de ses pensées, et j'ose accuser, à la fois, le ciel que j'outrage, et la société tout entière qui me condamne!

Dans ce chaos de mes devoirs, de mes vœux, de mes sentimens, je ne reconnais bien qu'une seule vérité, c'est que je ne puis, que je ne veux pas reculer devant ma destinée, et que j'ai fait un pacte avec mon amour, ma douleur et mon repentir. Non, l'auteur de mon être ne me livre pas à un éternel désespoir; un jour viendra qu'ils seront brisés, ces liens d'une société barbare; nos ames se rejoindront dans un monde meilleur, et sous des cieux plus indulgens: Anatole et Cécile s'abandonneront sans crainte et sans remords à ce bonheur d'aimer, dont on leur fait un crime sur la terre.

LETTRE LXXVII.

CHARLES A ÉMILIE.

Aux Bruyères, 1787.

Chère Émilie, j'aurais voulu commencer ma lettre par vous remercier du bonheur que m'a procuré la vôtre ; mais j'ai à vous rendre compte de la démarche que je viens de faire auprès de M. de Clénord, et vous jugerez de son importance par le soin que je prends de vous en instruire à l'insu d'Anatole, et de vous faire parvenir cette lettre sous le couvert de madame d'Houdetot, de manière que vous puissiez en dérober la connaissance à Cécile ; c'est déjà vous dire que le succès de cette démarche est loin d'avoir répondu à nos espérance.

Jeudi de la semaine dernière, j'ai reçu une lettre de madame votre sœur qui m'invitait à me rendre sans délai à Beauvoir, d'où son mari devait être absent pendant quelques jours. Je suis parti, deux heures après, des Bruyères, où j'étais venu la veille installer notre malheureux ami. Dans l'état d'exaltation où il se trouve, je n'avais pas cru devoir le prévenir du message que j'avais reçu.

Je ne vous cacherai pas, ma chère Émilie, que la première chose qui m'ait frappée dans cette entrevue, c'est le changement extrême de madame de Clénord; résultat trop visible des progrès de la maladie dont elle est atteinte depuis deux ou trois ans, et à laquelle son médecin, pour ne point l'effrayer, a cru devoir donner un nom moins alarmant.

Madame de Clénord, qui ne pouvait douter que je fusse instruit du secret des amours de Cécile et d'Anatole, m'avoua qu'elle avait consulté son directeur, et que celui-ci avait levé en partie les scrupules religieux qui s'opposaient dans son ame au mariage de son frère avec sa fille; mais il restait à vaincre un obstacle qu'on regardait comme insurmontable, celui que son époux ne manquerait pas d'opposer à l'hymen de sa fille avec tout autre que le comte de Montford, à qui sa parole est donnée, et dont l'alliance comble les vœux de son ambition: « Ce qui me fait désespérer, ajouta-t-elle, que nous puissions jamais obtenir son consentement, c'est la vieille inimitié qu'il a pour mon frère; elle m'est trop bien connue, dit madame de Clénord, pour me permettre de porter sur un pareil sujet les premières paroles, et c'est à l'ami d'Anatole que j'ai voulu confier une mission si délicate. » Je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir, que j'avais une chance de plus pour la faire réussir: nous convînmes du jour où je reviendrais à Beauvoir.

Je me fis annoncer la veille à M. de Clénord, qui me reçut dans son cabinet avec une politesse toute diplomatique. J'abordai la question avec toute l'adresse et tous les ménagemens dont je suis capable, et je terminai, sans lui donner le temps de m'interrompre, par

lui demander la main de sa fille pour son beau-frère. Il y a dans la contenance de l'homme le plus maître de lui, je ne sais quel langage de la nature plus expressif que la parole. M. de Clénord n'avait pas encore ouvert la bouche que j'aurais pu répondre d'avance à chacune des objections que me révélait sa physionomie en apparence immobile. Je passe sous silence toutes celles qu'il tira « des liens étroits du sang, de la qualité d'oncle, et de la différence d'âge qui donnaient, disait-il, tout le caractère de la plus révoltante séduction au sentiment que M. de Césane avait inspiré à sa nièce, si l'on était obligé d'en croire un tiers sur une accusation de cette gravité.» Je répondis sur ce point, comme j'en étais convenu avec madame de Clénord, que cette passion avait été combattue par mon ami avec un courage presque sans exemple, qu'elle avait été révélée par Cécile elle-même au moment où l'on désespérait de sa vie, et qu'aujourd'hui le refus de son père la conduirait infailliblement au tombeau. Qu'elle se prépare donc à y descendre, répondit-il avec un sang-froid barbare; car j'ai donné au comte sa parole et la mienne, et je ne pourrais y manquer qu'en affichant le déshonneur de ma famille. — Mais, Monsieur, lui répondis-je, M. de Montford a été témoin de la répugnance de mademoiselle de Clénord pour un mariage sur lequel on n'a point consulté son inclination. — L'inclination d'une fille de seize ans doit-elle être autre chose que la volonté de ses parens? — J'ai quelque raison de croire que madame de Clénord est d'un autre avis. — Madame de Clénord ne s'en est jamais expliquée avec moi, et je dois supposer du moins que, dans ses principes, elle recevrait avec plus d'indignation que moi-même la proposition d'unir sa fille avec

son frère ; quant à moi, Monsieur, je ne crains pas d'être taxé par vous d'injustice et de tyrannie, en persistant dans la volonté d'unir ma fille unique avec un homme jeune, aimable, de la plus haute naissance, et qui apporte pour dot à Cécile une immense fortune, et l'espérance de deux duchés en France et en Angleterre, dont il est héritier. »

Nous étions arrivés à cette grande considération des titres et de la dot où gît en effet toute la difficulté. Pour la résoudre, j'essayai d'abord de lui prouver que le droit prétendu de la maison française de Montford au duché de ce nom en Angleterre n'était qu'une prétention que la chancellerie de ce royaume avait constamment repoussée.

Je déployai toutes mes connaissances héraldiques dans l'examen de l'écusson de cette famille, où j'avais observé dans la branche transversale un signe de bâtardise qui n'existait pas dans les armes anglaises de cette maison. Cette remarque fit sourire dédaigneusement M. de Clénord. « Il est vrai, me dit-il (d'un ton de suffisance dont je me serais beaucoup amusé dans un autre moment), que la légitimité des Montford a reçu au treizième siècle une auguste atteinte ; mais j'avais toujours cru qu'un roi de plus ne gâtait rien dans une famille, de quelque manière qu'il s'y présentât.

Je me gardai bien d'approfondir une pareille discussion, et j'en vins à l'article de la fortune, non moins important aux yeux d'un financier anobli. M. de Montford, lui dis-je, attend de grands biens de la succession de son père, mais ce père vit encore, et l'on croit assez généralement qu'il a perdu beaucoup dans la banqueroute du prince de Guémenée ; le comte lui-même a des

dettes, et dans l'état où sont aujourd'hui ses affaires, je crois fermement que la fortune de Césane augmentée par moi d'une cinquantaine de mille livres de rente, serait au moins égale à la sienne. » Autre sourire de dédain de M. de Clénord, dont il me donna l'explication, en m'apprenant que la fortune de son gendre futur, bien et duement constatée pardevant notaire, se montait, indépendamment de toute succession, à trois cent vingt-cinq mille livres de rente.

Je vous fais grâce, ma chère Émilie, de la suite d'un entretien où votre beau-frère déploya un caractère tellement odieux, que je ne fus pas le maître de réprimer l'expression du mépris que m'inspirait tant d'égoïsme et d'insensibilité. Cet homme est sans esprit et sans ame; il m'échappa de lui dire qu'il était un père dénaturé et qu'il rendrait compte un jour de la charge sacrée que lui avait confié la nature; il balbutia, il changea de couleur, le sang qui lui monta d'abord à la figure, retourna subitement vers son cœur, et son cœur insensible le repoussa sur son visage. Il faut abandonner tout espoir de le ramener à des sentimens plus humains, et malheureusement dans cette circonstance il aura pour lui les lois, les mœurs telles que les préjugés nous les ont faites, et la société tout entière.

Laissons ignorer à Cécile et à Anatole une circonstance qui achèverait de porter le désespoir dans leur ame, et attendons tout du hasard qui met aussi souvent en défaut nos craintes que nos espérances.

Après vous avoir si péniblement entretenue des tourmens de l'amitié, comment vous exprimer les vœux de l'amour? Votre lettre m'a rendu le plus heureux des hommes, mais Anatole en est le plus infortuné.

LETTRE LXXVIII.

ANATOLE A CÉCILE.

Aux Bruyères, ... 1687.

Je suis à deux cents lieues de toi et je t'écris dans l'ivresse du bonheur : un rêve m'abuse-t-il, ou suis-je entièrement privé de la raison ? Non, Cécile ; mais j'habite en ce moment ce vieux donjon, ce temple *des Bruyères*, où la nuit *du 22 octobre*.... ton cœur a tressailli.... Je suis assis près de cette petite fenêtre en ogive, où tu m'apparus comme un lueur céleste entre les pampres verts que ta main avait écartés; je retrouve sur ce mur la trace de mes pas ; je te vois, le corps penché sur la pierre d'appui, tendre vers moi un bras que je couvre de baisers sans oser le saisir, tant je crains que le moindre effort ne détermine ta chute. Je pénètre dans cet asile mystérieux, je te porte presque évanouie sur ce lit au pied duquel je me prosterne ; tu renais sous mes baisers brûlans et ton cœur s'embrasse du feu qui me dévore. Je vais expirer d'amour, et je n'ose franchir la barrière de lin qui nous sépare ; mais ton bras frémit autour de mon corps qu'il embrasse et semble m'attirer vers toi : ô

dernier terme de la félicité divine ! Cécile me presse sur son sein, je m'enivre de ses soupirs, et mes lèvres ardentes recueillent sur ses yeux les larmes de la volupté qui les inondent : quels ravissemens, quels transports s'emparent de tout notre être et confondent nos ames emportées dans un torrent de délices !...

Ne me grondez pas, Cécile, de vous rappeler cette nuit d'éternelle mémoire ; qui pourrait supporter l'existence, après des jouissances pareilles, si l'intervalle qui les sépare n'était rempli par leur souvenir ?

C'est là, c'est dans cette chambre où je croyais avoir connu la félicité suprême, que je viens de goûter un bonheur plus grand encore s'il est possible, en lisant ta dernière lettre. Il est donc vrai, Cécile, un autre cœur bat dans ton sein, un autre cœur bat auprès de ton cœur ; nous serons bientôt deux pour t'aimer.

Tout est mystère, tout est prédestination dans notre amour ; vois dans quelle circonstance la nature a voulu qu'une triple existence te fût révélée : au moment où, comme un ange du ciel, tu descends dans la chaumière du pauvre, pour y ramener l'amour, la joie et le bonheur, qu'un destin cruel semblait en avoir bannis pour jamais. Le ciel qui s'est servi de ta main pour secourir Émine et Boson, brisera-t-il l'instrument de ses bienfaits, et ses rigueurs envers toi, sa plus douce image, me forceront-elles à nier une Providence impuissante à récompenser tant de vertus ?

Tout entier au bonheur d'habiter ces lieux, je ne t'ai point encore dit à quel bienfaiteur j'en suis redevable ; quel autre que Charles aurait deviné ce besoin de mon cœur, ce moyen de me faire supporter une absence dont

le terme me semblait plus éloigné que celui de ma vie?

Dans la retraite studieuse où je m'étais confiné à Orléans, j'avais cru tromper mes ennuis, ou plutôt mes fureurs; car je dois te l'avouer, Cécile, la soif de la vengeance dévorait mon ame, et l'image toujours présente de ce misérable Montford torturait ma pensée: il avait osé aspirer à ta main! il se flattait encore de l'obtenir! et il vivait!....

Charles ne tarda pas à s'apercevoir du trouble que ces projets de vengeance portaient dans mes esprits, et ne voyant d'autre moyen de m'en distraire que de m'entourer de ton image, il s'empressa de faire l'acquisition du domaine des Bruyères dont il m'a rendu possesseur par un acte de transfert dont je n'ai eu connaissance que le jour même où il m'a conduit dans cet asile.

Juge de mon ravissement, ma bien-aimée, en me retrouvant dans ce lieu de délices, dans ce désert enchanté par ton souvenir; où je puis voir, du haut de la tourelle que j'habite, la maison de ta nourrice, et jusqu'à la croix qui surmonte cette petite chapelle de sainte Cécile que t'a dédiée la reconnaissance. Je suis ici, avec mon fidèle Lambert, sous le nom de Boyd; c'est celui d'un Anglais de mes amis que j'ai laissé aux Indes. Ta nourrice, qui ne m'a vu qu'une fois depuis mon retour, n'a garde de me reconnaître sous le costume demi-sauvage que j'ai adopté: cette bonne femme est le seul être vivant du pays avec lequel je communique; elle a seule l'entrée de mon ermitage où elle vient chaque jour apporter nos provisions.

Charles qui ne sait pas tout le bien qu'il m'a fait, a trouvé le véritable, le seul remède à mes maux; ma

raison, que j'ai vu quelquefois près de m'abandonner, me revient saine et entière, et la solitude où je me trouve seule avec toi dans la nature, où je te suis pas à pas depuis l'heure de ta naissance jusqu'à cette nuit du 22 octobre où s'accomplirent nos destinées, la solitude éteint en moi tout sentiment de haine et ne me laisse plus qu'un vœu à former sur la terre.

Il sera rempli, Cécile; bientôt nous serons réunis dans ces bois où fut ton berceau, où j'ai reçu moi-même une nouvelle existence, et où je bénirai même la mort qui ne pourra désormais m'atteindre que dans tes bras : il n'y a rien pour moi dans l'univers au-delà de ton amour, et j'ai besoin de le croire éternel pour embrasser l'idée d'une autre vie.

Nous serons réunis!... Dis-moi, Cécile quand je t'apercevrai, quand je m'approcherai de toi, quand je te presserai sur mon cœur, le tien se remplira-t-il à l'instant de cette flamme ardente, de ces transports ineffables dont m'enivre la seule pensée de mon bonheur? Ah! s'il est vrai, comme je l'éprouve, que le temps augmente toutes les impressions fortes, où s'arrêtera donc mon amour? Quel malheur, ô ma douce amie, que les passions, les sermens, les preuves même restent si fort au-dessous de cet amour dont rien n'approche, dont aucun langage humain ne saurait donner l'idée! et que tu m'aimerais bien plus, ma Cécile, si je pouvais ouvrir devant toi le cœur qui le renferme.

Retrouveras-tu sur la feuille de rose que je te renvoie la trace des baisers que j'y imprime?

LETTRE LXXIX.

PAULINE A CÉCILE.

Blois, ... 1787.

Je suis venue passer quelques jours à Beauvoir, chez mon oncle (ne tremble pas pour mon repos; c'est un véritable oncle que celui-là; soixante-seize ans, rembourré de flanelle au mois d'août, fumant et grondant du soir au matin). On s'est imaginé que le voisinage de Blois, à l'époque de la foire, ferait diversion au chagrin que me cause le départ d'Albert; les bonnes gens ne se doutent pas du service qu'ils me rendent : ici je n'ai pour surveillante que ma vieille gouvernante, madame Dufaut; j'aurais le temps d'écrire vingt lettres pendant qu'elle prend son café avec sa contemporaine la baronne du Terrage, qui fait, depuis une quarantaine d'année, les honneurs du castel. Nous allons presque tous les jours nous promener à la foire; nous passons devant le bureau de la poste, et j'ai un singulier talent pour glisser une lettre dans la boîte, j'en userai ce soir pour la seconde fois : c'est assez te dire pour qui j'ai fait ma première épreuve. Eh bien! oui, Mademoiselle, votre frère ne

s'est décidé à partir que sur la promesse que je lui ai faite de lui écrire, et je suis esclave de ma parole. Il est allé soutenir son examen à Brest ; instruit comme il l'est, il ne manquera pas d'être reçu aspirant garde-marine ; six mois après on l'expédiera sur quelque frégate, à l'extrémité du monde ; il en reviendra dans cinq ou six ans peut-être, et nous nous marierons quand il plaira à Dieu. Voilà ce qu'on appelle des arrangemens de famille, où l'on n'a oublié de consulter que ceux qu'ils intéressent ; nous sommes si jeunes, disent-ils, comme s'ils avaient peur que nous fussions trop long-temps heureux ! Que je leur en voudrais, Cécile, si je ne trouvais au fond de mon cœur une sorte de plaisir à me sentir dans une situation semblable à la tienne ! J'ai de la patience pour tes chagrins, j'en aurai pour les miens ; après tout, la patience n'est qu'une espérance prolongée.

Depuis ton départ, je n'ai pas mis le pied à Beauvoir, ce qui n'a pas empêché que nous n'ayons eu plusieurs fois à Champfleury la visite de l'odieux Montford et de ton père. Je ne te cacherai pas, mon amie, que ce dernier a parlé de ton mariage avec le comte comme d'une chose convenue, et à laquelle toi-même avais donné ton consentement : j'ai élevé quelques doutes d'un ton assez équivoque pour laisser Montford incertain sur le sentiment qui me les inspirait. Je ne serais pas éloigné de croire qu'il ait vu un peu de jalousie dans mon fait, et si j'ai bien interprété le regard qu'il a glissé sur moi, il voulait dire : « Que voulez-vous ? les choses sont trop avancées. » Décidément le chevalier d'Épival a raison, cet homme n'est pas seulement un fat, c'est un sot et un méchant.

Je ne serai pas assez bête pour te donner des nouvelles d'Anatole ; j'entends dire aux uns qu'il est à Paris, aux autres qu'il est parti pour l'Angleterre, à M. d'Épival qu'il s'est retiré chez son père, en Provence. Tu sais probablement mieux que moi ce qu'il en est.

La saison des eaux avance, ma chère Cécile : n'en verrai-je pas la fin? A bientôt pour te revoir, à toujours pour t'aimer.

LETTRE LXXX.

CÉCILE A SA MÈRE.

Nice[1], ... 1787.

Ma bonne, ma tendre mère, quelques mots échappés à ma tante m'ont fait concevoir de vives alarmes sur votre santé. Les prétextes qu'elle a trouvés pour ne pas me

[1] Cécile et madame de Neuville étaient toujours à Barèges, mais leurs lettres étaient timbrées de Nice. Madame de Neuville en donne la raison dans une de ses lettres précédentes.

Il est aisé de voir qu'entre cette lettre et la précédente, il existe une lacune de deux ou trois mois ; on a eu et l'on aura plusieurs fois la même remarque à faire dans le cours de cette Correspondance.

promettre de lire le passage de la lettre où M. d'Épival lui donnait cette triste nouvelle, ont augmenté mes inquiétudes : je serais partie sur-le-champ pour vous rejoindre, si je ne courais risque que de ma vie, à entreprendre en ce moment un si long voyage. Au nom du ciel, rassurez-moi par un mot de votre main ! Ma situation est déjà si cruelle !.... que deviendrais-je si j'allais apprendre que les chagrins que je vous cause ont mis vos jours en danger ?

J'embrasse vos genoux.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LETTRE XXXII. Madame de Clénord à madame de Neuville. 1
— XXXIII. Madame de Neuville à madame de Clénord. 11
— XXXIV. La même à la même. 15
— XXXV. Madame de Clénord à madame de Neuville. 20
— XXXVI. Anatole à Charles d'Érival. 23
— XXXVII. Le même au même. 26
— XXXVIII. Charles à Anatole. 31
— XXXIX. Le même au même. 37
— XL. Madame de Neuville à madame de Clénord. 40
— XLI. Pauline à Cécile. 42
— XLII. Anatole à Charles. 47
— XLIII. Le même au même. 50
— XLIV. Madame de Clénord à madame de Neuville. 58
— XLV. Charles à Anatole. 60
— XLVI. Cécile à Pauline. 62
— XLVII. Pauline à Cécile. 65
— XLVIII. Cécile à Pauline. 68
— XLIX. Anatole à Charles. 69
— L. Madame de Neuville à madame de Clénord. 78
— LI. Pauline à Cécile. 80
— LII. Anatole à Cécile. 82
— LIII. Cécile à Anatole. 85

		Pages.
Lettre LIV.	Anatole à Charles.	87
— LV.	Anatole à lui-même.	92
— LVI.	Madame de Clénord à madame de Neuville.	97
— LVII.	Madame de Neuville à Charles d'Épival.	100
— LVIII.	Madame de Neuville à Anatole.	101
— LIX.	Cécile à Anatole.	103
— LX.	Anatole à madame de Neuville.	104
— LXI.	Charles à Anatole.	106
— LXII.	Cécile à Anatole.	110
— LXIII.	Madame de Neuville au chevalier d'Épival.	114
— LXIV.	Cécile à Anatole.	120
— LXV.	Madame de Clénord à madame de Neuville.	124
— LXVI.	Cécile à madame de Clénord.	127
— LXVII.	Anatole à Charles.	130
— LXVIII.	Charles à Anatole.	134
— LXIX.	Cécile à Pauline.	141
— LXX.	Anatole à Cécile.	143
— LXXI.	Anatole à Charles.	146
— LXXII.	Charles à Anatole.	151
— LXXIII.	Cécile à Anatole.	157
— LXXIV.	Émilie de Neuville à Charles d'Épival.	162
— LXXV.	Cécile à Anatole.	167
— LXXVI.	La même au même.	171
— LXXVII.	Charles à Émilie.	174
— LXXVIII.	Anatole à Cécile.	179
— LXXIX.	Pauline à Cécile.	183
— LXXX.	Cécile à sa mère.	185

—